

UNIVERSITA' CA FOSCARI
VENEZIA

Corso di Laurea: Lingue e letterature europee americane e
postcoloniali

Tesi di laurea di Antonio Bamundo matr. 825670

LA MORT DE PRÈS :
TRADUCTION ET INTRODUCTION À
L'ŒUVRE

Relatore: Prof. Alessandro Scarsella

Correlatore: Prof.ssa Paola Martinuzzi

Anno accademico: 2013/2014

Table des matières

<i>Avant-propos</i>	3
Introduction : Maurice Genevoix.....	5
1. Le contexte historique : la guerre de tranchée.....	9
2. <i>La Mort De Près</i>	15
3. La littérature de guerre : Genevoix et les autres écrivains de guerre.....	19
4. La traduction : théorie de la traduction.....	35
5. La traduction : pratique de la traduction. Traduction de <i>La Mort de Près</i> ...	40
Le texte de Maurice Genevoix: <i>La Mort De Près</i>	47
Traduction : <i>La Morte Da Vicino</i>	122
Conclusion.....	198
Bibliographie.....	200

Avant-propos

À l'occasion du centenaire de la Première Guerre Mondiale (1914-2014), je me suis proposé de traduire un livre inédit en Italie de Maurice Genevoix, un écrivain qui a participé activement au conflit mondial, comme sous-lieutenant. Ayant été blessé pendant la guerre, il a été témoin de la douleur et des pertes causées par le conflit. Cette expérience a inspiré son ouvrage capital *Ceux de 14*, recueil publié en 1949 qui rassemble cinq textes : *Sous Verdun* (1916), *Nuit de Guerre* (1917), *Au seuil des gütounes* (1918), *La Boue* (1921), *Les Épargés* (1923). Héritier du Réalisme, il confirme sa volonté de témoigner fidèlement de la réalité historique, en renonçant à « toute affabulation, toute recherche de l'effet¹ ». Il écrit de jour en jour, de page en page, dans une entière soumission à la réalité vécue, avec la volonté constante d'être véridique et fidèle. Dans mon étude, je vais focaliser mon analyse sur l'un de ses derniers livres, *La Mort de Près* (1972), qui relate les faits déjà racontés dans *Ceux de 14*, mais en nous conduisant de la perspective du jeune soldat à celle du vieil écrivain. J'analyserai d'abord le contexte historique dans lequel les faits et l'auteur se situent, en particulier les caractéristiques de la guerre de tranchée, qui est la marque distinctive de la Première Guerre Mondiale et la bataille de la Marne (1914), à laquelle Genevoix participe. Je considérerai ensuite le genre de la littérature de guerre, pour remarquer des analogies et des différences par rapport à l'œuvre étudiée. Après avoir examiné l'ouvrage du point de vue des

¹ Genevoix, Maurice, *Trente mille jours*, Paris, Éditions Omnibus, 1980, p 191.

contenus et stylistique, je proposerai la traduction de *La Mort de Près*, et je mettrai en relief les problèmes et les particularités rencontrées. En effet, avant de proposer la traduction proprement dite, j'introduirai un possible point de vue théorique sur l'art de traduire et dans une optique pratique, c'est à-dire appliquée à cet ouvrage, je montrerai l'application de certains processus traductifs, comme la modulation, l'adaptation, la présence d'un argot militaire.... J'ai transcrit le texte original, d'après l'édition La Table Ronde (2011).

Introduction :

Maurice Genevoix

Maurice Genevoix naît à Decine (Nièvre) le 29 novembre 1890. Il fréquente le Lycée à Orléans, puis le Lycée Lakanal à Sceaux et enfin il entre à École Normale Supérieure, qu'il fréquente de 1912 à 1914. Il écrit pour le diplôme d'études supérieures un mémoire *Sur le réalisme des romans de Maupassant*, 1914. Il interrompt ses études en 1914 lorsqu'il est mobilisé pour rejoindre le front comme officier d'infanterie au 106^e RI. Il participe à la fin de la retraite de Montaucon à Condé-en-Barrois, à la bataille de la Marne vers Sommaisne, La Vaux-Marie et Rembercourt, à la marche en avant sur Verdun, Louvemont, bois d'Haumont. Le 21 septembre sa division est envoyée à la Tranchée de Calonne pour contenir la ruée vers Saint Mihiel. Dès la mi-octobre elle se fixe aux Eparges, au pied et sur les flancs nord de la butte. Le 24 avril son bataillon au repos est alerté et envoyé vers le sud de la Tranchée de Calonne où les lignes françaises viennent d'être enfoncées. À cette occasion il est grièvement blessé et de cette expérience il tire la matière des cinq livres qui constituent *Ceux de 4* : *Sous Verdun* (1916), *Nuits de guerre* (1917), *Au seuil des guitounes* (1918), *La Boue* (1921), *Les Éparges* (1923). Le premier livre, *Sous Verdun* raconte la période du 25 août au 4 octobre 1914 et compte quarante et un jours. Le deuxième, *Nuits de guerre*, relate les événements de la période du 5 au 19 octobre 1914 et compte quinze jours. *Au Seuil des guitounes* s'occupe

de la période du 20 octobre au 3 novembre 1914 et compte elle aussi quinze jours. *La Boue*, dont les faits racontés vont du 4 novembre 1914 au 10 janvier 1915, compte soixante-neuf jours. Enfin, *Les Épargnes* fait référence à la période du 11 janvier au 25 avril 1915 et compte 104 jours. On ne peut pas considérer ces cinq livres comme des ouvrages séparés, parce qu'ils représentent la transcription du carnet de l'auteur. Il suffit de remarquer que



12 février 1915. Maurice Genevoix, photographié par M. Léon (Anselme) au 36 de la rue Mazel à Verdun.

souvent les journées racontées commencent à la fin d'un livre et s'achèvent au début du suivant. Selon la critique de Norton Cru, ces cinq tomes constituent le plus étendu et détaillé récit de guerre du premier conflit mondial : cinq livres pour un total de mille quatre cent trois pages qui racontent une période de huit mois. Ces cinq livres évoquent avec une précision étonnante la vie des tranchées, les batailles, les périodes de repos, les blessés, les cadavres, les compagnons, les cas de panique, les dialogues entre les soldats.

Les personnages, ils constituent l'effectif d'une compagnie d'infanterie, officiers, sous-officiers et soldats, renouvelés au fur et à mesure des pertes. Ils sont presque tous appelés par un nom de fantaisie, un nom « de guerre », pour

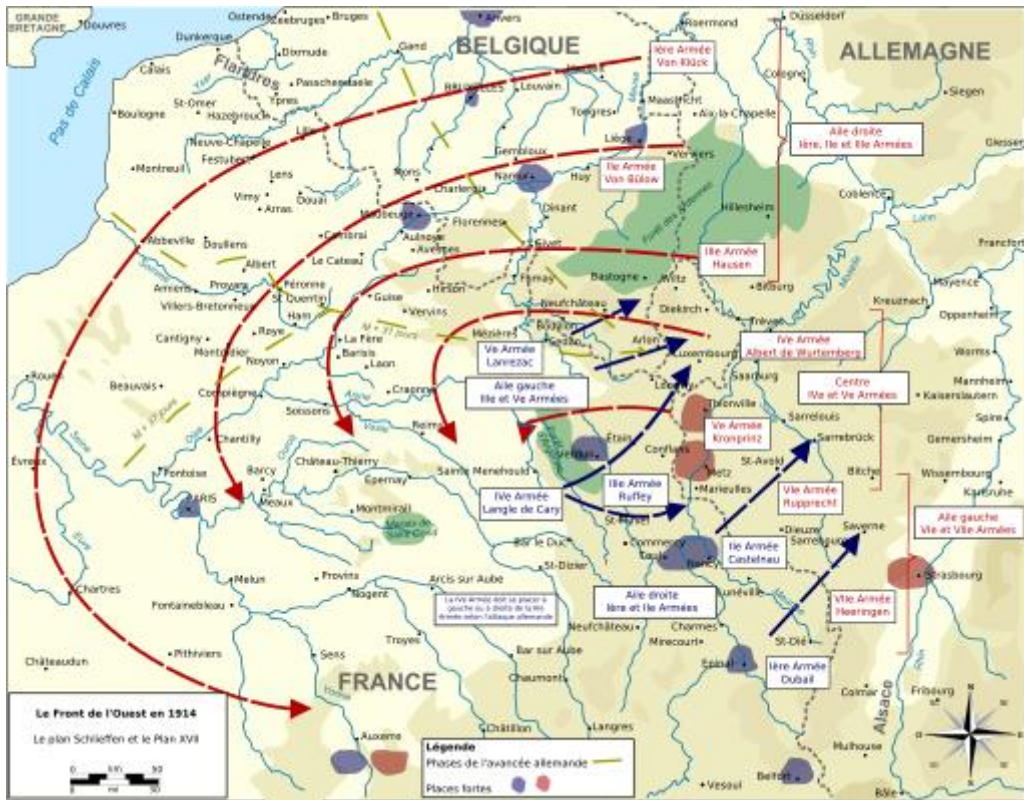
cacher aux familles des lâchetés, des saloperies, des misères et atrocités qui auraient ajouté une inutile honte ou cruauté à leur deuil. Ces pages décrivent les déplacements harassants, les longues phases d'attente, durcies par la mauvaise saison, et la violence inouïe des jours et des nuits de combat, sur la ligne de feu. Ici tout est vrai : les hommes, les animaux, les faits, les gestes, les paroles ; tout a existé. *Ceux de 14* n'est pas un roman. Il s'agit du récit chronologique de la guerre du sous-lieutenant Genevoix, de son départ de Châlons-sur-Marne vers la vallée de la Meuse, à son évacuation par une ambulance automobile de la Tranchée de Calonne jusqu'à l'hôpital de Verdun. Cet ouvrage est caractérisé par une surabondance de matière, de faits, de lieux traversés, de dialogues, de craintes..., sans rien négliger. *Ceux de 14* n'est pas un roman, il n'est pas porteur d'un message ou d'une morale, à cause de la souffrance et l'horreur que les événements reflètent, aucune méditation est nécessaire. Maurice Genevoix notait dans un carnet, pendant les moments d'accalmie, ses impressions de la journée : des noms de lieux, quelques faits marquants, des observations sur les pays traversés et sur ses compagnons. Dans l'autre carnet, en profitant des périodes de repos il ordonnait et transformait tout cela en récit. Le résultat de ses notations était envoyé par petits paquets à Paul Dupuy, secrétaire générale de l'Ecole Normale Supérieure, qui pouvait ainsi remarquer jusqu'à quel point la leçon réaliste de Maupassant avait été apprise par Genevoix. Quand la guerre se termine, Genevoix renonce à sa carrière universitaire pour se consacrer à la littérature. Son œuvre bifurque, et elle devient plus régionaliste. Observateur de la nature, fasciné par les paysages de Sologne, il traduit dans de nombreux romans ses émerveillements champêtres. Parmi les ouvrages qu'il écrit pendant ces années : *Rémi des Rauches* (1922), *Rabotiot*, qui lui permet de recevoir le prix Goncourt en 1925, *La Boîte à pêche* (1926), *Les Mains*

vides (1928), *Rroû* (1930), *L'Assassin* (1932), *Gai-l'Amour* (1932), *Forêt voisine* (1933), *Marcheloup* (1934), *Le Jardin dans l'île* (1936), *La Dernière Harde* (1938), *Les Compagnons de l'Aubépin* (1938), *L'Hirondelle qui fit le printemps* (1941), *Sanglar* (1946), *L'Aventure est en nous* (1952), *Fatou Cissé* (1954), *Routes de l'aventure* (1959), *Au cadran de mon clocher* (1960), *La Loire, Agnès et les garçons* (1962), *Derrière les collines* (1963), *Christian Caillard* (1965), *Beau Français* (1965), *La Forêt perdue* (1967), *Images pour un jardin sans murs* (1968), *Tendre bestiaire* (1969), *Bestiaire enchanté* (1970), *Bestiaire sans oubli* (1971), *La Mort de près* (1972), *Un jour* (1976), *Lorelei* (1978), *La Motte rouge* (1979), *Trente mille jours* (1980). Élu à l'Académie française en 1946, Genevoix assume de 1958 à 1973 la charge de secrétaire perpétuel. Il meurt le 8 septembre 1980.

1

Le contexte historique : la guerre de tranchée

Les combats racontés dans *La Mort de Près* font partie du conflit appelé “Grande Guerre”, c’est-à-dire la Première Guerre Mondiale, qui opposait la Triple-Alliance (les Empires Centraux: Allemagne, Autriche-Hongrie et Italie) à la Triple-Entente (France, Royaume-Uni et Empire Russe). Pendant ces années (1914-1918) la Triple-Entente essaie de contraster la politique expansionniste de l’Allemagne, qui à son tour désire isoler la France, pays considéré comme un ennemi depuis la guerre franco-allemande (1870-1871). La crise qui se produit en Europe en 1914 éclate le 28 juin avec l’assassinat de l’archiduc François-Ferdinand d’Habsbourg (héritier du trône d’Autriche) à Sarajevo. Après la déclaration de guerre à la Russie, l’Allemagne pose un ultimatum à la France, qui cependant refuse et commence la mobilisation. La stratégie de l’Allemagne, à travers le plan Schlieffen (du nom du comte Alfred Von Schlieffen, son créateur) visait à attaquer la France pour combattre enfin la Russie, son alliée.

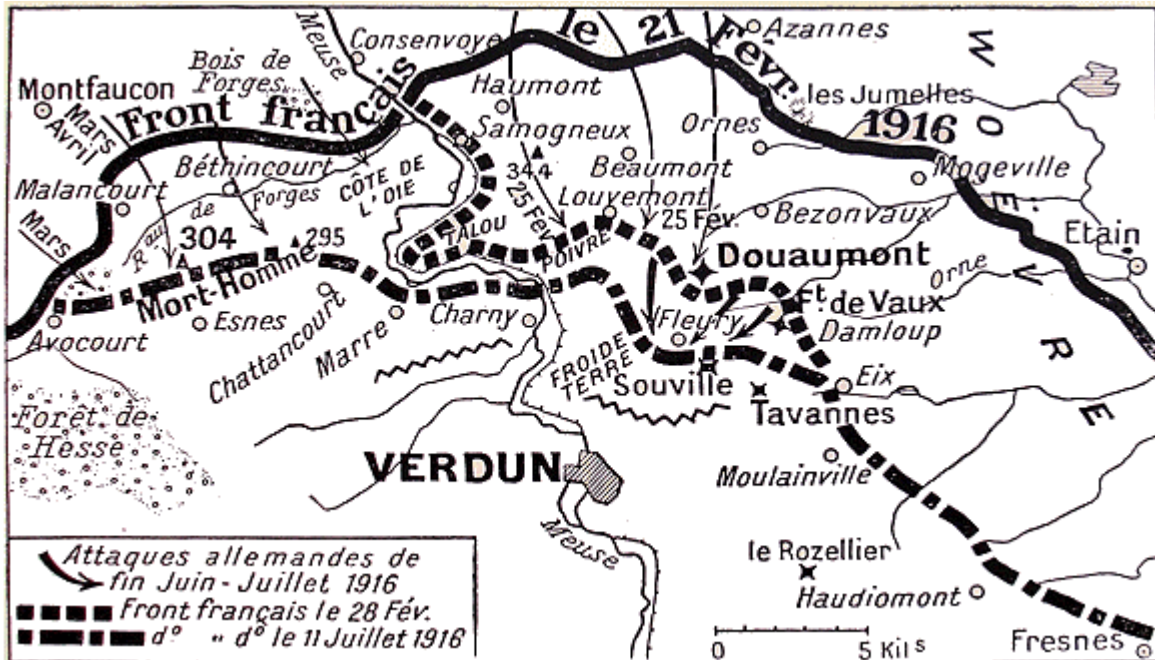


Le plan Schlieffen

Pour attaquer la France, l'Allemagne lance un ultimatum à la Belgique, pour traverser son territoire. Après son refus, l'Allemagne attaque la Belgique le lendemain même. La Première Guerre Mondiale se présente au début comme une classique guerre de mouvement, où les armées ennemies essaient d'avancer le plus vite et de parvenir le plus loin possible. L'Allemagne, en réalisant le plan Schlieffen, arriverait à la France à travers la Belgique, avec la possibilité d'imposer à l'Europe l'expansion économique et territoriale de son empire. Contrairement aux prévisions allemandes, la Belgique résiste pour huit jours, pendant lesquels les armées française et anglaise peuvent entrer en

Belgique pour faire face aux soldats allemands. Toutefois, les alliés sont portés à la retraite par l'avancée allemande, qui poursuit direction Paris. Les Allemands entrent dans le département de la Marne et obligent la France à déplacer le gouvernement à Bordeaux. Le général Joffre ordonne aux troupes françaises la résistance dans le secteur de la Marne. Quand les Français réalisent qu'une partie de l'armée allemande n'avance pas vers Paris, mais vers la Marne, ils lancent une contre-offensive. Pour renfoncer le front, de nombreux soldats y sont envoyés, dans des taxis parisiens. L'armée française parvient à repousser les Allemands, même si le bilan des morts des deux côtés est très lourd. La ligne de front se stabilise et la guerre de mouvement devient progressivement guerre de tranchées. Pour faire face au risque de crise économique, l'Allemagne essaie d'imposer à la France la paix, à ses conditions. Après le refus de la France, les Allemands décident de continuer le conflit dans un endroit stratégique, Verdun. La ville de Verdun est une ville fortifiée entourée de montagnes et de collines qui bordent la vallée de la Meuse et protégée par vingt-neuf forts. Les Allemands font parvenir des centaines de pièces d'artillerie et des milliers d'obus, en cherchant de garder le secret de l'attaque. En réalité, un déserteur alsacien prévient l'armée française de l'imminente attaque allemande, mais personne ne le croit. Le général Joffre décide quand même d'envoyer au front deux divisions, mais celles-ci ne sont pas suffisantes ni bien préparées. Pour dégager la route de Verdun, les Allemands commencent, à l'aube du 21 février 1916, une attaque à outrance jamais vue dans l'histoire militaire. Plus d'un million d'obus tombent le premier jour sur Verdun, en bouleversant complètement le paysage. Les bois sont pulvérisés et les tranchées détruites. Après l'artillerie, c'est le tour de l'infanterie allemande, qui vise à accabler la première et deuxième lignes françaises à travers les cratères créés par les obus. La sélection d'armes

utilisées par l'armée allemande est très vaste et comprend mines, grenades, gaz toxiques et mêmes des lance-flammes. Les Français n'arrivent pas à résister et doivent abandonner la première ligne des tranchées pour rester sur les positions fortifiées. Le 25 février les Allemands foncent sur le front de Douaumont. Le général Joffre envoie la 2^{ème} armée au secours de Verdun, dont le commandant est le général Pétain. Ce général fait parvenir à Verdun 3000 camions venus de toute la France pour ravitailler l'armée et il introduit la rotation des corps d'armée. Il s'agit d'une rotation des troupes qui permet des temps de repos, mais qui cause la crainte de faire retour sur le champ de bataille. Toutes les forces de l'entière armée française sont concentrées à Verdun, donc le plan Schlieffen semble avoir fonctionné. Cependant, l'armée allemande subit des pertes très lourdes et en mars l'artillerie française continue à bombarder sans cesse les lignes ennemies sur la rive gauche de la Meuse. Les Allemands lancent alors une offensive à la colline dite de « l'Homme Mort », qui leur coûte 80.000 victimes. L'arrivée de l'été et de la chaleur rendent la vie de tranchée insoutenable : des cadavres, de la boue et un air irrespirable partout. En juin, les Allemands conquièrent les forts de Vaux et de Souville, d'où ils sont repoussés le lendemain par l'armée française. Un nouveau front est créé le 1^{er} juillet dans la région de la Somme et les Allemands doivent y envoyer des troupes, en réduisant ainsi l'effectif présent à Verdun.



Les différentes étapes de la guerre de Verdun

À partir du 24 octobre les Français reprennent l'un après l'autre tous les forts perdus et la bataille de Verdun se termine par une victoire française. Le résultat final de cette bataille est nul pour les deux armées. Pas de conquêtes et des pertes lourdes : 146.000 morts et 216.000 blessés pour le camp français et 140.000 morts et 196.000 blessés du côté allemand, pour la seconde bataille meurtrière de la Première Guerre Mondiale². Cette bataille sanglante et inutile

² Chautard, Sophie et Féki, Masri, *Verdun (21 février-18 décembre 1916)*, dans *Les Grandes Batailles de l'histoire*, Nanterre, Studyrama, 2012.

a marqué pour toujours le paysage de Verdun, qui est encore réduit à un paysage lunaire avec les cratères des obus et des villages fantômes, dont quelques-uns ont été même éradiqués de la carte après cette bataille.



2

La Mort De Près

La Mort de Près est l'essai d'un écrivain âgé de 82 ans, cinquante-sept ans après sa blessure, dans lequel il aborde pour la dernière fois les faits déjà racontés dans son ouvrage *Ceux de 14*. Si dans *Ceux de 14*, son ouvrage « anthologique » il fournit plus de détails, jour par jour, de sa permanence au front, dans *La Mort de Près* il parcourt les événements qui l'ont vu au voisinage de la mort. En particulier, la première fois c'est le 24 septembre 1914, quand un bouton de sa vareuse le sauve d'une balle tirée d'un ennemi.³ La deuxième fois qu'il voit la mort de près est le 17 février 1915, quand un obus qui tue ses camarades autour de lui, le laisse intact⁴. La troisième fois et la plus directe confrontation avec la mort intervient le 25 avril 1915, quand trois balles le blessent gravement⁵. Dans les premières pages, il cite deux épisodes de son enfance, deux scènes qui l'ont profondément marqué : le moment où il a réalisé qu'un chevreau blanc qui tétait au biberon serait tué, cuit et mangé et la première fois qu'il a vu « couler le sang⁶ », celui d'une vache égorgée pour y tremper sa jambe cassée. Sans céder à aucune méditation sur la mort, il se limite à relater les faits, les épisodes où il s'est trouvé près de la mort. Autant *Ceux de 14*, que *La Mort de Près* répondent aux règles d'une écriture réaliste, mais ce dernier ouvrage semble si possible encore plus fidèle, l'écrivain, après 52 ans, étant moins engagé dans des faits si bouleversants. L'auteur analyse les

³ Genevoix, Maurice, *La Mort de Près*, La Table Ronde, Paris, 2011, pp. 60-81.

⁴ Ibid., pp. 82-92.

⁵ Ibid., pp. 105-110.

⁶ Ibid., p. 23.

moments où il a vu « la mort de près », quand il s'approche réellement d'elle. En effet, il meurt huit ans après la parution de ce livre, en 1980. Le livre se clôt sur le souvenir de trois hommes qu'il a vu « passer » : « Ce soir, je songe à trois d'entre eux que nous avons vu 'passer' ». L'expression « ce soir » indique le moment où la journée s'évanouit, mais aussi sans doute le moment où le feu de la vie va s'éteindre. Dans *La Mort de Près* Maurice Genevoix respecte à la perfection le « pacte autobiographique », expression proposée par Philippe Lejeune selon lequel la déclaration d'intention autobiographique est nécessaire pour qu'on puisse affirmer que l'œuvre est purement autobiographique. L'auteur doit raconter sa vie, ou une partie de sa vie, parcourir ses souvenirs en respectant un esprit de vérité.⁷ L'autobiographie classique par excellence est représentée par *Les Confessions* de J.-J. Rousseau. Rousseau dans l'incipit des *Confessions* affirme : « Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple, et dont l'exécution n'aura point d'imitateurs. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature ; et cet homme, ce sera moi. [...] Je me suis montré tel que je fus, méprisable et vil quant je l'ai été, bon, généreux, sublime, quand je l'ai été [...] ».⁸ Ces mots de Rousseau sont révolutionnaires pour l'époque parce qu'ils désignent une centralité du « moi » qui affirme son identité, sa différence par rapport aux autres. Cette identité est un portrait qui est défini par les événements qu'il va présenter au lecteur à travers les souvenirs. Ce sont des souvenirs très précis, bien définis du point de vue chronologique et descriptif, auxquels l'auteur confère une place, un rôle dans la genèse de la personnalité.

⁷ Lejeune, Philippe, *Le Pacte Autobiographique*, Paris, Le Seuil, 1975.

⁸ Rousseau, Jean-Jacques, *Les Confessions*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1959, p. 5.

Le cas de Genevoix est sans aucun doute différent. Son ouvrage représente un journal rapportant l'expérience de l'écrivain soldat, ses expériences, ce qu'il a vécu, mais en même temps, son écriture a la fonction de représenter l'histoire collective d'un pays, de témoigner et rendre vif le souvenir de beaucoup de compagnons. Il suffit de lire la dédicace qui précède le premier livre de *Ceux de 14, Sous Verdun* :

À mes camarades du 106
En fidélité
À LA MÉMOIRE DES MORTS
ET AU PASSÉ DES SURVIVANTS

Mais qu'est-ce que c'est qu'une autobiographie ? Georges Gusdorf propose une interprétation qui analyse le mot du point de vue étymologique, en le divisant en trois parties : auto – bio – graphie⁹. « Auto » indique l'identité (le « moi » qui vit et qui écrit), « bio » désigne le parcours de l'existence, « graphie » correspond à l'écriture. C'est donc un rapport entre le monde intérieur (auto) et le monde extérieur (bio), entre le « moi » et son inscription dans la réalité. La graphie a dans ce contexte une fonction de médiation pour essayer de recomposer dans l'écriture la fracture entre le sujet et le monde, de donner un ordre au désordre du vécu. L'autobiographie est par conséquent un projet de reconstruction et réparation de soi-même. Une autobiographie traditionnelle représente une recomposition de l'identité qu'on aspire à transmettre aux lecteurs comme témoignage et testament. Dans le cas de Genevoix il s'agit d'une recomposition de l'identité de l'individu et d'un pays. Le témoignage de *La Mort de Près* est intéressant parce que l'auteur revient sur les faits vécus dans un passé désormais lointain, mais avec le même esprit de

⁹ Georges Gusdorf, *Auto-bio-graphie*, Paris, Odile Jacob, 1991.

vérité qui avait animé *Ceux de 14*. Malgré la distance temporelle, la précision et la vraisemblance restent intactes, tendres et violentes dans la mémoire cristallisée de l'auteur. Genevoix le spécifie dans les premières pages de *La Mort de Près* :

Aujourd'hui comme alors, c'est ainsi que je voudrais témoigner. Seulement, entre mon témoignage d'homme jeune et celui qui me requiert maintenant, il y a la durée d'une vie, son poids, peut-être sa sérénité¹⁰.

¹⁰ Genevoix, Maurice, *La Mort de Près*, La Table Ronde, Paris, 2011, pp. 16-17.

La littérature de guerre : Genevoix et les autres écrivains de guerre

La Première Guerre Mondiale a été la toile de fond pour plusieurs textes français. En 1914 Adrien Bertrand reçoit le Prix Goncourt pour son roman, *L'Appel Du Sol*. Ce roman décrit la vie d'un bataillon français de chasseurs alpins et les doutes de la vie de tranchée. L'auteur même, est blessé en 1914 et il meurt trois années plus tard des suites de cette blessure. En 1916 un autre roman reçoit le Prix Goncourt : il s'agit de l'ouvrage *Le Feu* de Barbusse, qui relate avec un réalisme bouleversant son expérience de guerre, dans l'infanterie où l'écrivain s'était engagé volontairement malgré ses positions pacifiques d'avant-guerre. Autant *L'Appel Du Sol* que *Le Feu* illustrent parfaitement le patriotisme concernant l'époque de la Première Guerre Mondiale, même si *Le Feu* présente des forts éléments antimilitaristes. L'ouvrage de Roland Dorgelès, *Les Croix Du Bois*, est différent. Dorgelès s'était engagé volontairement en août 1914 combattant dans l'Artois et la Somme et il était passé en 1916 dans l'aviation. Dorgelès incarne l'écrivain-soldat type, dont l'intérêt n'est pas de transmettre une idéologie, mais simplement de relater des faits qu'il a vécus. *La Main Coupée* de Cendrars est un autre ouvrage inspiré au conflit. Suisse d'origine, Cendrars s'engage volontairement dans l'armée française comme volontaire étranger. Son livre peut être considéré comme un cimetière militaire, où les croix blanches alignées sont souvent les noms ou les surnoms de différents chapitres. Dans ces chapitres, en effet, il raconte les aventures et la mort de ces soldats. Cendrars même sera « touché » par la Grande Guerre qui lui causera la perte de sa main, cette main qui donne le

nome au roman et qui montre que l'œuvre est très personnelle et qu'elle appartient à un passé douloureux¹¹.

1914 : c'est le début de la Première Guerre Mondiale. Certains écrivains quittent leurs occupations quotidiennes, leurs tâches d'intellectuelles et partent pour combattre sur ce front qui s'étend de la Lorraine aux Flandres. Jean Norton Cru a recensé l'entière production littéraire engendrée par la Grande Guerre, un inventaire de plus de deux cent cinquante ouvrages, sous le titre de *Témoins*¹², dans laquelle il définit Genevoix « le plus grand peintre¹³ » de la Première Guerre Mondiale. Parmi ces ouvrages, des œuvres de fiction, de stratégie militaire, des journaux intimes, recueils de correspondance. C'est le front le théâtre de l'action, ce sont les tranchées où les Poilus deviennent les protagonistes des ouvrages de 1914-18. L'un des plus puissants romans inspirés à la Grande Guerre est sans doute *Le Feu, Journal d'une Escouade* d'Henri Barbusse, commencé à l'hôpital de Chartres où Barbusse a été évacué dès 1916. Il avait été expédié au front en décembre 1914 comme soldat et brancardier. Ce livre au réalisme extrême inspiré à son maître Zola, vise à éveiller les consciences : la guerre est un suicide soit pour les hommes, soit pour les nations. Dans cet ouvrage, Barbusse nous conduit à travers le Feu des tranchées pour se faire porteur d'un message qui prend la forme d'une littérature d'excitation nationale¹⁴. Le livre de Dorgelès, *Les Croix De Bois*, n'a pas une idéologie à transmettre, il ne présente que les faits que l'auteur a vécus. Dorgelès rend palpable le climat de guerre, l'obsession de la nourriture, la vie

¹¹ Riegel, Léon, *Guerre et Littérature*, Paris, Ed. Klincksieck, 1978.

¹² Norton Cru, Jean, *Témoins*, Les Étoiles, Paris, 1929.

¹³ Ibid., p.154.

¹⁴ Riegel, Léon, *Guerre et Littérature*, Paris, cit., p.10.

des tranchées mais aussi celle des brèves accalmies des tirs, les soucis des soldats, de ses « frères d'armes ».

Il décrit autant les horreurs des tranchées que les rires de ses compagnons :

C'était le bon temps... Oui, malgré tout, c'était le bon temps puisqu'il vous voyait vivants... On a bien ri pour un peu de paille trouvée, une soupe chaude, on a bien ri pour un gourbi solide, on a bien ri pour une nuit de répit, une blague lancée, un brin de chanson... Un copain de moins, c'était vite oublié, et l'on riait quand même ; mais leur souvenir, avec le temps, s'est creusé plus profond, comme un acide qui mord....

Et maintenant, arrivé à la dernière étape, il me vient un remords d'avoir osé rire de vos peines, comme si j'avais taillé un pipeau dans le bois de vos croix¹⁵

La Grande Guerre a été sans aucun doute l'un des événements les plus marquants du siècle dernier et elle a été à raison dénommée aussi Première Guerre Mondiale, parce qu'elle a impliqué la participation de nations des cinq continents. Les conséquences de cette guerre ont été énormes dans chaque domaine : l'économie, les finances, la politique, la psychologie, la religion, la littérature. Comme le dit Paul Léautaud dans son *Journal* en 1925 :

Qu'importe ces abominations humaines auxquelles on ne peut rien changer, contre lesquelles on ne peut rien ? Du moment qu'on n'est pas atteint, pourquoi s'en occuper ? Et il n'y a pas moyen. On s'en occupe, on en est touché, on en est blessé. On en est empoisonné, et chaque jour quelque chose vient nous le rappeler. Je le disais hier à Van Bever : « Jamais je ne me consolerais de la guerre, jamais je ne l'oublierai, j'en suis empoisonné pour le restant de mes jours, moi qui ne sens pourtant rien de l'idée de patrie, qui ne donnerais pas le bout de mon petit doigt pour aucun

¹⁵ Dorgelès, Roland, *Les Croix de Bois*, dans *Les grands romans de la guerre de 14-18*, Paris, éd. Omnibus, 1994, p. 425.

pays, moi qui n'ai pas une minute de frémissement patriotique pendant toute la guerre. »¹⁶

L'Appel Du Sol d'Adrien Bertrand est un document de propagande patriotique paru dans l'année de Verdun. L'auteur vise, à travers le porte-parole du sergent Vaissette, à nous convaincre du bon droit des Français dans ce conflit, du patriotisme de la France, des qualités morales et professionnelles des officiers et des conséquences salvatrices de la guerre. Le premier outil que l'écrivain utilise pour soutenir le bon droit des Français, est de rendre méprisable l'ennemi. Il définit par exemple la déclaration de la guerre comme « un attentat contre la culture du monde », il affirme que les Allemands « ont ressuscité la barbarie¹⁷ » et il les définit « bétail humain¹⁸ ». Il exalte le patriotisme de certains personnages :

Je songe...que pas un de ces hommes n'a pensé à reculer. Je songe qu'ils attendent la mort avec une acceptation résignée et stoïque. Je songe que certains d'entre eux sont déjà inanimés. Or, non consentons par une sorte d'instinct au sacrifice, sans en éprouver la beauté ni en apercevoir la raison. Et pas un de nous ne s'est dit encore qu'il affrontait ces périls pour la patrie¹⁹.

Bertrand parle de la vie de tranchée, de la boue, de la peur... mais il exalte surtout la fierté des combattants, en exaltant, en quelque sorte, les vertus éducatives de la guerre :

« L'amour du péril a fait d'eux des natures graves et fortes. Nous avons appris de même à pouvoir mourir à tout moment²⁰ ».

¹⁶ Léautaud, Paul, *Journal*, Tome V, Paris, Mercure de France, 1958, pp. 62-63.

¹⁷ Bertrand, Adrien, *L'Appel du Sol*, Paris, Collection Nouvelle, Calmann-Lévy (36^e édition), 1916, p. 285.

¹⁸ Ibid., p. 283.

¹⁹ Ibid., pp. 15-16.

²⁰ Ibid., p. 84.

Littérature de guerre signifie surtout l'expérience directe des écrivains sur le champ de bataille et donc les témoignages des horreurs de cette nouvelle et atroce forme de guerre, la tranchée. Il est naturel que la note qui domine généralement dans cette littérature, soit le réalisme. En effet, les écrivains qui avaient participé à la guerre n'avaient aucune raison d'adoucir une réalité si cruelle et aberrante. Les auteurs cherchent dans leur mémoire ou bien dans leurs carnets les images et les mots qui mieux peuvent évoquer les expériences qu'ils ont vécues. L'un des aspects communs des ouvrages consacrés à cette guerre, est la condition de saleté et la puanteur des tranchées. Barbusse, par exemple, revient plusieurs fois sur ce sujet :

« Reste une alternative (sic) : s'étendre sur la paille, en s'enveloppant la tête dans un mouchoir ou une serviette pour isoler de la puanteur agressive qu'exhale la fermentation de la paille, et dormir.

...Dans la grange, on ne touche plus en tâtonnant que des choses et des formes trempées, humides et frigides, et une âcre senteur de bête mouillée s'ajoute aux exhalations du purin que renferment nos lits²¹ ».

Un autre aspect qu'on retrouve dans plusieurs textes, est la description des blessés et des cadavres. Dans le chapitre XXI du *Feu (La Poste De Secours)* une infirmerie est submergée de blessés. Quand le protagoniste y accompagne un camarade blessé, Joseph Mesnil, il définit l'endroit où il se trouve comme le « fond d'une espèce de cour de miracles », et il est suffoqué par « une odeur de sang et de viande de boucherie²² ». Même Dorgelès, généralement plus serein, dans *Les Croix de Bois* écrit :

« Des cadavres avaient été amenés depuis la veille, et attendaient leur fosse, couchés entre les croix. L'un était

²¹ Barbusse, Henri, *Le Feu dans Les grands romans de la guerre de 14-18*, cit., p. 103.

²² Ibid., p. 202.

enveloppé dans une toile de tente, linceul rigide que le sang durcissait encore. Les autres étaient restés comme s'ils étaient battus, la capote terreuse, le pantalon boueux, et sans rien pour cacher leurs visages bouffis ou cireux, leurs pauvres faces violacées, qu'on eût dit barbouillés avec la lie de vin. La tête d'un sergent, pourtant, était voilée, on l'avait enfoncée dans une musette, comme dans une cagoule, et l'on devinait l'horrible blessure, sous ce suaire de sang caillé. Il portait une alliance au doigt. Le bras d'un petit chasseur s'était détendu et semblait barrer l'allée, les ongles enfoncés dans la terre molle²³ »

En retraçant les thèmes privilégiés par les écrivains de guerre on ne peut pas oublier la boue. Le front français s'étend de la mer du Nord aux Vosges, dont le climat est continental et très humide et la terre crayeuse. Pour les soldats et leurs abris la pluie et l'humidité deviennent ainsi un tourment. Adrien Bertrand dans *L'Appel Du Sol* écrit que la pluie qui tombe sans cesse et la boue qui monte « au-dessus des chevilles » deviennent « un intolérable ennui ²⁴ ». Comme le remarque Léon Riegel dans son étude *Guerre et Littérature, Le Feu* de Barbusse est parsemé de références à l'eau et à l'élément liquide, avec un répertoire impressionnant de mots liés au champ lexical de l'eau et des perturbations atmosphériques (pour citer quelques exemples le mot « eau » est employé 66 fois, « boue » 62 fois, « pluie » 55, « tempête » 12, « couler » 8...).²⁵ Riegel fait aussi référence à ce passage de Barbusse : « *Se défendre contre la pluie qui vient d'en haut, contre la boue qui vient d'en bas*²⁶ ». Il remarque une analogie avec le chaos originel de la Création et avec le Déluge biblique. Un aspect très intéressant qui touche plusieurs ouvrages des écrivains de guerre concerne le « son », le bruit de la guerre elle-même. Barbusse :

²³ Dorgelès, Roland, *Les Croix De Bois* dans *Les grands romans de la guerre de 14-18*, cit., p. 192.

²⁴ Bertrand, Adrien, *L'Appel du Sol*, Collection Nouvelle, Calmann-Lévy, Edit. (36^e édition), 1916, p. 255.

²⁵ Riegel, Léon, *Guerre et Littérature*, Ed. Klincksieck, Paris, 1978, p. 236.

²⁶ Barbusse, Henri, *Le Feu* dans *Les grands romans de la guerre de 14-18*, cit., 18.

Un bruit diabolique nous entoure. On a l'impression inouïe d'un accroissement continu, d'une multiplication incessante de la fureur universelle. Une tempête de battements rauques et sourds, de clameurs furibondes, de cris perçants de bêtes s'acharne sur la terre toute couverte de loques de fumée, et où nous sommes enterrés jusqu'au cou.²⁷

Dans ce terrible orchestre, dominant les canons de 75. Genevoix, dans *Ceux de 14* écrit :

Un 75, soudain, crève l'espace de sa détonation hargneuse ; et bientôt toutes les pièces tapies dans l'épaisseur des bois entonnent un chœur brutal, précipité, dont la clameur nous environne. Chaque coup se détache à toute volée, d'une violence, semble-t-il, à disloquer le canon qui le lance ; puis une vibration chantante se prolonge de vallon en vallon.²⁸

Dorgelès ajoute :

Sans y prêter attention, comme l'oreille s'habitue à un tic-tac d'horloge, on entend le canon. Quand ce sont les 75 de la gare qui tirent, on dirait que leur miaulement traverse la place.²⁹

Le verbe utilisé par Dorgelès : « miauler », revient plusieurs fois dans les textes de ces écrivains. À ce propos, un manuscrit de Guillaume Apollinaire commence par ces mots : « *Les obus miaulent en boche / Comme chats-volants en débauche*³⁰ » Cendrars, dans *La Main Coupée* écrit :

Des grenades qui éclataient, des explosions, le tout scandé par les gros obus allemands qui arrivaient comme des trains en gare, écrabouillant tout, lâchant des vilaines fumées

²⁷ Ibid., pp. 153-154.

²⁸ Genevoix, Maurice, *Sous Verdun*, Paris, Hachette, 1916, p. 197.

²⁹ Dorgelès, Roland, *Les Croix De Bois* dans *Les grands romans de la guerre de 14-18*, cit., p. 308.

³⁰ Fontaine, Becker, Audoin-Rouzeau, *Les collections de l'Historial de la Grande Guerre*, Paris, Somogy éditions d'art, 2008, p.5.

noires, jaunes, chocolat, rousses, surmontées du panache des shrapnels, et les miaulements fous des 75³¹

Dorgelès examine la composition de cet orchestre :

On les reconnaît tous, rien qu'à leur voix : le soixante-quinze qui claque rageur, file en miaulant et passe si vite qu'on le voit éclater quand on entend le départ ; le cent vingt essoufflé qu'on croirait trop las pour achever sa course ; le cent cinquante-cinq qui semble patiner sur des rails et les gros noirs, qui passent très haut, avec un bruit tranquille d'eau qu'on agite³².

Toutefois, le son le plus terrible est sans doute celui qui sort de la bouche des soldats agonisants. Parmi les cris les plus choquants, terribles et tendres au même temps, il y a l'invocation à la mère, comme dans *La Main Coupée* :

Le cri le plus affreux que l'on puisse entendre et qui n'a pas besoin de s'armer d'une machine pour vous percer le cœur, c'est l'appel tout nu d'un petit enfant au berceau : "- Maman ! maman !..." que poussent les hommes blessés à mort qui tombent et que l'on abandonne entre les lignes après une attaque qui a échoué et que l'on reflue en désordre.» Et Cendrars insiste : «"- Maman ! Maman !..."... ce petit cri instinctif [...] est si épouvantable à entendre que l'on tire des feux de salve sur cette voix pour la faire taire³³.

Dorgelès :

Alors au ras du sol, Gilbert entendit la voix, l'imperceptible voix du blessé inconnu qui suppliait encore - ... Me chercher... J'ai une maman, les copains, j'ai une maman. Et il prononçait : "moman", comme les gosses de Paris.» Et plus loin dans l'horreur : «- Hé, les copains !... criait un

³¹ Cendrars, Blaise, *La Main Coupée*, Denoël, Paris, 1946, pp.117-118.

³² Dorgelès, Roland, *Les Croix De Bois* dans *Les grands romans de la guerre de 14-18*, cit., p. 275.

³³ Cendrars, Blaise, *La Main Coupée*, cit., p. 553.

autre... j'serai plus soldat... Venez voir, les gars, je peux plus être soldat, je n'ai plus de jambes...³⁴

Genevoix ne fait pas exception. Dans *La Mort de Près* les derniers mots de son ouvrage réunissent la Vie et la Mort, Éros et Thanatos, la Croix et la Mère :

Il souffrait et cela se voyait. Il a balbutié quelques mots, liés encore à son passé temporel, à ses vieux rêves d'officier fana : « Avoir la Croix... » Mais déjà la mort était là. Nos yeux ont vu s'effacer de ses traits la crispation douloureuse qui les nouait, et sur eux, jeune et tendre, presque enfantin, la lente lumière d'un sourire. Il a murmuré : « Ma mère... » Et il est mort sur ce dernier mot, tout entier remis, blotti. À nos yeux tout venait de s'achever. Pour lui non.

Mais comment irais-je au-delà ?³⁵

Pour rendre plus complète cette étude sur la littérature de guerre, il me semble nécessaire de citer l'étude d'Antoine Compagnon, qui est l'auteur d'un recueil qui rassemble plusieurs ouvrages qui relatent l'expérience de guerre. Dans *La Grande Guerre des écrivains. D'Apollinaire à Zweig*, il choisit et il présente des textes après la lecture desquels il est « sorti abruti, déprimé, bouleversé, transformé³⁶ ». Il imagine que « cette réaction sera en quelque manière celle du lecteur de ce recueil ». Le but de Compagnon n'est pas de comparer l'expérience du lecteur à celle du combattant, mais de susciter par la lecture une commotion, du dégoût, de la haine et de la honte : de la honte d'être un homme, d'avoir laissé faire. Il présente des textes et des écrivains qui ont parlé comme ils pouvaient de l'indicible de la guerre, un indicible que l'auteur porte, comme tous les Français et les Européens, comme une tare. Ses deux grands-

³⁴ Dorgelès, Roland, *Les Croix De Bois* dans *Les grands romans de la guerre de 14-18*, cit., p. 403.

³⁵ Genevoix, Maurice, *La Mort de Près*, cit., p. 141.

³⁶ Compagnon, Antoine, *La Grande Guerre des écrivains. D'Apollinaire à Zweig*, Paris, éd. Gallimard, 2014, p.7.

pères avaient combattu pendant la Première Guerre et ils en avaient réchappé, mais tous les deux sont morts pendant la Seconde Guerre. Compagnon remarque que la Première Guerre Mondiale a déchaîné une vaste littérature : articles de presse, poésies, romans, nouvelles, essais, notes, carnets, lettres adressées à des correspondants, parents, femmes, maîtresses ou maîtres, tels ces directeurs d'École Normale qui demandaient dès septembre 1914 que leurs anciens élèves leur envoient leurs témoignages du front. En effet, l'on écrivait beaucoup dans les tranchées et les cantonnements et un service postal des armées permettait de maintenir le moral des troupes. Beaucoup d'entre ces soldats savaient lire et écrire et étaient des hommes instruits. D'après Compagnon en 1914 moins de 4% des conscrits étaient illettrés. Parmi ces soldats, des écrivains comme Genevoix et Dorgelès témoignent la guerre du front en illustrant le retour en force du « naturalisme sous la forme d'un réalisme macabre³⁷ ». Compagnon distingue à l'intérieur de la production littéraire de la Grande Guerre trois périodes : d'abord la littérature immédiate, publiée de 1914 jusqu'au début des années 1920, au lendemain des traités de paix. Beaucoup d'écrivains de cette période reprennent les ingrédients de l'ouvrage *Le Feu. Journal d'une escouade*, prix Goncourt de 1916 :

un minimum d'intrigue, une narration épisodique à la première personne d'un narrateur participant à l'action tout en observant ses camarades et en truffant son récit de leur langue parlée³⁸.

Le roman ou le récit sont sans aucun doute les genres littéraires privilégiés pendant la guerre, tandis que les poèmes de cette période ont été presque oubliés, à part quelques poèmes d'Apollinaire ou de Cendrars.

³⁷ Compagnon, Antoine, *La Grande Guerre des écrivains. D'Apollinaire à Zweig*, cit., p. 16.

³⁸ Ibid., p. 17.

La deuxième période s'ouvre en 1929, quand Jean Norton Cru, lui-même engagé dans la guerre, propose une sorte d'anthologie de recensements de trois cents livres de guerre : journaux, témoignages, souvenirs, réflexions, lettres, romans parus à Paris depuis 1915. Dans le classement proposé par Cru, une place d'honneur est réservée à Genevoix, qui est considéré comme « le plus grand peintre de la guerre », grâce à son recueil *Ceux de 14* (1950), que Cru avait jugé admirable dès la parution de *Sous Verdun*, lu aux tranchées. Par contre, il ne jugeait pas dignes de gloire, à cause d'inauthenticité, d'invention, d'effet littéraire et d'exagération héroïque tous les autres ouvrages : « Je considère comme sacrilège de faire avec notre sang et nos angoisses de la matière à la littérature³⁹ ». Ce jugement disqualifiant comprenait donc toutes les fables patriotiques, mais aussi Barbusse et Dorgelès.

La troisième période correspond à la sortie de l'après-guerre et comprend une poignée de chefs-d'œuvre comme *Le Grand Troupeau* du pacifiste Giono (1931) et *Voyage au bout de la nuit* de Céline (1932). Le passage de la guerre de mouvement à la guerre de position instaure une nouvelle temporalité, où le rythme est déterminé par des longues attentes interrompues par des rares actions précipitées. Ainsi, dans les tranchées les soldats passent leur temps en jouant aux cartes, en participant à des cérémonies de fête ou de carnaval que distraient de l'inaction. Les stéréotypes du roman de tranchée sont immanquables : la cohabitation avec les morts et les rats, la puanteur des charognes, le tir ami qui fait souvent les premières victimes, le corps à corps avec l'ennemi, l'assaut à la baïonnette, le sang, le temps de l'ennui (le « cafard »), les rires... Dans la préface de *La Grande Guerre des Écrivains*, Compagnon fait allusion au phénomène de *l'anomie* :

³⁹ Compagnon, Antoine, *La Grande Guerre des écrivains. D'Apollinaire à Zweig*, cit., p. 22.

L'insolite, l'insolente liberté du front, résultant du relâchement des contraintes sociales et des normes morales, de la levée des interdits ordinaires, c'est un état auquel les sociologues, depuis Émile Durkheim, donnent le nom d'anomie. Les hommes sont désorientés, livrés à eux-mêmes, car les liens familiaux et sociaux se dénouent et l'autorité de la voie hiérarchique se dilue dans les boyaux des tranchées. Les règles de conduite du temps de paix, du temps normal, sont brusquement annulées, tandis que d'autres règles, qui permettent ou même ordonnent de tuer, contredisent les valeurs traditionnelles. [...] La vie dans la proximité de la mort, dans son imminence, lorsque le risque d'être mortellement blessé est présent à tout instant, comme à une loterie, banalise le fait de tuer comme d'être tué, et normalise la violence⁴⁰.

C'est la raison pour laquelle Genevoix se corrige, refoule son abandon à la violence avec la réédition de *Sous Verdun* en 1925, quand il supprime quelques lignes, ensuite rétablies par honnêteté en 1950 :

Avant d'arriver aux chasseurs, j'ai dépassé encore quatre Boches isolés. Et à chacun, courant à la même vitesse que lui, un pas en arrière, j'ai collé une balle de revolver dans le dos ou la tête. Ils sont tous tombés par terre, avec un long cri étranglé⁴¹.

Même dans l'édition de 1950 il insiste dans une note sur la rareté de telles occasions. L'introduction de la langue orale des *poilus*⁴² et la superposition des voix constituent une autre caractéristique des ouvrages des écrivains de guerre. Compagnon cite l'exemple du chapitre *Le poste de secours* du *Feu*, où se brouillent les plaintes des blessés :

Je perçois confusément des fragments de phrases. Toujours l'affreuse monotonie des histoires de blessures : « Nom de dieu ! À c't'endroit-là, je crois bien que les balles elles se touchaient toutes... - Il avait la tête traversée d'une tempe à l'autre. On aurait pu y passer une ficelle. - Il a fallu une heure pour que ces charognes-là allongent leur tir et finissent de nous canarder... » Plus près de moi, on bredouille à la fin d'un récit : « Quand j'dors,

⁴⁰ Compagnon, Antoine, *La Grande Guerre des écrivains. D'Apollinaire à Zweig*, cit., p. 31-32.

⁴¹ Ibid., p. 168.

⁴² Comme on l'expliquera dans le chapitre 5, ce terme désignait les soldats français.

j'rêve, et il me semble que je le retue ! » D'autres évocations bourdonnent parmi les blessés inhumés là, et c'est le ronron des innombrables rouages d'une machine qui tourne, tourne... et j'entends celui qui, là-bas, de son banc, répète : « Quand tu te désoleras ! », sur tous les tons, impériaux ou piteux, tantôt comme un prophète, tantôt comme un naufragé, et scande de son cri cet ensemble de voix étouffés et plaintives qui essayent de chanter effroyablement leur douleur⁴³.

Comme le rappelle Compagnon, la littérature de guerre n'est pas limitée aux romans, aux récits et aux journaux de guerre. Il me semble nécessaire de considérer aussi deux autres genres dans la production littéraire de cette époque : la poésie et les lettres des *poilus* écrites du front.

La poésie est sans doute le genre moins privilégié à cette époque, mais il y a quand même des poètes qui ont consacré des lignes à la guerre, comme Guillaume Apollinaire dans le poème *Si je mourais là-bas* :

Si je mourais là-bas sur le front de l'armée
 Tu pleureras un jour ô Lou ma bien-aimée
 Et puis mon souvenir s'éteindrait comme meurt
 Un obus éclatant sur le front de l'armée
 Un bel obus semblable aux mimosas en fleur
 Et puis ce souvenir éclaté dans l'espace
 Couvrirait de mon sang le monde tout entier
 La mer les monts les vals et l'étoile qui passe
 Les soleils merveilleux mûrissant dans l'espace
 Comme font les fruits d'or autour de Baratier
 Souvenir oublié vivant dans toutes choses
 Je rougirais le bout de tes jolis seins roses
 Je rougirais ta bouche et tes cheveux sanglants
 Tu ne vieillirais point toutes ces belles choses
 Rajeuniraient toujours pour leurs destins galants
 Le fatal giclement de mon sang sur le monde
 Donnerait au soleil plus de vive clarté
 Aux fleurs plus de couleur plus de vitesse à l'onde
 Un amour inouï descendrait sur le monde
 L'amant serait plus fort dans ton corps écarté
 Lou si je meurs là-bas souvenir qu'on oublie
 — Souviens-t'en quelquefois aux instants de folie

⁴³ Compagnon, Antoine, *La Grande Guerre des écrivains. D'Apollinaire à Zweig*, éd. Gallimard, 2014, p. 47.

De jeunesse et d'amour et d'éclatante ardeur —
 Mon sang c'est la fontaine ardente du bonheur
 Et sois la plus heureuse étant la plus jolie
 Ô mon unique amour et ma grande folie
 30 janv. 1915,
 Nîmes⁴⁴.

Au début de la guerre, Guillaume Apollinaire demande d'être incorporé dans l'armée française et il sera affecté en décembre 1914 dans l'artillerie. Entretemps, il tombe amoureux en septembre 1914 de Louise de Coligny-Chatillon surnommée Lou. Mais la jeune femme rompt rapidement cette liaison. La présence d'un émetteur (*je, mon...*) et d'une destinataire (*tu, Lou...*), la formule d'apostrophe (*Ô Lou ma bien-aimée*) et la date à la fin font de ce texte une sorte de poème-lettre. Le champ lexical de l'amour (*bien-aimée, amour, amant...*) coexiste avec celui de la mort (*mourais, meurt, souvenir, sang...*). Cette surprenante coexistence devient paradoxe, quand la guerre et la mort sont associées à la nature et à la beauté (*Un bel obus semblable aux mimosas en fleurs, Le fatal giclement de mon sang sur le monde donnerait au soleil plus de vive clarté, Mon sang c'est la fontaine ardente du bonheur*). Ce poème testamentaire exprime un regard poétique capable de rendre l'horreur de la vie (un obus qui explose) objet poétique (*mimosas en fleur*). On assiste à l'introduction de termes nouveaux en poésie (*obus*), qui introduisent même en poésie la vie du front et le monde des tranchées.

L'héritage littéraire que les *poilus* nous ont transmis de la vie des tranchées comprend des centaines de lettres adressées à leurs familles, à leurs bien-aimées, à leurs amis... Jean-Pierre Guéno en a rassemblé un grand nombre dans son ouvrage *Paroles de poilus. Lettres et carnets du front 1914-1918*, livre qui a été même prescrit dans les programmes scolaires. Ce n'est pas par

⁴⁴ Apollinaire, Guillaume, *Apollinaire. Textes et poèmes*, Tournai, La Renaissance du livre, 2003, p.97.

hasard que ce recueil de lettres si réelles et touchantes s'ouvre par une citation de Maurice Genevoix, tirée de *La Boue* :

Pitié pour nos soldats qui sont morts ! Pitié pour nous vivants qui étions auprès d'eux, pour nous qui nous battons demain, nous qui mourrons, nous qui souffrirons dans nos chairs mutilées ! Pitié pour nous, forçats de guerre qui n'avions pas voulu cela, pour nous tous qui étions des hommes, et qui désespérons de jamais le redevenir⁴⁵.

Les lettres sont divisées selon les saisons dans lesquelles elles ont été écrites.

Je cite trois morceaux de lettres tirées de la saison automnale.

Voici le paysage d'aujourd'hui : une petite pluie fine tombe depuis le matin et détrempe la route. La vallée est perdue dans le brouillard, les arbres de la route nationale et Brimont sont voilés de gris. Des soldats passent en contrebas du chemin dans le long boyau qu'est la tranchée. On n'aperçoit que le haut de leurs épaules et leurs têtes : ils sont sérieux. Les feuilles tombent en tourbillon, les corbeaux volent très bas, plusieurs traversent la route, les vignes s'amaigrissent.

Maurice MARÉCHAL

Le 31 juillet

Les tranchées de première ligne sont en face de nous [...] ici, en plus des balles, des bombes et des obus, on a la perspective de sauter à cent mètres en l'air d'un instant à l'autre ; c'est la guerre des mines [...] la dernière explosion a fait un trou de vingt-cinq mètres de profondeur sur cinquante mètres de diamètre. Inutile de te dire ce que sont devenus ceux qui se trouvaient dans le rayon.

Pierre RULLIER

Octobre 1915

Je crois n'avoir jamais été aussi sale. Ce n'est pas ici une boue liquide, comme dans l'Argonne. C'est une boue de glaise épaisse et collante dont il est presque impossible de se débarrasser, les hommes se brossent avec des étrilles [...] par ces temps de pluie, les terres des tranchées, bouleversées par les obus, s'écroulent un peu partout, et mettent au jour des cadavres, dont rien, hélas, si ce

⁴⁵ Guéno, Jean-Pierre, *Paroles de poilus. Lettres et carnets du front 1914-1918*, éd. Libro, Paris, 2012, p. 4.

n'est l'odeur, n'indiquait la présence. Partout des ossements et des crânes. Pardonnez-moi de vous donner ces détails macabres ; ils sont encore loin de la réalité.

Jules GROSJEAN⁴⁶

Certains passages de ces lettres semblent sortis de la plume de Genevoix, ils sont caractérisés par le même réalisme et les mêmes thèmes : la pluie, la boue, les tranchées, les cadavres, les obus...

Les témoignages que j'ai proposés dans ces premières pages permettent de comprendre l'ampleur et la variété de l'héritage littéraire (romans, récits, poèmes, journaux, lettres...) produit dans la plupart des cas dans le feu de l'action, au rythme des saisons, de la pluie et du soleil, du froid et de la chaleur, mais aussi des balles et des obus, de la mort, la souffrance et de l'agonie.

⁴⁶ Ibid., p. 65.

4

La traduction : théorie de la traduction

Il est impossible de résumer d'une façon exhaustive une théorie de la traduction, mais il est possible et utile de fixer des principes fondamentaux, auxquels un traducteur devrait se remettre. La traduction est le processus à travers lequel un message est passé d'une langue source ou d'origine à une langue cible ou d'arrivée. Après la compréhension d'un texte, avec la déverbalisation on conserve le sens, lequel est transmis dans la langue cible à travers la réexpression, le retour aux mots. Quand on parle de traduction on fait référence généralement à la traduction interlinguale, mais il faut remarquer qu'un processus de traduction intervient lorsqu'un individu reçoit un message verbal émis par un autre individu. Quand ce processus s'accomplit, il faut cependant considérer de différents variables : le temps, les distances, les différents points de vue et références... Quand on essaie de transmettre un message que quelqu'un devra déchiffrer, pas toujours le destinataire du message le comprendra clairement ou tel qu'il est dans les intentions du créateur. Ce problème devient plus remarquable si le message doit passer d'une langue à l'autre. C'est là qu'une autre question intervient : lorsqu'on traduit c'est le souci de fidélité au message original qui doit prévaloir ou il s'agit plutôt d'un processus de création, où le traducteur est un interprète ? Dans l'histoire littéraire la question traductive a suscité l'intérêt de plusieurs écrivains. Voltaire, par exemple, écrit : « Malheur aux faiseurs de traductions littérales, qui en traduisant chaque parole énervent le sens ! C'est bien là qu'on

peut dire que la lettre tue et l'esprit vivifie⁴⁷ ». Madame de Sévigné, au contraire, affirme que « Les traductions sont des domestiques qui vont porter un message de la part de leur maître et qui disent tout le contraire de ce qu'on leur a ordonné.⁴⁸ » Le poète mexicain Octavio Paz évoque l'image de la Tour de Babèle, mythe qui incarne l'impossibilité de communiquer entre les hommes, à cause du manque d'une langue commune. Dans ce contexte, la traduction assume une importance capitale. Quand on traduit d'une langue à l'autre on opère un processus de transformation⁴⁹, où un transfert interprétatif est nécessaire. On parle à ce propos de processus de codification et décodification. Umberto Eco définit ce phénomène négociation⁵⁰ et, en évoquant la classification conçue par Jakobson, il distingue trois typologies de traduction :

- La traduction interlinguistique, c'est-à-dire d'une langue à l'autre, d'un code linguistique à l'autre ;
- La traduction intralinguistique, ou la définition d'un élément d'un code linguistique par des éléments du même code ;
- La traduction intersémiotique (ou transmutation), c'est-à-dire le passage d'un code linguistique à un code non-linguistique (visuel, auditif...) ou le contraire.

⁴⁷ Voltaire, *Œuvres Complètes*, Tome dix-septième, éd. de Ch. Lahure, Hachette, Paris, 1860, p. 94.

⁴⁸ Lantri, Elfoul, *Traductologie littéraire comparée*, Casbah, Alger, 2006, p. 160.

⁴⁹ Jean-René Ladmiral donne une définition très précise de la traduction. Il dit que « la traduction est un cas particulier de convergence linguistique ; au sens le plus large, elle désigne toute forme de médiation interlinguistique, permettant de transmettre de l'information entre locuteurs de langues différentes. La traduction fait passer le message d'une langue de départ (LD) ou langue-*source* dans une langue d'arrivée (LA) ou langue-*cible*. La traduction désigne à la fois la pratique traduisante, l'activité du traducteur (sens dynamique) et le résultat de cette activité, le texte cible lui-même ». Voir Ladmiral, Jean-Réné, *Traduire : théorème pour la traduction*, Payot, Paris, 1979, p. 11,133.

⁵⁰ Umberto Eco, *Dire quasi la stessa cosa*, Bompiani, Milano 2003, pp.1-12.

D'après Umberto Eco la traduction est un acte créatif, où elle doit reproduire l'intention du texte, en le considérant en rapport à la langue dans laquelle il est écrit et au contexte culturel où il est né. Devant la possibilité d'une multiplicité de sens connotatif d'un mot ou d'une phrase, l'idée d'équivalence devient centrale dans la théorie de Eco. L'une des questions problématiques d'une traduction est la décision entre la possibilité de maintenir les ambiguïtés présentes dans l'original ou d'opérer une « désambiguïsation », problème qui normalement est à la charge du lecteur, mais dont s'occupe le traducteur. D'après Eco le dictionnaire n'est pas l'outil principal du traducteur ; pour faire une bonne traduction il faut considérer l'histoire des deux littératures et la traduction n'est pas liée uniquement à la compétence linguistique du traducteur, mais aussi à celle psychologique et narrative. D'après Walter Benjamin, la traduction n'a pas le but de ressembler à l'original. La langue de l'auteur est naïve, primaire, une expression pure, tandis que la langue du traducteur est une langue de deuxième degré. C'est pour cette raison que la traduction littérale, mot par mot, ne peut presque jamais reproduire le sens qu'elle a dans la version originale⁵¹. La traduction sera toujours le résultat d'une opération de deuxième niveau, comme si le texte original était un vase brisé et la traduction la reconstitution de ce vase brisé. Même si la traduction est un vase recomposé, selon Benjamin les fissures n'ont pas besoin d'être cachées et le vase ne devra plus avoir aucune utilité pratique. L'intention de l'original et celle de la traduction ne doivent pas forcément coïncider. Le texte

⁵¹ Benjamin, Walter, *Il compito del traduttore* in *Angelus Novus*, traduction italienne de Renato Solmi, Einaudi, Torino, 1982, pp. 40-43.

traduit ne doit pas avoir la prétention d'être lu comme un original. La véritable traduction est transparente, elle ne doit pas couvrir l'original, lui faire ombre⁵².

A ce propos, il me semble nécessaire de citer l'idée de traduction littéraire proposée par deux importants critiques français contemporains : Henri Meschonnic et Antoine Berman. Pour tous les deux, l'activité de la traduction a la même dignité que l'œuvre littéraire : la traduction d'un texte représente elle-même une importante activité d'écriture. D'après Meschonnic, lorsqu'on traduit on n'opère pas une simple transposition d'un contenu d'une langue à l'autre, mais on produit un acte de révélation d'une théorie du langage et de la littérature. Il fait allusion à la poétique du rythme, une idée innovatrice. Par cette expression il fait référence au mouvement des mots à l'intérieur du langage. On peut parler d'une bonne traduction seulement si le rythme originaire est respecté. La tâche du traducteur est que la traduction marche dans la langue d'arrivée, sans aucun recours à la langue d'origine. Le traducteur se sert seulement de la langue d'arrivée, c'est-à-dire des outils de la langue d'arrivée, pas de la langue de départ. Le traducteur cherche toujours le naturel et le naturel représente l'occultation de la différence. En effet, la recherche du naturel perpétue sans le savoir le mythe de Babel, parce qu'elle cherche de cacher les différences entre les langues⁵³. Il est intéressant dans ce contexte de citer la théorie ethnocentrique que Berman a formulée. Elle tend à adapter le texte de départ à celui d'arrivée, en englobant et en faisant disparaître le

⁵² Walter Benjamin affirme que « fidélité et liberté - liberté de la reproduction en conformité du sens et à son service, fidélité de la parole- sont les concepts fondamentaux dans toute dispute concernant les traductions [...] La fidélité de la traduction du mot ne peut presque jamais reproduire totalement le sens qu'elle a dans le contexte original. [...] C'est la fidélité littérale envers la syntaxe qui bouleverse totalement la reproduction du sens et risque de conduire très vite à l'inintelligibilité». Benjamin, Walter, *Angelus Novus*, Einaudi, Torino, 1982 p. 48.

⁵³ Meschonnic, Henri, *Traduire la littérature*, dans *Poétique du traduire*, Editions Verdier, Lagrasse, 1999.

premier en faveur du deuxième. Ce processus est contraire de l'Ethique de la traduction, qui se propose d'accueillir l'autre, c'est-à-dire l'autre langue et l'autre culture, plutôt que vouloir le dominer et donc repousser. Il s'agit de deux positions pour beaucoup d'aspects complémentaires et révolutionnaires pour le métier du traducteur⁵⁴.

⁵⁴ Berman, Antine, *La traduzione e la lettera o l'albergo della lontananza*, Quodlibet, Macerata, 2003.

La traduction : pratique de la traduction.

Traduction de *La Mort de Près*.

Bien que la distance temporelle des faits soit désormais grande, Genevoix se propose dans cet ouvrage de présenter les faits tels qu'ils furent, sans ajouter des réflexions personnelles sur la mort, qui est la protagoniste déclarée de ce livre dès le début, dès le titre :

Que l'on n'attende donc pas de moi des méditations sur la mort que je laisse au gré de chacun, pas davantage des révélations aux frontières d'un passage sans retour, rien d'autre qu'une narration, un récit scrupuleux des faits qui m'ont conduit à frôler cette frontière jusqu'au seuil de l'inconnu, et peut-être un peu au-delà.⁵⁵

Si l'on fait recours au schéma classique de la communication de Jakobson qui prévoit l'existence d'un *locuteur* qui produit un *énoncé* destiné à un *allocataire*, on pourrait affirmer que dans cet ouvrage la *fonction référentielle* (qui révèle la valeur purement informative), prévaut sur la *fonction expressive* (qui met l'accent sur le pôle du locuteur pour exprimer sa subjectivité et son émotion).

Il va sans dire que la nature du texte (autobiographique, à la première personne), le thème abordé (la mort) et la cruauté des événements racontés ont quand même un effet sur le lecteur qui partage la crainte et l'émotion du protagoniste des faits. Même la *caractérisation lexicale* contribue à exprimer d'une façon implicite le point de vue du narrateur, à travers *l'axiologie* (qui révèle un jugement de valeur en termes moraux) ou à travers les *affectifs* (termes qui manifestent une réaction émotionnelle du locuteur).

⁵⁵ Genevoix, Maurice, *La Mort De Près*, cit., p. 18.

Les champs lexicaux qui dominent sont le champ lexical de la *mort* (sang, tuer, victime, l'autre côté, au-delà, égorger, blessés, vide...pour citer quelques exemples) et celui de la *guerre* (canons, mitrailleuses, obus, mines, artillerie...).

Le champ de bataille est évoqué à travers la description minutieuse des soldats, des lieux, des combats et grâce aux sons et aux bruits qui renvoient à la guerre (les détonations, les obus qui miaulaient, le sifflement, les éclatements, les cris, les gémissements...).

Une caractéristique stylistique signifiante du texte, est la fréquente prévalence *d'hypotaxe*, (lien de *subordination* entre les phrases) aspect qui a rendu la traduction complexe dans certains passages. En effet, souvent la prolifération des propositions subordonnées cause une difficulté dans la compréhension immédiate du lien de subordination entre les différentes parties de la phrase :

Loin que j'aie oublié l'épouvante et la révolte qui saisissent un enfant lorsque, pour la première fois, il conçoit l'idée de la mort comme une fatalité personnelle, inéluctable, je pense à une prise de conscience de nature entièrement différente, telle aussi assurément que la peur y reste liée, mais qui souffre l'accoutumance et même, à la limite, une sorte de familiarité.⁵⁶

En ce qui concerne la traduction de ce texte, j'ai remarqué trois aspects de criticité :

1. La *complexité structurale* de certaines phrases, dont j'ai déjà parlé, où parfois il est difficile de comprendre le lien de subordination ;

⁵⁶ Ibid., p.21.

2. La présence d'un *lexique de guerre*, qui m'a poussé à chercher un dictionnaire spécifique, qui m'a aidé dans la traduction de certains termes, tels que : obus, fantassins, barbelés, culasse...

J'ai utilisé le *Dizionario Militare Francese Italiano* de Mariano D'Ayala, publié en 1841.

3. Le *contexte historique*. J'ai trouvé des solutions traductives meilleures quand je me suis renseigné à propos du contexte historique et surtout à propos de la bataille de Verdun. Pour citer un exemple :

Une des erreurs du Commandement (du moins en ce qui nous concerne, mais nous n'étions pas les seuls) a été de ramener et ramener les survivants – les mêmes hommes – sur les mêmes champs de combat où la mort les avait épargnés. Retrouver de relève en relève les mêmes objets d'une horreur misérable, c'était sans doute plus terrible que de refaire tête, dans l'absolu, au danger.⁵⁷

Le sens du mot « relève » a été plus clair quand j'ai appris que pendant cette bataille le général Pétain a introduit la rotation des corps d'armée, qui avaient des temps de repos avant de faire retour sur le champ de bataille.

Je voudrais mettre en relief certains passages de la traduction qui impliquent une réflexion à propos de l'art de traduire du français à l'italien.

- 1.

L'autre souvenir me retrouve 'grand garçon'⁵⁸

L'altro ricordo mi ritrova 'grandicello'

Comme le souligne Josiane Podeur dans son ouvrage *La pratica della traduzione. Dal francese in italiano e dall'italiano in francese* dans la

⁵⁷ Ibid., p. 48.

⁵⁸ Ibid., p. 22

transposition l'un des phénomènes typiques de l'italien, est celui de caractériser un substantif par un suffixe pour en préciser la dimension ou la valeur positive ou négative.

2.

Qui saura que cette balle dans son pied, c'est lui qui vient de la tirer ?⁵⁹

Chi saprà che quella pallottola che l'ha colpito al piede, l'ha appena sparata proprio lui?

En ce qui concerne l'ordre des mots, il faut remarquer que le français utilise souvent la *mise en relief*, qui attire l'attention sur un élément de l'énoncé.

« C'est...que » ou « c'est...qui », est par excellence le processus utilisé par la langue française pour la mise en relief. La construction analogue en italien est représentée par l'inversion.

3.

J'avais beau détourner les yeux, rien ne m'échappait de ce meurtre...⁶⁰

Per quanto distogliessi lo sguardo, non mi sfuggiva nulla di quell'assassinio...

Comme il arrive dans chaque traduction, dans ce texte, j'ai dû faire recours au processus de *modulation*, c'est-à-dire trouver des expressions dans la langue de destination qui peuvent rendre la même idée présentée dans la langue d'origine.

4.

...ils venaient de trouver, dans les caves, les poulaillers et les clapiers de deux villages abandonnés, l'occasion et la substance d'une opulente galimafrée.⁶¹

⁵⁹ Ibid., p. 65

⁶⁰ Ibid., p. 22

⁶¹ Ibid., p. 41

...avevano appena trovato, nelle cantine, nei pollai e nelle conigliere di due villaggi abbandonati, l'occasione e la sostanza di un opulento intruglio di carne.

Il s'agit d'un exemple du processus *d'adaptation* : le mot « galimafrée » fait référence à un plat de la cuisine française composé de restes de viande. Il n'existe aucune traduction proposée en italien par les différents dictionnaires que j'ai consultés. Il existe plutôt la correspondance d'un plat semblable, la « fricassée », qui présente une traduction italienne, « fricassea ». Toutefois, ce dernier plat a une préparation plus complexe et n'est pas composé de *restes* de viande. La première possibilité, c'était de trouver un plat de la tradition culinaire italienne ayant les mêmes caractéristiques que la « galimafrée », mais j'ai choisi une solution périphrastique : « intruglio di carne », pour éviter une perte de sens.

Les pages de ce livre sont aussi parsemées de termes qui renvoient à l'argot militaire ou d'expressions techniques liées à la guerre. Je propose des exemples de traductions que j'ai effectuées à l'aide de deux dictionnaires spécifiques : *Le Dizionario Militare Francese Italiano* de Mariano D'Ayala et *L'Argot des Poilus : dictionnaire humoristique et philologique du langage des soldats de la Grande Guerre de 1914 : argots spéciaux* de François Dechelette:

Français	Traduction italienne	Explication
Rimailho	Rimailho	Type de canon, argot militaire
Biffins	Straccivendoli	Ce mot désignait les chiffonniers qui portent la hotte et il a été appliqué aux fantassins parce qu'ils portent le sac (argot militaire)

Pousse-cailloux	Fanti	fantassin, soldat de base, homme de troupe (langue familière, populaire)
Lebel	Lebel	Fusil
Baroudeur	Fervente combattente	personne qui a beaucoup combattu (argot militaire).
Taubes	Taubes	Taube: Avion autrichien monoplane à ailes et queue de pigeon employé dès 1912 à des fins militaires.
Fourrier	Furiere	<i>(Militaire)</i> Celui qui est chargé de pourvoir au logement des soldats quand ils passent dans une ville, et de répartir entre les escouades les vivres, les effets d'équipement, etc.
Vareuse	Pastrano	Vêtement qui constitue la petite tenue de manœuvre ou de campagne des officiers et des adjudants de plusieurs armes ou services
Mauser	Mauser	Mauser est une entreprise allemande de fabrication d'armes, ici le terme désigne un modèle de fusil

Lazare Sainéan dans son livre *L'argot des tranchées d'après les lettres des poilus et les journaux du front* (1915) parle d'un « argot des tranchées »⁶² pour

⁶² Sainéan, Lazare, *L'argot des tranchées d'après les lettres des poilus et les journaux du front*, éd. De Boccard, Paris, 1915, p.8.

désigner un vocabulaire, un argot qui caractérisait la période de la guerre des tranchées. Pour élaborer cette étude, il utilise comme source les lettres des soldats et les journaux du front. Sainéan remarque comme des mots jusqu'alors confinés à certains secteurs spéciaux entrent dans l'usage courant de la langue parlée. Il fait l'exemple du terme *boche* qui indiquait les Allemands et de *poilus*, qui indiquait les Français. Le mot *boche* représentait avant la guerre une abréviation parisienne de *caboche*, tête dure⁶³. Le mot *poilus*, largement utilisé dès le début de la guerre et pendant les années suivantes, acquiert une connotation héroïque. Ce terme vient du mot *poil*, de tout temps considéré comme signe de force et de virilité. Mais c'est surtout dans les tranchées qu'il commence à désigner les braves qui ont vu le feu de près. En feuilletant les pages de ce texte, l'on retrouve aussi des mots présents dans les pages de *La Mort de Près*. L'un de ces mots est *boyaux*. Sainéan explique ainsi ce terme:

fossé qui conduit aux tranchées et dans lequel on descend par un escalier de terre battue : « La tranchée s'est vidée peu à peu et c'est maintenant dans le boyau de retraite un bruit de pas étouffés » Galopin, Les Poilus, p.17⁶⁴

Un autre mot de *La Mort de Près* qui trouve son explication dans l'œuvre de Sainéan est *toubib*:

Médecin-majeur (en arabe tebib), mot déjà connu à Paris, devenu très usuel dans les tranchées : « Les Poilus qui se sont faits porter pâles vont voir le toubib », Lettre d'un Pantruchard (dans le *Rigolboche*)

⁶³ Ibid., pp.9-10.

⁶⁴ Ibid., p. 40.

LA MORT DE PRÈS
MAURICE GENEVOIX

LA PETITE VERMILLON

LA TABLE RONDE

PARIS, 2011

Première édition : Plon, 1972

Nouvelle édition : Paris, 2011

Maurice Genevoix - La Mort De Près

Préface

« Si le loisir m'en est donné, je reparlerai de ces choses, des balles qui passent, des balles qui frappent, et de la mort des jeunes guerriers. Non dans ce livre voué à la vie ; ailleurs, dans un essai venu de rives très lointaines, et que je voudrais secourable. »

L'engagement pris dans *Bestiaire sans oubli*, publié en 1971, Maurice Genevoix le tient pendant l'été de la même année, à Javea, près de Valence en Espagne. Depuis la fin des années cinquante, il passe là-bas les grandes vacances, dans la maison qu'il a fait construire au sommet d'une colline d'où l'on voit la Méditerranée. Loin de Paris et de l'Académie française dont il est le Secrétaire perpétuel, il retrouve dans l'ombre de ses murs les conditions nécessaires à l'écriture d'un livre. Il a quatre-vingts ans.

Depuis longtemps, Maurice Genevoix ne parle plus qu'avec réticence de la guerre qu'il a faite dans la Meuse, du mois d'août 1914 au 25 avril 1915, quand il a été grièvement blessé à la Tranchée de Calonne par trois balles dans le bras et à l'épaule gauche. Il a raconté cette épreuve dans cinq livres publiés entre 1916 et 1923, rassemblés ensuite sous le titre de *Ceux de 14*. Il est en paix avec lui-même et avec ses morts. Il vit avec eux et avec les images qui leur sont attachées. C'est une part de son univers, aussi personnelle que l'enfance et à peine dicible. Elle affleure dans son œuvre, comme la roche sous la terre remuée, comme nous apparaissent des silhouettes aux fenêtres d'une maison qui n'est pas la nôtre.

C'est à l'approche de sa propre mort que Maurice Genevoix décide de retourner dans la région la plus douloureuse de sa mémoire et d'en revenir avec un livre. L'écriture de *Ceux de 14* avait été une délivrance pour le jeune normalien meurtri dans sa chair, révolté, traumatisé par la violence inouïe des combats auxquels il avait participé. *La Mort de près* est le livre d'un homme apaisé qui, sentant venir la fin, se tourne vers le lieutenant de vingt-quatre ans pour qu'il lui rappelle ce qu'il a vu dans les parages de la mort. Le texte, paru en 1972, est le compte rendu de ce dialogue entre le vieil écrivain et le jeune soldat.

Les faits sur lesquels il revient sont connus des lecteurs de *Ceux de 14*. *La Mort de près* n'apporte à leur sujet que des précisions de détail, mais particulièrement touchantes et d'un grand intérêt pour la connaissance de l'œuvre de celui que Jean Norton Cru désignait comme « le meilleur peintre de cette guerre ». La nouveauté et la raison d'être de ce petit ouvrage tardif sont ailleurs. Elles tiennent à un déplacement de la perspective. Maurice Genevoix ne dit plus au lecteur : « Voilà ce que nous avons vu, voilà ce que nous avons fait et voilà ce que nous avons souffert, nous autres, frères par la guerre », mais « voilà ce que j'ai vu et que tu verras à ton tour, mon frère, devant la mort ».

Ceux de 14 est écrit par un homme qui se délivre de ce qui le hante. Dans l'urgence et le souffle du combat, il prolonge et conserve par un livre le lien de fraternité entre les morts et les survivants d'une descente aux Enfers. Son texte est dépourvu de toute intention démonstrative. Le lecteur entre comme par effraction dans l'univers d'hommes voués l'un à l'autre par le même effroi et la même souffrance. De l'expérience incommunicable de la guerre, pour cette raison, aucun livre ne s'est sans doute approché aussi

intimement. On y trouve, jusque dans la précision des horreurs décrites, ce ton d'humaine tendresse qui atteint les sommets de la littérature.

Dans *La Mort de près*, l'écrivain convoque à sa table de travail le lieutenant de 14 tel qu'il était, dans sa tunique tachée de sang et de boue, sentant le cadavre et la chimie. Le jeune officier n'a plus peur, il ne souffre plus, ses larmes sont taries. Il parle calmement, posément, libéré du feu des souvenirs qui brûlait les pages de *Ceux de 14*. Il raconte de nouveau quelques moments de sa guerre, comment il a rencontré la mort et ce qu'il en a vu. Tout est clair. On y comprend ainsi, mieux que dans le récit haletant d'autrefois, le déroulement d'un combat mondiale.

À ce nouveau texte sur la guerre, l'écrivain a assigné un but. Il l'a voulu comme un cheminement vers une information capitale. Il a confié son lecteur au lieutenant Genevoix pour que celui-ci lui fasse gravir les pentes gluantes d'argile des Côtes de Meuse, entrer dans les bois de hêtres hachés par la mitraille et les obus, descendre dans la tranchée, se couler dans la sape. Et là, dans la terre, au milieu du vacarme des explosions et des cris, le lieutenant lui montre celui qui meurt couché sur une civière ou dans les bras d'un de ses camarades.

Il glisse la main du mourant dans celle du lecteur qui entend sa dernière parole et voit comment la vie se détache d'un corps. Un rai de lumière semble apparaître sous la porte close.

Ce petit livre bouleversant est l'un des plus réconfortants jamais écrits.

Michel Bernard.

Tout homme est solidaire. Il est ainsi comptable de ce qu'il est en mesure de transmettre. Et il l'est dans la mesure même de ce qu'il a personnellement reçu. L'heure est venue pour moi d'y songer.

À vrai dire, ce n'est pas d'aujourd'hui. Quelque chose déjà, et qui me dépassait, une prise de conscience obscure, mais vive et forte, avait en ces dernières années orienté peu à peu ma plume vers une écriture plus directe, plus spontanée, un dialogue avec le lecteur qui ne recourait plus au truchement d'une fiction romanesque, d'un apologue ou d'une légende imaginés, mais seulement à ma propre mémoire et à mon expérience d'homme.

Y songer aujourd'hui, et ainsi, c'est rejoindre mon premier témoignage d'écrivain. Quand j'écrivais *Ceux de 14*, le sentiment ne m'a jamais quitté de répondre à une obligation. La sorte d'événements qu'il m'était imposé de vivre, le caractère des réalités auxquelles se confrontaient ma sensibilité et mon intelligence de vivant non seulement commandaient et soutenaient à mesure mon effort d'écrivain témoin, mais encore m'entraînaient vers un parti pris d'obéissance – ou, si l'on veut, d'humilité, de soumission à l'objet, au quotidien vécu –, m'amenaient à opter pour la forme du journal, en refusant les facilités, l'aiguillon et le plaisir de l'arrangement, de l'affabulation, ceux-ci seraient ils inspirés par le souci d'une vérité plus vraie, d'un effet juste, littérairement parlant, mais d'un effet délibéré.

Aujourd'hui comme alors, c'est ainsi que je voudrais témoigner. Seulement, entre mon témoignage d'homme jeune et celui qui me requiert maintenant, il y a la durée d'une vie, son poids, peut-être sa sérénité.

Je voudrais revenir sur ce mot. Certes, je reconnais le garçon du temps de la guerre, le soldat que j'ai été ; mieux sans doute, et plus fraternellement que je l'eusse fait en ma maturité. Mais si je sens comme au premier jour les

émotions qui l'ont secoué, ses indignations, ses révoltes, sa pitié, son courage et sa peur, il me semble aujourd'hui que nous pouvons, lui et moi, confronter nos témoignages, les unir, en accroître ainsi la force et en prolonger l'écho.

À ce garçon qui était moi, je devrai dans cette tentative l'apport d'une connaissance marquée au vif de sa chair mortelle. Il me devra, peut-être, celui de cette sérénité dont je parlais il y a un instant et à laquelle, au long des années, la connaissance qu'il m'a léguée aura certainement contribué. Ainsi se définit et se précise le but qui me sollicite aujourd'hui.

Les circonstances, aux environs de ma vingt-cinquième année, ont voulu que j'eusse de la mort, par trois fois, une expérience réellement vécue. C'est très exactement dire : vivre sa propre mort, et survivre. Ce souvenir m'a suivi constamment, comme une trame enlacée à la chaîne de mes jours. J'ajoute tout de suite qu'il m'a aidé, qu'il m'aide encore, que je le sais, que j'en suis sûr, et que cette certitude détermine ma tentative actuelle : relater pour transmettre, comme le dépositaire d'un message qui devrait être bienfaisant.

Que l'on n'attende donc pas de moi des méditations sur la mort que je laisse au gré de chacun, pas davantage des révélations aux frontières d'un passage sans retour, rien d'autre qu'une narration, un récit scrupuleux des faits qui m'ont conduit à frôler cette frontière jusqu'au seuil de l'inconnu, et peut-être un peu au-delà. Mais cela seul, je le crois fermement, peut venir assister et aider d'autres hommes. Je dirais volontiers : tous les hommes.

La mort bourdonne

Je suis resté sur la ligne de feu comme sous-lieutenant d'infanterie, puis lieutenant, puis commandant de compagnie, du mois d'août 1914 au soir du 25 avril 1915. Séjour relativement bref, si l'on compte chronologiquement ; long séjour, plus de la moitié de la guerre, si l'on prend comme référence le chiffre proportionnel des morts.

J'ai vécu la guerre de mouvement, le passage de la Meuse, la retraite, les jours de la Marne, les batailles des Hauts-de-Meuse à l'automne, les massacres dans la boue des Épargés, la guerre de mines, les surprises, les alertes, comme cette affaire de la Tranchée de Calonne où trois balles devaient m'abattre. Ce fut la troisième fois que, normalement, j'aurais dû être tué ; la seule, en vérité, où la mort m'a désigné, saisi, entraîné vers l'autre côté ; de ces trois fois pourtant la moins brutale, la plus clémente, la plus douce. J'y arriverai le moment venu.

Auparavant, il me semble nécessaire de reparcourir les chemins qui m'ont conduit vers ces affrontements. Il y a une approche du danger, avec ses hauts et ses bas, ses esquives raisonnées et ses ruses instinctives, ses fléchissements, ses sursauts courageux. Il s'agit bien du danger de mort, d'une mort qui cesse d'être perçue comme un concept, mais tout à coup et continuellement comme une présence aussi réelle que, par exemple, celle d'un frelon qui va bourdonnant tout autour de votre tête, s'éloigne un peu, revient, vous horripile la peau du frôlement de ses ailes et qui, d'un instant à l'autre, peut piquer, va piquer.

Et, s'il pique...

Loin que j'aie oublié l'épouvante et la révolte qui saisissent un enfant lorsque, pour la première fois, il conçoit l'idée de la mort comme une fatalité personnelle, inéluctable, je pense à une prise de conscience de nature entièrement différente, telle aussi assurément que la peur y reste liée, mais qui souffre l'accoutumance et même, à la limite, une sorte de familiarité. Cela ne va pas sans lutte. Mais cette éducation de soi ne se dérobe pas toujours à la lucidité du contrôle et aux prises de la volonté.

J'ai évoqué, dans un de mes récents livres, deux scènes dont mon enfance a été profondément marquée. Je les rappelle ici parce qu'elles correspondent assez bien, l'une au premier, l'autre au second des modes de connaissance que je viens de distinguer.

Avais-je quatre ans, en ce jour de printemps radieux où j'ai vu, dans la paix de notre cour, un chevreau blanc téter au biberon ? Il était allongé dans le giron de notre bonne. Cette jeune femme l'entourait de son bras, le visage un peu penché, illuminé par un sourire qu'il faut bien dire maternel. On n'eût rêvé plus attendrissant spectacle : ce geste féminin, ce sourire, ce petit animal ravissant, neigeux, soyeux, plein de vie, qui poussait son museau impatient comme il l'eût fait aux mamelles d'une chèvre... Et soudain cette pensée fulgurante, atroce : on va le tuer, le cuire, le manger. Je hurlai, hurlai à la mort, comme une bête. Qui m'eût fait taire ? Il fallut que ma mère m'emportât dans ses bras.

L'autre souvenir me retrouve « grand garçon ». J'étais dans ma neuvième année. Convalescent d'une fracture, je m'étais vu condamner à tremper ma jambe cassée, pour la revigorer, dans le sang d'une vache égorgée. Cela se passait dans l'échaudoir d'un boucher. J'étais là, sagement assis sur

une chaise. L'homme assommait la bête devant moi, d'un coup de merlin qui l'abattait. J'avais beau détourner les yeux, rien ne m'échappait de ce meurtre : chaque pas de la bête sur le sol cimenté, le raclement, dans l'anneau de fer scellé au bord d'un caniveau pavé, du licou halé par le bourreau, la grosse tête masquée de cuir noir qui s'inclinait jusqu'à toucher le sol, le han de l'homme, le choc affreux du merlin qui frappait, le fracas mou du grand corps qui s'effondrait.

C'est alors que pour la première fois j'ai vu « couler le sang », le sang rouge, d'un rouge éclatant, au sortir même du corps qu'il animait. Je l'entendais tinter spasmodiquement en heurtant le fond du seau, grésiller en moussant quand le boucher, avec un sourire de brave homme, apportait vite et posait ce seau devant moi :

« Allez, vas-y ! N'aie pas peur ! »

Mais ce n'était pas avoir peur. J'étais bouleversé, écoeuré, mais terriblement attentif. C'était chaud, enveloppant. Cela vivait contre ma peau, plus chaud qu'elle, et bientôt juste aussi chaud, et peu à peu presque aussi chaud, à peine chaud, plus froid, vraiment froid : une chose morte, un énorme caillot tremblant, une gaine molle dont j'arrachais péniblement ma jambe, d'où elle sortait enfin avec un bruit de succion goulue lorsque l'air s'engouffrait dans le trou qu'elle abandonnait.

M'eût-on décrit d'avance ce rite barbare et le rôle qui m'y était assigné, je pense que j'aurais fui vers quelque asile inaccessible. Mais je restais, tenu par une discipline familiale et sociale qui à la lettre me possédait, maintenu et même rappelé, d'un abattage au suivant, par une prise en main volontaire qui sauvegardait vaille que vaille mon instinct de liberté, et non pas m'habituant

jusqu'à vaincre mon refus profond, mais acceptant l'affreuse réalité à laquelle j'étais confronté.

Je ne sais plus si j'ai songé à ces épreuves enfantines quand je me suis vu au contact de la réalité guerrière. Peut-être, à Esnes, le soir qui a suivi mon arrivée au front, en voyant un soldat aux bras nus égorger un mouton étendu et lié sur une porte. Si j'y songe aujourd'hui, c'est à cause d'une similitude qui unit encore à mes yeux l'un et l'autre souvenir. Similitude qui dépasse l'incident. Car il allait s'agir, cette fois, d'une habitude à conquérir, d'une adaptation à parfaire, si laborieusement et douloureusement que ce fût, sous peine d'une désagrégation intérieure progressive et sans recours.

Il faut dire que le temps nous était marchandé. Un test, si j'ose ainsi parler, n'attendait pas le suivant : les pulsations encore lointaines du canon, bientôt les « coups de départ » énormes de nos pièces de 120, à la lisière des bois de Septsarges, puis les abois des 75, déjà le vol des obus sur nos têtes, sifflement rageur des petits calibres, ronronnement soyeux des gros, ces chuintements presque lents qui nous faisaient lever la tête et chercher des yeux dans le ciel ces étranges choses, porteuses de mort.

Un peu plus tard, très peu, quelques heures. Il semble, lorsque « ces choses » fondent sur nous, et qu'elles tonnent en éclatant, que leur poids ait soudain centuplé. La terre tremble sous nos corps, on en compterait chaque pulsation. Hors des ramures déchiquetées jaillissent des tournoiements de feuilles qui assombrissent encore, sous le soleil, des fumées noires, des fumées rousses. Le tronc d'un hêtre, frappé de plein fouet, craque de toute sa membrure serrée, se brise soudain, s'abat dans un crépitement de branches, de stridences pareilles à des cris.

Nous sommes plaqués contre le sol, genoux et ventre, les épaules et la tête sous le sac : cela s'appelle « faire la tortue ». Pendant une brève accalmie, je risque un œil hors de la carapace. Et je vois le regard d'un homme qui fait flèche au-devant du mien. C'est le premier. Pendant la seconde qui suit, deux, trois autres regards m'atteignent. Tous ont la même expression attentive, sans malveillance aucune, mais très aiguë.

Voilà une aide que je n'attendais pas. J'ai senti une onde chaude, merveilleusement tonique et bonne, se propager dans tout mon être. Une vérité a passé, bienveillante, bienfaisante ; que je me rappellerai désormais.

C'est un des privilèges de l'officier de troupe que d'être ainsi conduit à l'oubli de lui-même par la conscience acquise de ses responsabilités. Des privilèges, il en a eu quelques autres, plus tard, d'ordre matériel ceux-ci, à partir du moment où la routine des secteurs a ramené les bataillons dans les mêmes cantonnements de repos : un lit souvent, un toit, une « popote » que venaient varier à l'occasion les facilités de la solde. Mais pendant les premiers mois, il partageait intégralement la misère et les souffrances de ses hommes : les mêmes marches harassantes, la même soif, le ravitaillement incertain, les raves déterrées dans les champs, la dysenterie, la paille des granges, les nuits glacées sans couverture, les heures de pluie interminables dans le fond visqueux d'un fossé, et, bien sûr, les mêmes dangers.

Un peu plus, même, s'il est possible. Devant le froid, la faim, la boue, deux hommes grelottants qui se serrent l'un contre l'autre, la chaleur qu'ils partagent est la même, l'un d'eux eût-il un galon sur la manche. Mais au feu, ce galon comptait. Signe visible d'autorité, il n'eût été que ce signe et rien d'autre s'il n'eût d'abord obligé corps et âme le garçon qu'il désignait. Souvent presque un gamin encore : c'était mon cas, je n'avais pas tout à fait vingt-

quatre ans, mon camarade Porchon vingt et un. Ce galon neuf barrait le travers de nos manches ; de surcroît une large bande noire, sous la vareuse, agrémentait nos culottes garance. C'est une sensation très particulière, dans le crépitement anonyme d'une bataille d'infanterie en rase campagne, de se rendre compte tout à coup que l'on est personnellement repéré, visé par un « tireur d'officiers » assisté d'un homme à jumelles, en hommage à ces bandes noires et à ce beau galon d'or. S'arranger de cette sensation-là, c'était déjà parfaire l'apprentissage, s'aguerrir en improvisant.

Mais je viens d'anticiper. Entre les « chaudrons » de Septsarges et ce sixième jour de septembre, pour nous premier jour de la Marne, nous avons dû subir quelques autres marmitages. Les Allemands n'avaient pas que des tireurs d'élite et de bonnes jumelles d'Iéna. Ils disposaient aussi d'obusiers lourds dont la portée excédait de plusieurs kilomètres celle de nos rimailhos. Ainsi ces premiers « duels d'artillerie » justifiaient-ils déjà l'ironique définition qu'allaient adopter les pousse-cailloux : ils se réglèrent sur le dos des biffins.

Même dans une tranchée dite « pour tirailleurs debout », on se sent incroyablement vulnérable. Et les minutes, entre les rafales, paraissent ne devoir point finir. Je vois encore deux de mes hommes, ayant décroché leurs pelles-pioches, creuser frénétiquement dans la paroi face à l'ennemi des niches profondes, des espèces de terriers où ils s'enfonçaient peu à peu, jusqu'à ne plus montrer que la rondeur de leur séant et les clous de leurs semelles. Peut-être cela m'a-t-il distrait : je pense que j'en avais besoin.

Le bombardement s'apaisa. Le soleil se couchait dans un ciel purifié, un rayonnement splendide et doux. Je sortis de la tranchée, heureux de me détendre dans le frais crépuscule, de marcher à travers la luzerne, grasse et lustrée, où la tranchée n'était déjà plus, à quelques pas, qu'une griffure pâle à

peine distincte. Mon pied, entre deux touffes, fit tinter une chose dure et lourde. Je me baissai, ramassai une fusée de cuivre, encore chaude, gravée de lettres et de chiffres. Des éclats luisaient çà et là. J'en ramassai aussi quelques-uns, monstrueux, des espèces de demi-obus arrachés dans toute leur longueur, déchiquetés en tranchants barbelés, en dents de scie meurtrières. Je les soupesai à loisir, passai et repassai mon doigt sur leurs aspérités terribles. L'imagination était facile et provisoirement désarmée, jusqu'aux prochains éclats que nous entendrions ronfler, dont le vol bourdonnant nous ferait courber la tête, frelons de guerre en quête d'hommes à tuer.

Le 6 septembre, ce furent les balles. Une brise tiède courait sur les avoines. Si une bataille réelle a ressemblé un jour à celles que j'avais pu imaginer, je consens que ce soit celle-là, du moins en ses toutes premières heures.

Devant nous, en avant de Sommaisne, les obus éclataient sur les toits de Pretz-en-Argonne. La fusillade crépitait de toutes parts, dense, par instants frénétique, mais concevable et, si j'ose dire, banale. Nous étions pourtant engagés, et à plein. La ressemblance s'affirmait : nous progressions, déployés en tirailleurs. Je pouvais voir, jusque loin à ma gauche dans la plaine, de minces lignes de soldats bleu et rouge, les unes collées au sol, les autres semblant glisser latéralement, très vite, vers les Allemands encore invisibles. Ainsi avancions-nous, « par bonds ».

Un geste de mon bras droit soulève les hommes autour de moi. Nous courons, j'entends le martèlement des pas, le froissement des épis foulés, les grosses détonations des leblés qui tirent derrière nous. À chaque bond, je cherche des yeux le talus, le pli de terrain qui nous protégera vaille que vaille. Nous y voici, couchés côte à côte, le fusil déjà prêt, épaulé. Mon képi levé à

bout de bras, je fais signe à l'autre demi-section. Et aussitôt elle est debout, elle s'élançe, nous rejoint, nous dépasse, tandis qu'autour de moi les lebls crachent leur magasin.

Cet allant, cet entrain, cette perfection manœuvrière m'emplissent le cœur d'admiration et, par conséquent, d'enthousiasme. Étions-nous au champ de manœuvres ? Je pensais à la cour de notre caserne bordelaise, trois ans plus tôt, aux assauts dérisoires que nous y avons menés, aux cartouches en bois qu'à grand cliquetis de culasses nous éjections dans la poussière. « Mais cette fois, me disais-je, je me bats, c'est sérieux. »

Le grandissant vacarme m'aidait à cette prise de conscience. Les détonations proches devenaient assourdissantes. Une mitrailleuse, non loin, trépidait à folle cadence : nous en voyions la fumée bleue, les bandes brillantes que passaient les servants. À la lisière d'un champ de blé quelques hommes, debout, superbes, tiraient posément sur des cibles cachées à nos yeux. Je distinguais le recul de leur arme, bien calée contre leur épaule. Surtout, j'écoutais les balles.

Certaines chantaient par-dessus nos têtes, effilaient un sifflement doux, modulé, qui s'en allait très loin, jusqu'à la limite de l'ouïe. D'autres ronflaient, d'autres miaulaient, d'autres semblaient rebondir dans leur vol, comme si elles eussent ricoché sur l'air même. Parfois, hautes dans le ciel et plus bruyantes que toutes les autres, il en était qui claquaient de telle sorte que je pensais au cinglement d'un fouet géant, d'une brutalité inouïe, et que le visage des hommes, rentrant la tête dans leurs épaules, trahissait l'angoisse et la peur. Mais à cela aussi, il me semblait que je m'habituais.

« En avant ! »

De nouveau ce martèlement de course à mes flancs, ces présences fraternelles, exaltantes, ces souffles exhalés des poitrines. Et soudain, tout contre moi, à ma gauche, la sensation d'un vide, d'une suppression insupportable qui attende à l'ordre du monde.

Avant d'avoir tourné la tête, je sais ce que je vais voir : non exactement cette double secousse de deux jambes lancées en avant, ce raidissement, cette rémission solennelle, mais ce gisant déjà inerte, cette chair morte jetée à terre, ce jeune coureur à jamais immobile dont la place vide continue de me suivre, de me poursuivre.

Ce cri rauque, étranglé, qui m'est resté dans les oreilles qui l'a poussé ? Est-ce lui, ce premier mort dépassé ? Je viens d'en percevoir un autre, un troisième. J'ai entendu aussi, très nettement, à ne pouvoir m'y tromper, le choc des balles qui entraînent dans les corps, bref, étouffé, comme d'une lame de couteau assenée par un poing furieux. Désormais, je sais que « le feu tue ».

Je reparlerai des blessés. Ce qui m'a frappé ce jour-là, au fort de la première bataille meurtrière où je me voyais jeté, c'est la pâleur et le fléchissement des traits qui altèrent instantanément leur visage, la détresse qu'avouent leurs yeux, et le désir, avec la fièvre commençante, qui les fait ainsi briller : être loin, le plus loin possible, dans le monde des autres hommes où les balles ne sifflent plus.

Tout cela est d'ordre physique. C'est le corps qui comprend dans l'instant presque où il perçoit. Faute de cette participation charnelle, l'intelligence, le raisonnement ne seraient que de faible prise, la générosité guère plus.

Bien plus tard, après des mois de guerre, j'ai rappelé à mon capitaine d'alors, devenu entre-temps mon chef de bataillon, une réflexion qu'il m'avait faite au lendemain de cette journée et qui m'avait âprement révolté. Ce que j'ai dit du regard de mes hommes sous le marmitage de Septsarges, ce que je viens d'écrire sur ma première plongée au cœur d'une bataille meurtrière devrait ici me faire mieux comprendre.

Après une progression trop rapide aux abords du village de Sommaisne, aventurés ainsi en flèche, débordés, à demi tournés, nous reçûmes l'ordre de nous reformer en arrière de Rembercourt-aux-Pots. Nous nous battions depuis midi, et voici que le soir approchait. Nous avions faim, soif davantage. L'artillerie allemande tirait à vue, sur nos troupes en retraite, des bordées de 105 fusants. Nous perdîmes là beaucoup de monde encore.

Un souci lancinant me hantait : ramener le plus d'hommes possible. En vérité ces vides soudains, ces chutes, ces passages dramatiques de la course à l'immobilité, de la vitalité ardente à l'inertie de la matière morte, chacun d'eux venait de m'atteindre dans le sentiment même de ma propre vitalité. J'en étais diminué, amoindri. Dussé-je y mettre plus de temps, je trouverais les cheminements propices, hors des vues des batteries allemandes, je conduirais sans un surcroît de pertes ma section au point désigné : un peu plus de fatigue, soit, mais pas de têtes cassées par les balles des obus fusants.

La carte aidant, et l'observation, j'atteignis ainsi Rembercourt. À partir du moment où j'avais guidé mes hommes, je n'avais pas eu un blessé.

Nous rendîmes compte le lendemain matin. Des quatre sections de la compagnie, la mienne était la moins éprouvée : vingt et un hommes tués ou blessés sur un effectif de soixante. C'était beaucoup, mais j'avais bonne

conscience. Or, au lieu de l'assentiment que j'attendais, je n'eus qu'un regard étonné, soupçonneux, et un mot qui m'indigna : « Que ça ? »

Je m'en indigne toujours aujourd'hui, encore plus que sur le moment. Il allait falloir bien des jours, bien des mois, bien des malheurs pour que de fausses notions théoriques, exécrables, enseignées et transmises à force, cédassent à l'épreuve du feu. Passe encore à la rigueur – disons : explicitement – à l'échelon des hauts états-majors. Mais chez des officiers de troupe ! L'un d'eux, capitaine à mon bataillon, baroudeur venu des contingents d'Afrique, avait salué d'un geste large, le képi balancé comme un feutre de mousquetaire, la première balle qui lui avait effleuré la jambe. Le 6 septembre, une autre balle lui déchira la joue. Il devait être tué aux Épargnes, dans une période entre toutes tranquille, et par une balle encore au-devant de laquelle il était allé par défi. Défi absurde, puisqu'il s'agissait de « servir » ; gaspillage insensé d'une vie qui eût pu être utile par le prestige d'un courage insigne, un mépris de la mort qui eût dû être exemplaire, et qui n'a éveillé chez les témoins de ce drame lamentable, avec la peine de perdre un camarade, qu'un regret mêlé de reproche.

Qui a lu *Guerre et Paix*, s'il a été soldat et s'il est allé au feu, ne peut pas ne pas se souvenir des réflexions qui hantent le prince officier Bolkonsky au conseil des généraux russes : « Le bon capitaine, songe-t-il, n'a pas besoin d'être un génie. Il doit être borné, se tenir en dehors de toute affection, n'avoir aucune pitié, ne jamais réfléchir, ni se demander jamais où est le juste et l'injuste. Alors seulement, il sera parfait. »

On l'entend bien. Tolstoï ne pensait pas ici à l'officier subalterne, à l'humble exécutant qui paie de sa personne au feu. Preuve en est qu'il ajoute aussitôt : « C'est dans les rangs, et là seulement, qu'on peut servir avec la

conviction d'être utile. » Napoléon, César ont été de bons « capitaines ». Tolstoï, pour avoir servi dans les rangs à l'armée du Caucase et pour s'y être battu, savait que la pitié, la réflexion, le souci du juste et de l'injuste peuvent contribuer au succès des batailles. Parce que la confiance du soldat est à ce prix et que, faute de cette confiance, sous le feu, il aura vite tendance à crier ce « Nous sommes perdus ! » qui provoque les débandades et conduit aux dernières défaites.

Mais j'en voudrais venir et m'en tenir à des considérations moins générales, au niveau d'une vie quotidienne menée au voisinage de la mort. Autant cette idée de la mort, ce sentiment de vivre dans un monde autre, et précisément autre à cause de ce voisinage solennel, autant ils eussent été funestes si, tournant à l'obsession, ils avaient déclenché les délires de l'imagination, autant il importait de n'en pas être distrait. Un cardiaque, menacé d'une embolie foudroyante, et qui le sait, s'il se laissait ainsi obséder deviendrait fou ou se suiciderait. Mais il se soigne, et ses chances avec lui. Même dans les périodes d'accalmie, la mort violente continuait de rôder. Mais il arrivait aussi qu'on pût la sentir approcher et de la sorte déjouer ses embuscades.

Je n'entreprendrai pas d'argumenter pour soutenir une opinion. Cet essai n'est pas une thèse. Qu'il me suffise de rapporter des faits. Le 9 septembre 1914, ma section occupait une tranchée sur le plateau de la Vaux-Marie. Dans le but d'échapper aux vues des avions d'observation, aux taubes, nous avons creusé cette tranchée le long d'une forte haie d'épines. Vers minuit, nous étions attaqués par des effectifs considérables. Nous nous croyions couverts, à droite et à gauche, par deux éléments de tranchée qu'occupait une autre compagnie du régiment. Or, à l'instant où nous

aperçûmes tout à coup, à la lueur des éclairs d'un orage qui éclatait, des silhouettes qui fonçaient sur nous, distinctes sur le ciel jusqu'aux pointes de leurs casques, le champ de tir qui nous était donné n'excédait guère une trentaine de mètres. L'effet de surprise avait joué, intégral et sidérant.

Comment aurions-nous su que nos camarades avancés avaient été surpris avant nous et presque tous, hors quelques prisonniers, massacrés à l'arme blanche ? Depuis des jours privés de ravitaillement, fourbus par la retraite et par les récentes empoignades, ils venaient de trouver, dans les caves, les poulaillers et les clapiers de deux villages abandonnés, l'occasion et la substance d'une opulente galimafrée. Assommés par un sommeil lourd, et saignés par des chourineurs.

Je commandai un feu à répétition qui balaya la pente devant nous. Un vide venait de se creuser dans les rangs serrés des assaillants. Mais déjà ils refluaient, tournaient de part et d'autre notre tranchée discontinuée. Je criai l'ordre de rallier d'autres tranchées qui nous flanquaient un peu en arrière et que tenaient des chasseurs à pied. Il était temps, à peine temps, presque une question de secondes. Je poussai quelques hommes vers la haie, m'y engouffrai moi-même à travers les épines en protégeant mon visage de mes bras. Ceux qui prirent le même parti en furent quittes avec quelques égratignures. D'autres, qui coururent le long de la tranchée pour trouver une issue dégagée, reçurent avant de la trouver des baïonnettes allemandes dans le dos.

Un autre fait. Six mois plus tard, devenu entre-temps commandant de compagnie, je reçus mission de reconnaître et d'assurer une liaison, dans le ravin des Éparges, avec l'autre régiment de la brigade. Ce régiment devait attaquer, le jour même, un des saillants de la crête trop fameuse où les Allemands s'étaient maintenus. Je trouvai sans peine le bataillon que je

cherchais, établis la liaison demandée avec son commandant. Les hommes, déjà, étaient en tenue d'assaut, sans sac, baïonnette au canon ; tous debout et serrés dans un pli de terrain ; tous, ceux qui parlaient entre eux à mi-voix et ceux qui se taisaient, avec cette expression de visage que nous avons appris à respecter.

Il s'agissait maintenant de regagner nos propres lignes. Deux de mes chefs de section m'accompagnaient, deux adjudants. J'entrepris de gravir la contre-pente qui nous mènerait, par le plus court, vers nos cheminements familiers. Cependant, j'ouvrais bien les yeux. Nous avions, à l'automne, pris les lignes dans ce ravin. Les souvenirs affluaient, et pourtant j'avais peine à reconnaître ce sinistre endroit. Sinistre, il l'était resté malgré le soleil d'avant-printemps : la même boue sanieuse, verdâtre, le même pénible sentiment d'être épié et menacé. Encore plus que par le passé, car les bombardements de février avaient haché les derniers arbres, ménagé de toute part de traîtresses et louches éclaircies.

Je me retournais souvent, cherchais du regard, derrière nous, quelque saillant, quelque bourrelet de terre remuée, la tache sombre d'un bouclier d'acier. Nous montions, un pas après l'autre. Le sentiment de menace qui m'oppressait, et qui n'avait cessé de croître, devint soudain si vif que je dus m'arrêter comme si une main m'avait touché l'épaule. Il me suffit de lever les yeux : tout près, au milieu de la sente, un téléphoniste achevait de mourir, la tête cassée par une balle, sa bobine de fil à demi déroulée dans la boue. Je n'eus qu'à le montrer du doigt. La lueur de gratitude qui passa dans les yeux de mes compagnons est un de mes bons souvenirs.

Je pourrais rapporter d'autres faits. Tous concourraient à mettre en valeur le rôle de l'observation, de la vigilance attentive, de l'intelligence qui

déduit. Elle peut être une défense en même temps qu'elle est un refus ; mais une certaine intelligence, où tout l'être charnel est partie avec le cerveau.

Le matin même du jour où je devais tomber, je fus chargé encore d'une mission de liaison. Je commandais la compagnie de gauche de notre dispositif, en contact avec la compagnie de droite d'un autre régiment. Avant de placer mes sections, je partis pour reconnaître.

Il était 7 heures du matin. J'étais seul. La hêtraie où j'allais d'un bon pas n'avait point trop souffert, beaucoup de très beaux arbres y étaient restés debout. Le printemps étalait à travers leur ramure des nappes de feuillottes tendres que le soleil montant illuminait. J'atteignis bientôt une clairière. De place en place, des abris enterrés soulevaient au ras des feuilles mortes leur échine de rondins et de pierrailles. Tous étaient abandonnés. Les Allemands, la veille, avaient pris pied dans nos premières lignes. Au repos à Dieue-sur-Meuse, nous avions été alertés dès le soir. Nous allions avoir à couvrir, sans tranchées, sans réseaux, une seconde ligne inorganisée que des équipes de travailleurs essaieraient de renforcer : la mission de sacrifice type.

La solitude était saisissante, le silence extraordinaire. Pas un coup de fusil ; pas même, si loin que ce fût, la pulsation d'un coup de canon. Je n'entendis que mieux le départ d'une salve d'obus, droit devant moi, et aussitôt, stridentes et tendues, les trajectoires. Y fallut-il plus d'une seconde ? Entrevoir une entrée d'abri, y bondir, m'y engouffrer, et trois obus de 150 éclataient, crachaient leurs gerbes d'éclats à quelques mètres de l'abri. Quelle précision ! J'avais beau jeu à le constater : j'étais sauvé, content de moi, de mes réflexes et de leur promptitude. Mais je songeais que si j'étais passé au même endroit, au même instant, à la tête de ma compagnie, l'abri ne m'eût servi de rien et la mort m'eût désigné.

C'est ce qui allait m'arriver, et le jour même. Juste l'affaire de quelques heures. Je m'en doutais, *raisonnablement*. Je me laissais, bien sûr, la petite chance qui veille toujours au fond des résignations les plus sincèrement consenties. Mais toute mon expérience de guerrier, amenuisant cette menue flamme, me conduisait cette fois vers les ultimes recours : le sentiment de responsabilité, le sang-froid nécessaire, et l'action.

Cette expérience, alors, n'était pas mince, les occasions s'étant multipliées de la nourrir et de l'affermir. J'avais atteint, sur la colline des Épargés, des degrés plus ardues encore, et de loin, que ceux de mes premières épreuves. Au-delà, c'était l'abîme.

Je savais donc les façons qu'a la mort de banaliser ses atteintes, de semer les cadavres et de les transformer, peu à peu, en objets ordinaires, démythifiés de leur propre visage, des regards qui avaient croisé les nôtres, des voix que nous avions entendues. Alors, l'homme dans la bataille parvient à un état étrange, presque second, où persistent son pouvoir de sentir, sa lucidité, son jugement, où le sentiment de sa personnalité ne souffre point d'altération, mais tout cela décalé comme d'un bloc, jeté insidieusement dans un océan de fatalisme, une marée d'indifférence qui serait désespérante si elle n'était à ce point secourable.

Que cède cette indifférence, elle ne laissera point place à la peur, mais au dégoût. Jamais sans doute n'ai-je été plus lucide qu'en ces instants où le paroxysme du vacarme, l'acharnement monstrueux des obus sur une mince colline de glaise jaune, calcinée, inexplicablement bourrée d'hommes vivants, d'hommes blessés pêle-mêle et de morts, m'ont semblé se détacher de moi, spectateur à la fin stupéfait devant tant de laideur, de grotesque et d'absurdité.

Ce sentiment que je retrouve, rien ne m'empêche de m'y attarder aujourd'hui, de peser et de reconnaître l'aloï de sa vérité. Mais alors, il fallait l'oublier. Une des erreurs du Commandement (du moins en ce qui nous concerne, mais nous n'étions pas les seuls) a été de ramener et ramener les survivants – les mêmes hommes – sur les mêmes champs de combat où la mort les avait épargnés. Retrouver de relève en relève les mêmes objets d'une horreur misérable, c'était sans doute plus terrible que de refaire tête, dans l'absolu, au danger. C'était subir l'impression accablante d'une condamnation à mort sans recours en grâce possible, une roulette russe dont le percuteur frapperait à coup sûr demain la balle du barillet. Je pense qu'une telle aberration n'a pas peu contribué à soulever les sursauts intérieurs qui allaient aboutir un jour aux mutineries de 1917.

J'ai déjà parlé des blessés, et pour dire que j'en reparlerais. Le moment en est venu, pour une part au moins de ce qu'il me reste à en dire. Car j'y reviendrai encore. Les blessures, la mort des autres, si profondément qu'elles nous émeuvent, si approché que soit le retour sur nous-même que provoque leur présence lamentable, ne peuvent être qu'autres en effet : le transfert est impossible, il y faut la blessure même. Pour moi, s'il m'a été donné d'approcher en effet au plus près avant d'être passé par là, de compatir de toute mon âme, ce fut toujours dans les périodes calmes, lorsque la mort, semblant nous oublier comme le chat et la souris, venait frapper d'un retour de patte terrible.

Ainsi, près de Mouilly, dans un ravin herbu ombragé de noisetiers. En face de nous, sur la contre-pente ensoleillée, d'autres soldats, déséquipés, jouissaient de l'heure tranquille et de la douce lumière d'octobre. J'avais les yeux fixés sur un groupe de joueurs de cartes, trois hommes assis au pied d'un

pin, et derrière eux deux hommes debout qui devaient commenter la partie. Leurs voix, leurs rires arrivaient jusqu'à nous. Deux des joueurs fumaient la pipe. J'en distinguais les bouffées bleues, lentes à s'effacer dans l'air calme.

Un percutant, par-dessus nous, a rasé de tout près la crête. Un seul, un de ces 77 que nous prétendions mépriser. Il est allé tomber juste au milieu des joueurs de cartes. Sa fumée noire a stagné longtemps sur les lèvres de l'entonnoir et dans la ramure du pin. Lorsqu'elle s'est enfin dissipée, nous avons vu un torse déchiqueté, une moitié d'homme accrochée aux basses branches de l'arbre, et dans l'herbe, près de l'autre moitié de ce mort – ses deux jambes écartelées –, un blessé qui se tordait lentement. Nos brancardiers ont couru. Nous étions silencieux sur le bord de la petite route lorsque le brancard est passé. Et cependant, à vingt mètres de là, des camarades creusaient un trou, y descendaient les pauvres restes et pelletaient les déblais par-dessus.

En mars 1915, aux Épargés, après les massacres de février, la fièvre meurtrière qui avait brûlé la colline paraissait devoir se calmer. Elle allait se rallumer bientôt, mais nous ne le savions pas. Nous avions épuisé l'ivresse d'être encore vivants, nous commençons à sentir le besoin d'évoquer nos camarades tués, et bientôt le courage d'aller voir, à l'hôpital militaire de Verdun, nos grands blessés inévacuables qui menaient un autre combat. Le 13 mars au matin, j'étais au presbytère du village dont ma compagnie « tenait » les abords et les ruines. L'irruption d'un agent de liaison, tout à fait inattendue, me donna dans l'instant le sentiment d'un malheur.

Ce fut le mot même dont il usa pour me jeter la nouvelle. Il était bouleversé, oppressé par l'émotion beaucoup plus que par sa course. Deux obus de 150 venaient d'atteindre un abri d'arrière-ligne, poste de

commandement du bataillon. Le premier avait percuté à la jointure exacte du revêtement supérieur et du sol. Il avait éclaté au-dehors, mais laissé au point d'impact un trou guère plus grand qu'une assiette. Le deuxième, à moins d'une seconde d'intervalle, s'était enfilé par ce trou et avait explosé dans l'abri.

Un obus qui éclate ainsi à l'intérieur d'un local clos y fait des dégâts terrifiants. Il y avait là beaucoup d'hommes, des cyclistes, des agents de liaison, des téléphonistes, le commandant et l'aide-major de mon bataillon, un autre commandant arrivé de la veille, un capitaine revenu du dépôt après une première blessure. À la lettre, ce fut une boucherie, notre commandant saigné au cou, l'artère carotide ouverte, l'autre le crâne traversé et les nerfs optiques coupés : il devait mourir le lendemain, aveugle. Il y avait bien d'autres morts. Le médecin aide-major avait été haché. Quand j'ai pu arriver à l'abri, on venait d'emporter tous ces morts. Mais on n'avait pu tout enlever. Les semelles, sur le sol, écrasaient des caillots enrobés de poussière qui se remettaient à saigner. L'un des premiers témoins me disait, en parlant de l'aide-major : « Si vous aviez vu ses yeux ! Il avait regardé la mort, mon lieutenant, il avait eu le temps de la voir... »

À moins d'une seconde d'intervalle... Je crois qu'il ne l'avait pas vue. L'expression de terreur hagarde qui avait frappé le témoin, ce devait être l'éclatement du premier obus qui l'avait fichée dans ses yeux. L'autre obus avait tué avant qu'elle ne s'effaçât.

Par le trou rond, creusé comme à l'emporte-pièce sous la jointure du revêtement, un rai de jour entrait roidement, allait frapper la paroi opposée. Une clarté bleue s'en diffusait. On pouvait voir à la limite, collées contre le mur de terre, de larges loques de peau veloutées de poils sombres.

Le surlendemain nous remontions en ligne, dans les parallèles d'assaut.

La première fois

Je ne suis pas tombé, cette fois-là, sur l'insatiable colline ; ni en avril, dans les dernières mêlées qui nous en ont enfin rendus maîtres au prix de dix mille jeunes morts. Autant de morts chez les Allemands, vingt mille en tout sur une ligne de front qui n'excédait pas douze cents mètres. À mon seul régiment, depuis l'attaque du 17 février, les pertes additionnées dépassaient l'effectif total. On s'en souvient : c'était là « grignoter » l'ennemi.

Ce que j'ai décrit jusqu'ici n'était qu'un acheminement. Mais peut-être en ai-je assez dit pour mettre en garde contre certaines méprises. Il est vrai que la plupart des hommes ont une faculté d'adaptation singulière, à ce degré propre à notre espèce, et qui explique, pour une grande part, sa primauté. Lorsque, parti de Châlons-sur-Marne, mon détachement a rejoint la ligne de feu, je restais lié à mon passé par mille fibres tenaces et sensibles, à mes études, à mes camarades normaliens, à mes vacances, à ma maison, aux horizons de ma province. Et déjà j'étais à Verdun, petite ville quiète, marchande de dragées, somnolente au bord de la Meuse.

Débarqués du train à Charny, nous traversâmes un premier village, Bras. Trois semaines plus tard, nous le traversions de nouveau. Je me rappelle mon étonnement, ma stupeur lorsque, reconnaissant la route et presque chaque maison comme si notre premier passage eût daté de la veille, cette immuabilité des choses me donna à penser, à mesurer les bouleversements, les mutations déjà prodigieuses que ces seules trois semaines avaient opérés en moi.

J'étais le même, et en même temps un autre, un guerrier. C'est que dans l'intervalle j'avais reçu le baptême du feu. Quelle expression signifiante, et qui n'a pu être imaginée que par un baptisé du feu ! Ce sentiment d'être « aguerri » ne devait plus m'abandonner. J'étais voué, parmi des hommes voués.

Mais peut-être me suis-je mépris moi-même, ce jour-là, en pensant à un acquis une fois pour toutes assimilé. Être marqué, brûlé ne sauve pas des brûlures nouvelles. L'initiation n'est jamais achevée. La mort est ingénieuse inépuisamment à varier les rites du baptême. Si banale, si ordinaire que soit devenue sa présence, si profonde l'habitude de compter sans trêve avec elle, les attachements humains, seraient-ils étouffés, persistent. Leur léthargie est illusoire, toujours au bord d'un prompt réveil. Quel sera le prochain sacrifice ? La mort des autres me laisse vivant. Il faut s'habituer davantage.

Le 21 septembre 1914, ma division reçut un ordre de mouvement. Descendus, morfondus de pluie, des lisières du bois des Caures jusqu'au village de Moulainville, nous en partîmes dès le jour suivant, vers cinq heures du soir, pour une destination inconnue. Nous devions apprendre plus tard qu'une division de réserve s'était laissé enfoncer à la trouée de Spada et que les Allemands déferlaient sur Saint-Mihiel. La Meuse passée à cet endroit, c'était Verdun tourné par le sud, tout le camp retranché menacé d'encerclement.

Après une longue marche de nuit à travers la forêt d'Amblonville, nous arrivâmes vers l'aube à Rupt-en-Woëvre. Le soir même nous étions en ligne à la lisière des bois de Saint-Remy, au pied des Hauts-de-Meuse, face à la Woëvre.

Que l'on veuille bien songer maintenant à l'époque et à la circonstance. Le deuxième mois de guerre approchait de sa fin. Deux mois, c'était à peu près

le délai, l'extrême délai qu'avaient assigné les augures, économistes et stratèges d'accord, à la durée d'une guerre « moderne ». Bataille des frontières perdue, retraite, volte-face, coup d'arrêt victorieux sur la Marne... Jusque-là, c'était conforme. Pour nous, acteurs, matériel humain, conscients de la rude besogne faite et du sacrifice consenti, nous espérions ardemment être quittes. On parlait bien d'une course à la mer, d'une immobilisation des fronts. Ce ne serait qu'un délai supplémentaire, une rallonge qu'il fallait accepter. Un peu de patience encore, et la vie redeviendrait la vie.

Écrivant, en 1916, le second de mes livres de guerre, je me souvins d'une conversation entendue deux ans plus tôt. Mon fourrier pariait avec des camarades « que la guerre finirait dans un mois ». Et il précisait même : « Le 11 novembre, jour de la Saint-Martin. »

Si j'ai rapporté le propos, ce n'était pas pour créditer cet homme, tué depuis, d'un don de voyance prophétique. Avec une chance sur 365 de tomber sur le quantième exact, il s'était trompé de quatre ans. Mais ses paroles m'avaient paru révélatrices d'un état d'esprit général. Loin de prophétiser, elles traduisaient en clair un vœu secret qui nous était commun.

Et voici qu'en ce soir du 22 septembre nous nous retrouvions en ligne à l'orée d'un bois sinistre, assourdis par les détonations précipitées, brisantes, de nos batteries de 75, par les éclatements des fusants allemands qui faisaient contre-barrage, peinant pour prendre place, dans les ténèbres vite épaissies, le long d'un vague fossé où les soldats que nous remplacions avaient laissé leurs morts de la journée.

Toute la nuit, nous allions entendre les appels et les plaintes des blessés. Tombés en avant du bois, dans la friche, on n'avait pu les relever sous les vues des tireurs ennemis. Tous les cris, toutes les supplications, les invectives

furieuses, les gémissements, nous les avons déjà entendus ; jamais encore comme cette nuit-là. Il y avait un Allemand tout près, peut-être à une vingtaine de mètres, qui nous appelait sans fin, nous, ses « camarades français ». « *Hilfe ! Hilfe !* » répétait sa voix. Oui, quand viendraient les brancardiers ?

C'était pour nous comme une nouvelle guerre, plus lugubre et plus glacée. Ces morts prostrés dans le fossé, cette nuit épaisse et pantelante dépouillaient les derniers prestiges d'une guerre malgré tout ressemblante à ce que notre ignorance avait pu imaginer, mais désormais révolue. Plus sournoise, plus traîtreusement meurtrière ; cette autre guerre encore inconnue allait tuer, tuait déjà comme intentionnellement, pour tuer. Nous l'allions voir les jours suivants.

Le 23 septembre, nous traversons le village de Mouilly, entre Rupt et Saint-Remy. Partout autour, des bois épais où l'on s'était âprement battu, où l'on se battait encore. Des routes en descendaient où cheminaient, solitaires ou par groupes, des blessés. Les postes de secours installés dans les granges rejetaient jusque sur la chaussée les linges, les tampons d'ouate sanglants. Par les hautes portes béantes, des cris brusques nous sautaient au visage. L'odeur de l'iodoforme, celle de l'eau de Javel flottaient tout au long de la rue.

Le lendemain 24, après une nuit dans le foin d'une grange à la ferme d'Amblonville, nous traversons de nouveau Mouilly. Les blessés y arrivaient toujours, encore plus nombreux que la veille. Des officiers à brassard d'état-major passaient, couraient, vociférant, gesticulant. Nous marchions. Chaque blessé, vraiment, venait au-devant de nous. Ils se suivaient, cherchant l'herbe des accotements, l'ombre des branches ou des murs. Clopinant, tanguant entre deux bâtons, traînant derrière eux un pied inerte, déséquipés, la capote béante,

hâves, les cheveux collés par la poussière et la sueur, ils nous regardaient tous au passage.

Beaucoup étaient atteints au visage, le front barré de pansements obliques, la mâchoire soutenue par des bandes en mentonnière d'où sourdaient des filets de sang. Nos hommes les regardaient et continuaient d'aller.

Dans le cimetière autour de la petite église, entre les tombes moussues, les croix rouillées, des fosses béantes attendaient vers lesquelles, deux à deux, à petits pas balancés, des brancardiers transportaient des civières, des claies de branches, des échelles, chacune sous le même faix rigide : une forme longue voilée d'un drap, d'une toile de tente.

À la hauteur des dernières maisons, ce furent, sur deux autres civières, deux gisants encore vivants, deux « grands blessés ». Avec quelle lenteur ils passèrent, les mains crispées sur les montants de bois, livides, les yeux levés vers nous, tournés vers nous, suivant nos rangs, nos visages nus encore intacts ! Nos hommes aussi les regardèrent, à demi retournés sans interrompre leur marche.

À présent hors du village, nous avançons en colonne par un dans les fossés qui bordaient la route. Après les cris, le tumulte, les appels, après le bruit des semelles cloutées sur le macadam caillouteux, le silence feutré de l'herbe.

Une route déserte à perte de vue. Seules rencontres : une camionnette de tôle peinte, dont le flanc criblé d'éclats portait l'enseigne d'un bazar de Leipzig ; et un cheval de selle, debout au milieu de la chaussée, un animal splendide, au pelage sombre moiré d'ondes vivantes, et pourtant blessé à mort. Des balles de fusant lui avaient percé le poitrail, brisé une jambe à l'épaule en

sectionnant quelque grosse artère. Il tenait cette jambe un peu repliée, son sabot n'effleurant qu'à peine le macadam. Un tremblement la parcourait, dont on eût dit qu'il accompagnait le ruissellement du sang, continu, abondant, un flot rouge qui aboutissait à une large flaque autour de ce sabot soulevé. Quand ce cheval se coucherait-il, cheval mort dans son sang répandu ? Lui aussi nous regarda, nous suivit longuement des yeux.

Nous allions. Sur notre droite, aux limites de l'ouïe, nous percevions un pétilllement léger, à peine réel. Nous ne pouvions pourtant nous y tromper : la bataille était là, de l'autre côté de cette crête que nous allions inévitablement franchir. Nous étions « engagés », pris dans un engrenage fatal qui nous entraînait vers la droite, dans ce layon qui gravissait la pente, nous halait vers la crête où déjà les premières balles claquaient.

Je sentais nos hommes tendus, anxieux, hantés jusqu'à l'obsession par tout ce qu'ils venaient de voir. À l'instant même où nous atteignions la crête, tous, d'un mouvement irrésistible, s'étaient précipités à terre. Car dans le même instant, avec une soudaineté et une violence monstrueuses, la fusillade avait bondi sur nous.

Une fusillade sous bois, c'est de loin plus éprouvant qu'au ciel libre. La force des détonations s'amplifie sous le couvert, multipliée encore par les échos. Ces bois des Hauts-de-Meuse sont coupés de vallons, de creux où les taillis foisonnent sous la colonnade des hêtres. À cause de ces échos nombreux, capricieux, les balles semblaient venir de partout. Nous devions traverser des zones où la densité des impacts, cassant les branches, étoilant les écorces, avait de quoi ébranler les plus braves.

Maintenir une troupe dans ce vacarme infernal, sous les coups de feu rasants, c'est très dur, à la limite des forces humaines. Ce fut le temps des

mutilations volontaires et d'une psychose du haut commandement, haïssable par ses conséquences. Un homme qui vient de voir ce que nous avons vu ce jour-là, à qui les regards de tant de malheureux viennent réellement de répéter, de crier de l'un à l'autre : « C'est à ton tour d'entrer là-dedans... Voilà comment on en revient ! », si cet homme laisse son imagination prendre décidément le dessus, et si la tentation s'offre à lui d'un buisson qui le dissimulera aux yeux, il se pourra qu'il cède et qu'il succombe. Il tient son fusil armé. Une pression sur la détente... Qui saura que cette balle dans son pied, c'est lui qui vient de la tirer ?

Quelques pigments de poudre tatoués autour d'une plaie, il n'en fallait pas davantage pour envoyer un homme au poteau. Mais si, dans un corps à corps, c'est un fusil allemand dont la balle a percé la main qui tentait de l'écartier ? Pendant la nuit d'orage sur le plateau de la Vaux-Marie, trois de mes meilleurs soldats ont été ainsi blessés, au corps à corps. Ils nous sont revenus tous les trois, exactement treize jours après, la main encore enveloppée de pansements sordides. Ils n'avaient eu qu'un an de prison, « pour l'exemple », la preuve n'ayant pu être faite de la mutilation volontaire.

Quelle mansuétude, quel scrupule d'équité de la part des juges militaires ! Mais le désespoir de ces hommes, ulcérés par la seule suspicion qui les marquait à leurs propres yeux de lâcheté et d'infamie ? Il nous fallut beaucoup d'acharnement, par la suite, pour les faire réhabiliter.

J'ai gardé, de cette bataille d'automne dans les bois de Saint-Remy, le souvenir d'une affaire où les nerfs de chacun ont été mis à rude épreuve. La mésaventure personnelle que je vais rapporter tout à l'heure n'y a été pour rien, ou presque. Elle n'a été, sur le moment, qu'un accident très brutal, mais mineur. Ce n'est que longtemps après qu'elle est devenue signifiante. Encore

a-t-il fallu, pour qu'elle prît enfin son vrai sens, une contre-épreuve, autrement révélatrice.

Nous dûmes faire lever les hommes, les maintenir debout, avançant dans les rafales sifflantes, sous les basses branches coupées que leurs feuilles retenaient dans leur chute, lentement tournoyantes comme des ailes d'oiseaux tués, vociférer des ordres à travers le vacarme, barrer la route à des fuyards qui venaient couper notre ligne, enrayant des paniques commençantes. Nous avions cependant atteint la position prescrite, en bordure d'un layon, le long d'une route ensoleillée, rosie par le soleil oblique. Ce devait être la Tranchée de Calonne. Les balles d'une mitrailleuse française la balayaient, assourdissantes. Parfois, lorsque cette mitrailleuse se taisait, à travers le crépitement sporadique des fusils, nous entendions sonner les fifres et rouler les tambours grêles qui soutenaient l'assaut des fantassins allemands.

Je ne doute pas, je n'ai jamais douté que cette angoisse collective n'était pas due seulement aux maléfices des couverts forestiers, mais d'abord et surtout à ces théories de blessés que nous avions croisées dans notre marche vers la bataille.

Les plus émouvants, les plus terribles nous attendaient au bord de cette crête d'où nous avions soudain plongé au cœur de la fusillade. Ils couraient au-devant de nous, comme hallucinés par le faîte de l'autre côté duquel ils seraient à l'abri des balles. Ils venaient d'être atteints. Pas de pansements, pas d'écharpes, pas de turbans autour du crâne : des blessés neufs, des blessures nues.

Le premier n'avait plus de nez. Il courait en baissant la tête, penchant vers les feuilles mortes ce trou béant, saignant, où éclosaient de grosses bulles roses. Le second le suivait à quelques mètres. Une balle lui avait fait sauter la

moitié inférieure du visage. Une seule balle ? Je me rappelle m'être demandé si cela était possible : un minuscule lingot de métal, et aussitôt cette bouillie rouge, gargouillante ; et au-dessus les yeux, leur stupeur, leur détresse, leur regard insoutenable.

Il y en eut quelques-uns encore, l'un qui criait en écartant les bras : « Rangez-vous ! Rangez-vous ! Y en a d'autres qui viennent derrière ! » Celui-ci, qui contenait à deux mains ses intestins, hernie énorme. Celui-ci, que nous vîmes s'asseoir, s'accoter au tronc d'un hêtre, ouvrir son pantalon, retirer une balle de ses testicules et la mettre dans son porte-monnaie. Et surtout l'éclat rouge du sang, cette couleur révélée, écarlate, qui semblait s'exalter et presque flamber au soleil.

Tenir pourtant, il le fallait : sur la terre plane, tout le corps, des talons au crâne, vulnérable. Tenir tête quand même, avancer. L'immobilité est terrible. Refaire front, aller de l'avant soulage. Les coups de feu venus d'en face se faisaient de plus en plus aigres, susurrants. Les longs échos, leur fracas de grêle énorme se perdaient loin au fond des combes. J'avais porté mes jumelles à mes yeux, mais il n'en était plus besoin. Par deux fois, entre les hêtres, j'avais vu des hommes qui couraient, des taches d'un gris verdâtre, plus terne que les feuilles du taillis. J'en repérai un autre, caché derrière un fût puissant, une épaule, un béret à bande rouge cauteusement avancés, aux aguets. Il me sembla qu'un cri rauque retentissait tout près de moi, et en même temps le bruit mat et brutal d'une balle qui heurte un corps, et en même temps un long miaulement qui très vite devenait ronflement, et filait, se perdait vers l'avant.

J'étais tombé sur un genou, les deux bras ramenés vers mon corps, pressant des mains mon ventre blessé. Je gardais dans les yeux l'image

inexplicable d'un rai brillant, une flèche d'or fulgurante qui se fondait dans un trou de soleil. C'était bien moi, cette fois, que la balle venait de frapper, contre mon corps, dans mon corps même qu'elle avait fait ce bruit sinistre. Une balle ? Plutôt un projectile énorme qui m'avait crevé le ventre. Je restais là, plié en deux, cherchant mon souffle, apercevant vaguement un homme qui se penchait vers moi, me parlait, dont je reconnaissais la voix, dont les mains glissées sous mes aisselles me soutenaient robustement.

Le tumulte intérieur, l'incohérence, la rapidité et la prolifération des images, l'acuité sensorielle défient ici toute tentative d'expression. Il me faut essayer de démêler l'écheveau, de ralentir, pour des prises de vue successives, la violence de ce torrent. Après quoi, en accéléré, il conviendra de relancer le film dans la fougue de son tourbillon.

« J'ai une balle dans le ventre. Cela fait mal. Très mal. Mais je vais souffrir davantage. C'est incroyable, pourquoi moi ? Une perforation de l'intestin, cela s'opère, dans des circonstances ordinaires. Pour moi, ce ne sera pas possible. Combien de perforations ? Les Allemands sont à trente mètres. Je peux mourir. Je vais mourir. Le soir approche. Je resterai entre les lignes. Est-ce que j'appellerai dans la nuit comme les blessés d'avant-hier ? Je voudrais revoir ceux que j'aime... Je ne souffre pas davantage. Il me semble que je respire mieux. Je dois être pareil à l'homme qui courait tout à l'heure, soutenant des deux mains ses intestins crevés. Il y a des blessés choqués, touchés à mort, qui peuvent ainsi courir un temps avant de s'effondrer d'un seul coup... Je vais sombrer. À moins de vingt-quatre ans, c'est injuste. Il faut voir, ouvrir tout de suite ma capote, mon pantalon, voir, voir... »

Je m'entends dire :

« Laisse-moi, Duval, je me soutiens tout seul. Regagne la ligne. Je me tiens debout, tu vois, mes jambes ne fléchissent même pas. Jusqu'à ce hêtre, si tu veux... Va-t'en, maintenant. Merci, Duval. »

Je me suis assis contre le hêtre, adossé à son épaisseur. Y a-t-il une demi-minute que la balle m'a frappé ? Tout en marchant, j'ai débouclé mon ceinturon, déboutonné ma capote. Le torrent continue de glisser, à plein courant vertigineux.

« Ce hêtre est bon, tutélaire. Pas une balle ne peut m'atteindre ici. La fusillade se calme un peu... Mais j'ai mon compte... Qu'est-ce que j'ai eu de meilleur dans ma vie ? »

Voici le jardin de mes grands-parents, à Châteauneuf, les pruniers pourpres, la tonnelle d'aristoloches, la balançoire, la chaleur d'août, la pelouse où bondissent les sauterelles.

« Mon ceinturon est coupé à moitié ; le vernis, autour de la coupure, est craquelé en demi-cercles concentriques. Pourquoi ce trou dans ma capote est-il ainsi allongé, déchiqueté ?... »

Rien que des images d'enfance, des ailes de vieux moulins qui tournent dans le vent du Val, des piérides de printemps qui volent dans nos « Petits Sentiers », des poursuites, des rires d'écoliers...

« Mes doigts tremblaient, il y a un instant. Je les regarde, ils ne tremblent plus. Ma vareuse, bon. Trouée aussi à la ceinture, mâchurée. Mes doigts touchent ma chemise, la remontent, touchent ma peau. Je sens maintenant mon cœur qui cogne. La douleur irradie, moins violente, à partir de ce point précis. Il faut, il faut que je revoie mes doigts, le sang qui maintenant les rougit, qu'ils vont ramener à la lumière... »

Comment comprendre ? Mes doigts sont purs de sang. Pas une goutte, pas même une trace. Il doit y avoir une minute que je suis seul, assis au pied d'un hêtre dans une forêt perdue. Mais le temps n'a plus de mesure. La bataille crépite ailleurs. Quelle bataille ? La même bataille.

Elle se rapproche d'un seul coup, fantastiquement. La balle m'a pourtant frappé, moi, et avec quelle brutalité, le ventre ainsi heurté à ce point précis que je touche. Mes mains ont achevé leur quête, ouvert largement ma culotte, dénudé mon ventre meurtri. Ainsi ai-je vu cet homme tout à l'heure, assis comme moi au pied d'un hêtre, ses doigts rougis, son geste étrangement soigneux pour glisser dans son porte-monnaie la balle qu'il venait de trouver. Mais moi...

« Qu'est-ce que je fais ici ? Croira-t-on ce qui m'est arrivé ? Mes hommes ont-ils rallié ceux des autres sections ? Qui en a pris le commandement ? Heureusement il y a cette marque incontestable, cette ecchymose d'un violet pourpre où le sang affleure presque, comme une sombre et brûlante rosée. »

La ronde d'images s'est arrêtée soudain, m'a rendu d'un seul coup à la réalité présente, conscient de je ne sais quelle culpabilité, anxieux de reprendre ma place et de justifier mon absence.

Je suis debout, revêtu, sanglé. Je me hâte, évitant les ronces, cherchant des yeux les capotes bleues des hommes que j'entends tirer, les nôtres, les miens. Et déjà je les aperçois, déployés en ligne de tirailleurs, utilisant chaque pli de terrain, les troncs des hêtres, les buttes soulevées par de grosses racines, des stères de baliveaux cordés. Je songe, ému d'une admiration fraternelle : « Ils tiennent ! Ils tiennent ! C'est magnifique ! » Tout se renoue, tout s'est renoué. Ma course fait bruire les feuilles mortes, je vois un homme qui se

retourne, puis deux ou trois. Leur visage n'est que stupéfaction : c'est un revenant, un fantôme qui surgit devant leurs yeux. J'ai retrouvé ceux de ma section, et Porchon, mon camarade.

« Incroyable ! » me dit-il.

Un flot de rire me monte à la gorge.

« On nous a dit que tu avais une balle dans le ventre ? Il n'y a pas cinq minutes.

— En plein ventre, c'est la vérité. Ne me regarde plus comme ça. Je t'expliquerai. »

J'ai repris la tête de mes hommes, commande les feux à forte voix :

« Par salve... Joue... Feu ! »

Les rafales partent d'une volée.

« Quelle hausse ? dis-je à Porchon.

— Quatre cents mètres... Il semble qu'on les ait. »

On n'entend plus les fifres ni les tambours. Les balles allemandes passent au-dessus de nous, s'égaillent. Une demi-heure plus tard, c'est fini. Les bataillons d'assaut ennemis renoncent. Les bois sont rendus au silence. Nous sommes retournés dormir à la ferme d'Amblonville.

J'ai « expliqué », en effet, à Porchon. Il suffisait de me remémorer, tant mal que bien, les explications mêmes que je m'étais données ; ou, plus exactement, qui m'avaient tout à coup, à ma propre stupeur, illuminé. Il eût fallu beaucoup trop de mots pour expliciter à mesure le processus qui m'avait entraîné, mais j'y mis beaucoup plus de temps que les quelques dizaines de

secondes pendant lesquelles il s'était engrené, puis déroulé, puis finalement, et à la perfection, bouclé.

Ce sont mes doigts qui ont commencé, le contact contre eux de ma peau tiède, absurdement mais déjà normalement indemne, leur retour à la lumière, purs de sang, annonciateurs de miracle. La vue de l'ecchymose violâtre était d'avance presque superflue.

Je n'ai pas éprouvé tout de suite l'ivresse de me savoir épargné. Quelque chose en moi l'avait su avant moi, dès le moment, je pense, où la fermeté de mes pas avait causé ma première surprise. C'est après avoir regagné la ligne, rejoint mes tirailleurs et Porchon que j'ai été le plus heureux.

La balle, tirée de près, pas plus d'une quarantaine de mètres, c'est-à-dire d'une distance où sa vitesse, donc sa force de pénétration, n'avaient pas atteint leur maximum, avait rencontré un bouton de ma capote d'officier. C'étaient des boutons de métal, très bombés, presque des demi-sphères. Du fait que nos capotes croisaient, il y en avait deux rangées, espacées d'une quinzaine de centimètres, chacune de quatre ou de cinq. Dix boutons sur toute la surface de mon corps, pas plus larges qu'une pièce de vingt sous, ce n'était guère. Encore avait-il fallu que la balle choisît mieux encore : il n'y avait que deux boutons pour qu'elle me fit miséricorde. N'importe lequel des huit autres serait entré dans mon corps avec elle. Mais ces deux-là, juste à la hauteur de ma taille, m'étaient commodes pour mieux fixer mon ceinturon : calé au-dessous d'eux, il ne pouvait glisser ni remonter.

« Fais le compte, disais-je à Porchon : le bouton. Sous le bouton un ceinturon de cuir. Sous le ceinturon deux épaisseurs de capote, dont l'une durcie d'un gros ourlet. Et au-dessous encore la ceinture de ma vareuse, enfin

celle de ma culotte, tout un matelas de cuir et de drap, le blindage du bouton par-dessus. »

Ainsi la mort s'était jouée de moi, et non moi d'elle. Le bouton avait jailli d'abord (je l'avais vu : ce trait doré, étincelant, qui avait balaféré la lumière ; et entendu, qui avait ronflé en plein ciel). La balle, elle, avait ricoché pour son compte, au millième de seconde près. Et pourtant elle s'était attardée, de la pointe coupant le ceinturon, perçant le drap, la quadruple épaisseur de drap, égratignant vareuse et culotte, effleurant ma chemise et ma peau, déchiquetant pour sortir la bordure de l'ourlet, et filant vers les espaces où disparaissent les balles perdues.

Pendant que je courais pour rejoindre la ligne, je passais et repassais mon doigt dans son trou de sortie, mâchuré dans sa longueur et comme vilainement blessé. J'avais beau avoir « compris », être sauf de cette agression d'images, si intenses, si poignantes, qui m'avaient assiégé tant que je me pensais mourant, je ne parvenais pas à croire, à accepter ce caprice, cette farce cruelle de la mort ; ce miaulement dérisoire dont elle avait accompagné ma grâce et que j'entendais encore.

Il me semble que la délivrance, ou le commencement de l'oubli, sont venus d'une autre pensée... Je m'exprime mal, ou alors je dois préciser : je continuais d'être dispersé. Ce caractère d'agression dont je parlais à propos des images, il affectait aussi ce que j'appelle maintenant des pensées. C'étaient des éclats de pensées, surgis soudain, rapides, incohérents, trop brusques et trop fugitifs pour que je pusse les gouverner ou seulement ne pas les subir. Avant de me sentir survivant, je me suis senti douteux.

Cette fausse mort laissait derrière elle une poussée de mauvaise conscience, assez vive pour me « distraire » des dernières affres qui m'avaient

tourmenté. Il a fallu que j'aie rejoint, repris ma place parmi mes hommes et retrouvé ainsi bonne conscience, pour me sentir décidément sorti de l'épisode sinistre et ridicule où la mort m'avait leurré.

La deuxième fois

La deuxième fois fut plus brève encore. Cinq mois avaient passé. Depuis la mi-octobre, nous tenions le secteur des Épargés. Les armées s'étaient fixées, enterrées dans des tranchées desservies par des boyaux, couvertes par des embroussailllements de réseaux Brun, de chevaux de frise et de fils de fer barbelés. Les Allemands occupaient tout le faite de la colline, bastion avancé sur la Woëvre ; la montagne de Combres, en arrière, appuyait leur position.

N'eût été le martyre de la boue, l'hiver nous eût été clément. On mourait peu. De relève en relève, nous avions pris nos habitudes, retrouvant nos abris, les meublant peu à peu de paillasses, d'escabeaux, d'édredons trouvés au village. Les Allemands souffraient moins que nous : les ruissellements, les sources dévalaient sur la pente glaiseuse, inondaient nos tranchées, nos boyaux, nos cagnas ; sans parler des écopés d'en face et de ce qu'elles déversaient sur nous.

Dès octobre, des sapeurs du génie étaient venus partager nos journées. C'étaient d'excellents camarades. Nous avons vu aussi des passants, des géodésiens, qui avaient mesuré de loin, par-dessus la vallée du Longeau, la distance qui séparait nos petits postes avancés de ceux qu'occupaient les Allemands : vingt-six mètres, « à un mètre près ». Nous en avons été amusés : nous savions cela nous aussi, à cinquante centimètres près. Mais nous ne savions pas ce que présageaient ces mesures, ces présences et ces travaux. Les sapes, les fourneaux de mine dont nos camarades parlaient, nous y voyions les

modes d'une guerre nouvelle, et qui ne nous concernait pas. Ce furent les parallèles d'assaut qui nous dessillèrent les yeux.

Mon bataillon donna l'assaut le 17 février 1915, à trois heures de l'après-midi. Les mines avaient sauté une heure auparavant, meurtrières et démoralisantes pour un adversaire surpris. Meurtrière elle aussi et démoralisante, l'heure de bombardement qui pilonna ses positions. Nous prîmes pied presque sans pertes dans des tranchées bouleversées, désertes, fumantes encore sous la garde des quelques malheureux tués par les explosions des mines. Les Allemands qui sortirent des abris où ils s'étaient réfugiés étaient en proie à une hébétude paralysante. Ils dévalaient à travers les éboulis en levant leurs bras désarmés. Et cependant, debout au faîte de la colline, face à un horizon incroyablement élargi, il nous semblait que nos poitrines aussi s'élargissaient dans un air plus pur, au-dessus des misères sordides et des gadoues ignobles où nous avions si longtemps pataugé.

Le bombardement allemand commença le soir même. Il allait être encore plus lourd, encore plus écrasant que le nôtre. Toute la nuit qui suivit, toutes les journées du 18, du 19, du 20 et du 21 février, sous une pluie tenace et glacée, il allait pilonner la colline, la retourner, la défigurer de boursouflures calcinées, de trous d'obus qui se touchaient l'un l'autre. Toutes les pièces avancées de Metz appuyaient les canons de campagne. Des obus de rupture énormes, s'enfonçant creux à pleine ogive, projetaient en explosant des tonnes de glaise et de pierrailles, de madriers et de débris humains.

Contre-attaque après contre-attaque, recru de peine et de fatigue, j'en étais arrivé à cet étrange état second, à cette distance désabusée, méprisante, où rien ne m'était plus de rien. Porchon venait d'être tué, je le savais. J'aimais ce compagnon fidèle, toujours à mes côtés depuis les premiers jours de la guerre,

brave et bon. Sur les cent vingt hommes du peloton que j'avais menés à l'assaut, dix-sept seulement restaient indemnes.

Je tenais avec eux un semblant de tranchée informe, jonché de morts, à demi inondé, où la pluie qui tombait toujours horripilait des flaques de boue toutes jaunies par l'acide picrique. Nous nous serrions les uns contre les autres. Deux de mes hommes s'appuyaient à chacune de mes épaules, Lardin à droite, Bouaré à gauche. Contre Lardin, Biloray. Contre Bouaré, Perrinet. Au-delà, je ne voyais plus.

La nuit allait venir, la quatrième, qui nous serait peut-être exorable : l'acharnement forcené des canons y connaîtrait, peut-être, quelque répit. C'est alors que l'obus est tombé.

Un de mes hommes l'avait dit le jour même : « Du moment qu'ils dégringolent partout, mètre par mètre, sur cette foutue crête, tous ceux qui sont dessus, sans bouger, tôt ou tard prendront leur obus. » C'était le nôtre, et c'était notre heure.

À vrai dire, il était le second. Le premier avait patiné sur un épaulement de glaise, rebondi par-dessus nous et s'était retourné à plein flanc, à quelques mètres, sans éclater. Il était toujours là, ruisselant et reluisant de pluie, un bel obus bleu ceinturé de cuivre rouge. Mais le second devait éclater.

Il est tombé sur le parados, devant moi. Je l'ai senti, en même temps, deux fois : un coup de massue sur la nuque, une fournaise rouge devant les yeux. Tout a été plus rapide encore que dans les bois de Saint-Remy. Le choc d'une balle, dont toute la force devient coup de poing, coupe le souffle et meurtrit durement. Dans l'éclatement d'un 210, si le corps y est pris tout entier, le vivant devient lui-même éclatement, explose lui-même, disperse ses éclats.

Je crois que s'il est effectivement lacéré, il meurt dans ce coup de massue, dans cette fournaise qui l'éblouit. J'étais indemne. Il ne fallut que quelques instants pour que le monde se reconstituât, dans sa hideur et sa barbarie.

Mais pendant ces quelques instants ? J'avais vu, à travers ce flamboiement rouge, une immense ombre horizontale qui avait passé en planant. Le flot ardent de l'explosion m'avait marqué les mains et le visage d'un piquetis de menues brûlures. Mais surtout, il s'était rué loin en moi, par mes narines, mes yeux, ma bouche ouverte. Il avait atteint mes viscères, d'un toucher si direct que mon cerveau, sous l'afflux des messages nerveux, m'avait livré en proie à une interprétation aberrante, abominable : je venais d'être fendu, ouvert du sternum au pubis comme un bœuf à l'étal d'un boucher.

Qui sait si le souvenir de l'échaudoir et du boucher de Châteauneuf n'était pas là pour quelque chose ? Il me fallut un grand courage – je devrais dire : un courage terrifié – pour oser porter les mains sur moi. J'étais sûr qu'elles allaient toucher mes poumons et ma trachée mis à nu. Elles touchèrent ma capote de soldat, son drap rêche et mouillé de pluie, bien clos sur moi, sur mon cœur battant. Tout cela presque instantané. J'appuyai le contact à pleines paumes... Je pense n'être que véridique si je risque ce commentaire : je ne pouvais en croire mes paumes, pas encore. C'est l'appétit de vivre, l'intérêt que j'avais et que je prenais à vivre qui acceptèrent le témoignage de mes mains et qui vainquirent mon incrédulité.

Un soir lugubre commençait à rôder à travers le voile de la pluie. J'entrepris de me mettre debout. Quelque chose appuyait contre moi, à ma droite, plus lourdement que l'épaule de Lardin tout à l'heure. Au premier mouvement que je fis, je sentis cette chose basculer, très doucement, me délivrer de sa pesanteur. À ma gauche, la place de Bouaré était vide. À peine

debout, ce fut lui que je vis d'abord : allongé sur le parados, la face contre la boue, une main pendante que parcouraient les frémissements de l'agonie. L'ombre planante que j'avais entrevue, c'était lui. Soulevé par l'explosion, il était retombé là, presque dans l'entonnoir de l'obus qui l'avait tué.

Je regardai de l'autre côté, reconnus le corps de Lardin. Il avait encore à la main le quignon de pain qu'il mangeait, encore son lorgnon sur le nez. Aucune blessure apparente, rien que deux minces filets de sang qui coulaient de ses narines et se perdaient dans sa moustache. Derrière lui, un homme venait de se lever, spectralement surgi de la boue. Était-ce Biloray ? Il se tenait très droit, dans une étrange immobilité du torse, comme s'il avait eu peur de renverser quelque chose. Je l'appelai anxieusement, à mi-voix :

« Biloray. Mon vieux... »

Il s'était mis en marche, aussi droit, aussi lent, attentif, précautionneux. Il passa devant moi sans me voir, grave, livide, son étroit visage amenuisé encore, la tête penchée un peu sur son épaule. Penchée vers quoi ? Sa vie vacillante, sans doute, qui allait s'écouler, se répandre...

Successivement, cinq ou six de mes hommes passèrent, ombres dans l'averse grise, tous venus de la droite, tous blessés. Je les suivis. Derrière cet éboulis où ils glissaient l'un après l'autre, il y avait un entonnoir de mine, l'entonnoir 7, où devait être mon commandant. Il me fallait lui rendre compte, demander quelques hommes au moins pour remplacer ceux qui s'en allaient. J'étais seul. À mes deux premiers pas, près de la place vide où avait été Bouaré, j'avais failli buter contre le corps de Perrinet. Il était presque coupé en deux. Une gerbe d'éclats avait jailli de son côté. Son sang coulait sous lui avec un gouttellement de source. Avant d'atteindre l'entonnoir noir de mine, je

reconnus quatre hommes encore. Un redan les avait protégés. Ils étaient tous les quatre indemnes, les seuls de tout le peloton, avec moi.

Après l'affaire, au repos à Belrupt, tous me dirent qu'ils m'avaient cru mort. Ils avaient vu monter le panache de l'explosion et ils avaient conclu ensemble, d'ailleurs avec exactitude, que l'obus avait dû tomber à la place même où ils me savaient. Les blessés qui avaient passé les avaient confirmés dans cette commune certitude. Il n'était pas possible, à leurs yeux, qu'il n'y eût pas aussi des morts. Il y en avait eu quatre, car Biloray devait mourir au fond de l'entonnoir 7, à cette heure d'avant l'aube où le froid mord plus cruellement les plaies, où les blessés intransportables, épuisés de souffrance et de cris, se laissent surprendre et renoncent.

Il m'est arrivé depuis, parce que je le croyais, de dire que l'obus des Épargés, ce 210 qui était « notre obus », m'avait épargné seul parce que j'étais le plus près du point de chute, et qu'ainsi la volée meurtrière avait passé par-dessus moi, sans me voir. C'était traduire instinctivement un fétichisme venu de très loin, inconsciemment conjuratoire, m'en remettre à cette baraka primitive qui trahit tôt ou tard, mais toujours, les téméraires. Mais alors ma guerre était finie et je ne risquais plus rien.

La troisième fois

J'ai raconté plus haut les premières heures du jour où j'allais pour la troisième fois, mais cette fois réellement, être tué. J'écris cela aujourd'hui, après cinquante-sept ans de survie. C'est dire que le fétichisme me paraît largement dépassé et que je le renvoie à mes très lointains aïeux. Ces réalités sont absurdes, aveugles ; elles ne peuvent être conjurées. Un premier percutant, juste au défaut d'un abri solide, ouvre un trou grand comme deux mains jointes ; un second enfile ce trou et massacre abominablement tous les hommes qui sont là et qui se croyaient protégés. Une balle, en pleine bataille, vient frapper un homme en plein ventre ; mais sa pointe heurte un bouton, et elle ricoche, inoffensive. C'est la même absurdité.

En ce jour de la fin d'avril, les consignes reçues étaient claires. Un peu après sept heures du matin, j'avais déployé ma compagnie, en ligne continue, le long d'un layon forestier. Il y avait une douzaine de jours que les derniers îlots de résistance, sur la colline des Épargés, étaient restés entre nos mains. Les Allemands se résignaient mal à la perte de ce bastion avancé sur la plaine de Woëvre. Ils venaient de tenter un mouvement tournant qui, s'il réussissait, le déborderait par l'ouest et en amènerait la chute.

Leur offensive initiale avait été un succès : notre première ligne était tombée. Elle était autant dire la seule. Dans les secteurs sans bagarres, la négligence était chez nous de règle. Après quelques semaines, quelques mois, nos tranchées de seconde ligne s'embourbaient, s'effondraient, et il n'y avait

plus de seconde ligne. Alors on alertait les troupes qu'on avait sous la main. On les jetait au contact de l'ennemi. On leur disait...

Mais nous avions compris : les Allemands allaient exploiter leur succès, déclencher une nouvelle attaque. Dans combien d'heures ? C'était une question d'heures. Tous ces bois des Hauts-de-Meuse, jusqu'au fort du Rozellier, étaient bourrés de pièces d'artillerie, de batteries lourdes venues de Verdun et même de canons de marine. Ce butin seul eût valu la peine. J'avais dit à mes soldats :

« Débouchez vos outils portatifs, creusez le plus que vous pouvez, et en vitesse : d'abord des trous de tirailleurs, qu'on reliera si on en a le temps. Vous travaillez pour vous, c'est clair. Je vais faire l'impossible pour obtenir des outils de parc. »

La journée promettait un beau ciel. Le feuillage des hêtres, déjà dru, étalait des nappes légères, encore blondes, balancées sur des éclaircies bleues. J'avais dit à mes chefs de section la même chose qu'à mes soldats. Mais j'avais ajouté :

« Nous aurons peut-être la chance qu'ils nous laissent nous accrocher. En tout cas, nos hommes ont compris, ils vont en mettre un sacré coup... Ça me rappelle le 24 septembre, tout près d'ici. J'espère que nous aurons moins de mal. »

Chacun d'eux m'avait demandé :

« Votre poste de commandement ?

— Disons : vers le milieu de la compagnie, si les trous de tirailleurs sont reliés et si j'y trouve une petite place. Mais vous me verrez souvent : il y a toutes les chances pour que j'aie pas mal à courir. »

Ce souvenir du 24 septembre, comment n'y aurais-je pas pris garde ? Depuis la veille, il m'avait poursuivi. Les circonstances étaient les mêmes : une brèche soudaine dans notre front, l'appel à la rescousse, l'alerte qui nous avait jetés, sans bouclier, vers la poussée d'un assaillant victorieux.

Comme alors, nous avons traversé Rupt-en-Woëvre, passé devant la ferme d'Amblonville, devant les maisons de Mouilly. Comme alors, nous avons rencontré des blessés, d'abord des blessés légers, les surtout d'avoir marché des lieues, un peu plus loin un grand blessé, un capitaine d'artillerie lourde, couché sur un brancard que ses porteurs avaient posé, pour un instant, dans l'herbe de l'accotement. Sa tête, bandée jusqu'au-dessous des yeux, creusait la toile profondément et le sang, autour d'elle, la ceignait d'une auréole rouge. Cette vision m'était restée. Une montée de pitié m'avait porté vers cet inconnu. J'avais senti avec une force singulière la misère, la déchéance de cet homme dans la vigueur de l'âge et que la vie était en train d'abandonner.

Mais cela, je l'avais senti en homme pleinement vivant, dans la conscience chaleureuse de ma propre vitalité. J'étais alors au plein de ma forme physique, endurci aux intempéries, aussi agile et maître de mes muscles que je l'avais été à Joinville, avec en plus la robustesse que m'avaient apportée les années. Cette rencontre, ajouterai-je, m'avait permis de mesurer aussi une résistance morale accrue. Mon mouvement de pitié avait l'élan de l'aide secourable, du don, au rebours de tout retour sur moi. Les abominations des Épargés, cette traversée d'enfer qui avait duré deux mois, moralement aussi avaient achevé de m'endurcir, de m'entraîner à l'oubli de moi, à une libération affective qui me laissait entièrement disponible pour le souci quotidien de mes tâches, de mes hommes et, lorsque l'heure en sonnait, de l'action. Ainsi étions-

nous nombreux en ce printemps de 1915, jeunes officiers de troupe mûris et trempés par la guerre, nés de la guerre, et désormais intégralement voués.

Il y eut d'autres ressemblances avec ce lointain septembre. C'est sur le même plateau, une lande aux pins rabougris, que nous avons passé la nuit de notre veillée d'armes. Le carrefour de Calonne, traversé au jour naissant, nous était à tous familier, toutefois à peine reconnaissable, grouillant, à travers la brume d'aube, de sapeurs et de territoriaux. Terrassiers fébrilement laborieux, armés de grands outils de parc, ils organisaient le carrefour que nous allions, nous autres, couvrir. Mais c'est quelques minutes plus tard que le rapprochement allait me sauter aux yeux.

Nous venions de dépasser, marchant le long de la Calonne, nos anciens abris de seconde ligne, lorsque je reconnus à la fois une cabane de cantonnier et la route rose, illuminée par un soleil oblique, près de laquelle nous nous étions battus à l'automne de 1914. Il y avait sept mois de cela, sept mois pendant lesquels nous avons vécu ailleurs, autrement, routinièrement. Notre monde hivernal, distant de quelques kilomètres, s'était incroyablement éloigné. Deux courtes semaines d'un repos merveilleux, à Dieue-sur-Meuse, le retour d'un printemps grisant, des galopades à cheval dans une forêt sans trous d'obus, la floraison des anémones Sylvie, le lait crémeux, bu dans une ferme, le chant sonore du coucou, avaient ouvert dans la trame de mes jours une clairière sans limites qui m'avait délivré des Épargés à la façon d'une catharsis.

Et voici que cette même route rose, sous le soleil oblique du matin, nous ramenait vers une guerre de surprises, une marche d'approche sous le ciel libre, au-devant d'un ennemi en mouvement, exactement et jour pour jour comme sept mois auparavant.

Je m'étais écarté un peu vers la droite, cherchant à reconnaître, à travers des baliveaux espacés, le layon forestier d'autrefois. J'étais sûr qu'à quelques pas j'allais reconnaître le hêtre contre lequel je m'étais assis, les doigts encore tremblants, pour déboutonner ma capote et voir ma blessure « mortelle ». Et juste à cet instant, à cette place, un agent de liaison apparut de l'autre côté de la route et me fit signe de le suivre.

C'est à partir de ce moment que j'ai conté ma marche solitaire, la salve d'obus percutants et le bond dans l'abri qui m'a sauvé de leurs éclats. L'attaque de l'infanterie allemande se déclencha vers midi. Mes hommes avaient fait de leur mieux, creusant, pelletant, coupant de dures racines avec leurs petites pelles-pioches : ainsi les racines étaient blanches sous la haie de la Vaux-Marie. Les trous de tirailleurs se rapprochaient, se touchaient çà et là. Des outils de parc arrivaient. J'avais confiance : ma ligne tiendrait.

Toute la matinée, l'artillerie allemande nous avait bombardés. Rien de comparable aux écrasements des Éparges. Mais les 77 et les 105 éclataient sur une terre sèche et nous faisaient beaucoup de mal. Comme je l'avais promis, j'avais, d'une section à la suivante, parcouru d'un bout à l'autre le secteur que tenaient mes hommes. Je revenais de la gauche vers le centre lorsque se déchaîna la fusillade. J'avais vu là, lors de mon précédent passage, deux grands blessés. L'un d'eux, d'une trentaine d'années, les traits osseux, barbu, à demi étendu sur le sol, fixait droit devant lui un regard immobile. Son visage ne trahissait aucune souffrance. Ses camarades l'avaient sorti de la dérisoire tranchée, appuyé contre un hêtre pour le protéger des balles. Ils avaient pu serrer autour d'une de ses jambes, très haut, un garrot de fortune. Mais son cas était sans recours : il avait la fémorale ouverte et il attendait de mourir.

C'est peu de dire qu'il était impassible, ou stoïque. Il y avait en lui, déjà, un détachement, un éloignement, une hauteur qui saisissaient. Non loin, étalé sur le dos au milieu du layon, un « classe 15 » encore imberbe, son visage rond, presque enfantin, offert à la clarté du ciel, agonisait avec ce frémissement des doigts qui présage les derniers instants.

Dans le crépitement des fusils, je les retrouvais les mêmes, le vétéran un peu plus pâle, d'une pâleur exsangue qui cernait son grand nez busqué, envahissait son front, avec le même regard distant, immobile, qui attendait ; l'autre les yeux à demi clos et les doigts toujours frémissants.

C'était maintenant le plein du vacarme. J'écoutais, guettant, à travers la fusillade, le son des fifres et des tambours que nous avions autrefois entendus. La poussée des Allemands semblait peser plus dangereusement à gauche. J'y courus. Le sous-lieutenant Dast, chef de ma première section, riait, gouaillait, avec une verve qui soutenait merveilleusement les courages autour de lui. Lui-même faisait le coup de feu, le fusil calé à l'épaule, en désignant les objectifs. Comme le 24 septembre, on voyait des Allemands qui couraient d'un arbre à un autre, leurs uniformes gris verdâtre, taches ternes dans des flots de soleil.

« Ça va ! Ça va ! m'avait crié Dast. Sois tranquille de mon côté. »

Je revins vers le centre. Je disais en passant, penché vers les hommes qui tiraient :

« Ménagez vos cartouches. Abritez-vous d'abord. Attendez de les voir pour tirer. Le bois est clair, vous les verrez sûrement. On tient partout. »

Le bois était clair en effet, assez pour m'avoir livré la vision extraordinaire de cavaliers allemands au galop : une frise d'estafettes, trois à la

file, les hommes couchés sur l'encolure de leur monture, les bêtes lancées à pleine vitesse, les temps de leur galop scandés de grands à-coups précipités.

Une accalmie passa. Les assaillants devaient s'être couchés : notre tir avait porté. Le sous-lieutenant Sansois, agenouillé au milieu de ses hommes, me dit avec un bon sourire :

« Ils vont sûrement remettre ça. Mais soyez tranquille, on tiendra. »

Contre le hêtre, au bord du layon, le grand soldat maigre était mort, le teint cireux, les mains abandonnées. Les doigts de l'autre tremblaient toujours. Je poursuivis. Adjudant Wang, aspirant Salager... Encore deux bons chefs de section. Leur attitude était exemplaire. Leurs regards, le calme de leur voix m'affermis dans une confiance qui s'étendait à notre unité tout entière. C'était une chance, cette cohésion, cette entente dont l'épreuve du danger attestait la solidité. La fusillade venait de reprendre. Je revins vers le centre, dans l'intention de m'y fixer pendant cette nouvelle flambée. Ainsi pourrais-je intervenir, pour le mieux et au plus vite, s'il me fallait pourvoir à quelque parade pressante.

Les balles sifflaient. Je courais, penché en avant, dans le layon qui bordait notre ligne. Quelques secondes encore, je me coucherais près de Sansois, prendrais le fusil d'un blessé... Mes yeux cherchaient déjà l'étroite saignée où j'allais m'allonger, le parapet où j'appuierais mes coudes. Un pas sur le côté, pour éviter le corps du jeune gisant. Les yeux voient vite en de pareils instants : il était mort, ses doigts ne tremblaient plus. Mais ses paupières étaient restées ouvertes. Je les fermai, les tins closes un instant, me redressai pour un dernier élan. Avais-je eu le temps d'entrevoir ces deux hommes, le geste autoritaire de leurs bras abaissés ? D'entendre leurs voix pressantes qui

me criaient : « Attention ! Il y a une trouée ! » Certainement oui, puisque je m'en souviens. Mais j'étais déjà parti.

La balle m'atteignit à la face interne du bras gauche. Avec une telle brutalité que je crus mon bras arraché. Je dis tout de suite que c'était une balle explosive, qu'elle déchiqueta en éclatant tout le faisceau vasculo-nerveux. Je tombai sur la place même, non de mon long, mais sur un genou. J'étais en plein dans la trouée. L'homme qui venait de m'abattre continuait de me tenir sous le guidon de son mauser. Le temps pour lui d'en manœuvrer la culasse, il tira de nouveau sur moi.

Sa seconde balle m'atteignit au même bras. À peine si je la sentis, mais je vis mon bras tressauter au choc. Si étonnant que cela fût, j'en éprouvai comme un soulagement. Cette sensation d'arrachement brutal n'avait laissé d'abord dans le champ clair de ma conscience qu'une inquiétude, une idée fixe : où est mon bras ? Je ne pensais pas encore, absolument pas au danger. Quand la seconde balle m'atteignit, je m'étais retourné d'une demi-torsion du buste, et je cherchais mon bras des yeux. C'est ce tressaut qui m'en rendit la présence.

Cette seconde balle avait frappé à une dizaine de centimètres au-dessous de la première et coupé, elle aussi, les mêmes vaisseaux et les mêmes nerfs. Cependant le même tireur, une fois encore, avait manœuvré la culasse de son fusil, et tirait. Sa troisième balle me toucha au corps. Heureusement pour moi, je ne faisais pas face. Ce mouvement latéral, cette torsion involontaire avaient « refusé » ma poitrine. La balle trancha mon muscle pectoral gauche, passa entre deux côtes en éraflant la plèvre et ressortit sous mon aisselle.

C'était la plus anodine et c'est elle qui me sauva. Je l'avais entendue quand elle avait frappé ma vareuse, et mon regard avait répondu : de sorte que

je vis nettement un flocon de drap bleu s'envoler, et à la place un accroc écarlate. Ma réaction fut instantanée. Je me laissai aller sur le côté, à plat dos, sentis que des mains me touchaient, que des bras me tiraient doucement hors de la trouée mortelle. Quelques instants après, j'étais couché sur un bat-flanc dans la pénombre d'un abri.

On l'entend bien. Cette minutie ne saurait rendre compte d'une réalité si fulgurante, de son passage sidérant. Elle est néanmoins nécessaire. Si je m'y tiens, c'est, je le sais, comme à un compromis, mais faute duquel j'en arriverais sûrement à trahir la vérité.

Pas un instant, sauf dans l'hébétude du choc et la stupidité qui l'avait accompagné, je n'avais perdu conscience. Au moment même où cet accroc rouge avait appelé mon regard, la notion du réel m'était revenue, intégrale. Avec ma sensibilité. Je souffrais beaucoup. La sensation du danger fondait sur moi, m'envahissait, s'exacerbait. C'était cette commune réaction des blessés, élémentaire et si complexe, où le sentiment de la vie désormais promise, sauvée, renverse d'un seul coup les barrières qui contenaient la peur ; le passage dans un monde autre, celui d'avant, quitté depuis des mois éternels, et dont on se souvient soudain qu'il a continué d'exister, qu'il vous attend, que ce retour inespéré va être dorénavant possible...

J'étais extraordinairement présent, tous les sens vigilants comme avant, et même avec une acuité accrue, mais autre, tout orientée vers le salut. Ainsi, à l'instant même où je voyais ce trou sur ma poitrine, j'entendais la voix de Sansois : « Mais vous ne le voyez donc pas ! » C'était de moi qu'il s'agissait, moi que soulevaient des bras précautionneux. Mon souffle faisait un bruit bizarre, rauque et doux. Le ciel, entre les branches hautes, se colorait de rose et de vert tendre. Dans l'abri où j'étais étendu, des silhouettes sombres allaient et

venaient dans le cadre ensoleillé de la porte. Parfois, un coup de lumière éclairait en plein un visage, aussitôt reconnu, proche, émouvant parce que je savais que je le quitterais bientôt, que j'allais le laisser dans un monde qui n'était plus le mien et que j'en avais de la peine.

Un besoin de parler, de dire mon attachement quand même, mon regret de renoncer par force à notre camaraderie, de promettre ma fidélité me rendait étrangement volubile, incapable de réprimer ce flot de mots qui me montait du cœur aux lèvres. Mes agents de liaison étaient là, mon ordonnance Mounot qui se penchait vers moi. Ces hommes, ces camarades me semblaient au rebours silencieux. Mon chef de bataillon venait d'entrer, s'approchait. Quelle contrainte sur son visage ! Je lui parlais incoerciblement. Je lui disais :

« Vous voyez, mon commandant, c'est mon tour. Combien sommes-nous, des premiers jours ? Vous m'aviez dit, après les Épargés : “Vous, Genevoix, vous êtes intuable...” Et vous voyez. »

Il se contraignait à sourire. Je percevais cette contrainte et je m'en demandais la cause.

« Mais vous n'êtes pas tué, disait-il, Dieu merci ! Ne parlez plus. On va vous emmener. Bonne chance... »

Il s'écartait un peu. Je l'entendais qui chuchotait dans le fond obscur de l'abri :

« Une toile de tente avec deux baliveaux. Il va falloir quatre porteurs... Au premier poste de secours, vite ; au croisement de la route de Mouilly... »

Mais pourquoi une telle hâte ? J'aurais voulu dire tant de choses encore ! J'étais déçu, choqué, vaguement triste. Toujours cette fantasmagorie d'ombres, ces mains sur moi, qui coupaient mes vêtements, qui déchiraient des

paquets de pansement, les appliquaient sur ma poitrine, les fourraient sous mon aisselle ruisselante. Je sentais très bien cette coulée, cet afflux intarissable et chaud, mais je ne les liais pas à la pensée du sang, de mon sang. Il n'était que de m'abandonner, de me remettre aux soins que l'on me prodiguerait, en prenant mon parti de ces demi-silences, de cette hâte inexplicable à m'emporter, à m'« évacuer ».

On me souleva. La lumière du dehors m'éblouit. En même temps qu'elle je retrouvais le bruit, la fusillade, les claquements des balles dans les arbres. Mes porteurs allaient à petits pas, debout, grandis, à mes yeux terriblement vulnérables. Je mesurais leur sollicitude, les efforts qu'ils faisaient pour accorder leurs pas, pour ne pas se mettre à courir. Ils me paraissaient héroïques et j'aurais voulu le leur dire, les remercier.

Mais je souffrais de plus en plus. La toile de tente, tendue par le poids de mon corps, serrait mon bras contre mon flanc et l'écrasait douloureusement. J'avais reconnu tout de suite les deux porteurs qui allaient les premiers, Mounot encore, et Charnavel. Je ne pouvais voir les deux autres, derrière moi, touchant presque ma tête, et que j'entendais respirer. Je me disais : « Je m'informerai. Il faudra que je leur écrive, à tous les quatre, que je leur dise... » J'étais trop las pour demander leurs noms. Les balles faisaient trop de bruit. Parfois l'un d'eux trébuchait dans le lacet d'une ronce, et j'avais un sursaut au cœur en pensant qu'il était atteint.

Il leur fallut une demi-heure peut-être pour arriver au carrefour. Les balles y étaient moins nombreuses, moins bruyantes. Mais des obus tombaient, qui cherchaient nos arrière-lignes. De nouveau, ce fut l'ombre d'un abri enterré, le cadre illuminé de la porte et, bougeantes, les silhouettes noires.

L'acuité de mes perceptions sensorielles continuait d'être extraordinaire. Vue, ouïe, odorat, rien ne leur échappait : l'odeur de terre, de suie et d'humus fermenté que nous avions respirée des mois, aujourd'hui traversée par l'odeur d'iode des pansements et celle de l'eau de Javel répandue, les sifflements de trois obus, leur éclatement cent mètres plus loin.

Dehors, accroupi sur le seuil et vaguement balancé sur la pointe de ses souliers, un sergent de la 8e compagnie me parlait en guettant les trajectoires. Lui, du moins, ne se contraignait pas. Homme d'une autre compagnie, ainsi moins lié à notre clan, il bavardait avec naturel, abondamment, m'annonçait les blessures et les morts. Je l'écoutais malgré ma lassitude, un peu rasséréiné de le voir me traiter ainsi, en interlocuteur normal. Quand mes porteurs avaient quitté l'abri, j'avais eu un élan pour les retenir encore. Mais la force m'avait manqué. Tout juste ai-je pu dire au major qui venait de les renvoyer : « Pas celui-ci. J'ai besoin de lui. » Et Mounot était resté.

Ce médecin m'était inconnu. Un « étranger » barbu, venu peut-être de la Division. Il m'a fait une piqûre au bras droit, a remplacé les paquets de pansement par un bourrage épais de compresses et de coton, bandé mon épaule et mon torse.

« Cette piqûre... Qu'est-ce que c'était ?

— De la caféine... On va vous conduire à Rupt. Et de là, je pense, à Verdun. »

J'ai demandé :

« Où est Le Labousse ? »

C'était notre médecin de bataillon, lui aussi un vétéran, un fidèle des premiers jours. Pourquoi n'était-ce pas lui qui venait de m'accueillir ? Le voir seulement, quel bien cela m'eût fait !

« Je ne sais pas, a dit l'inconnu. À Mouilly ?... Oui, à Mouilly. »

J'ai quitté le carrefour sur une poussette, un brancard balancé entre deux roues de fer. Chaque cahot me martyrisait. Rupt, Verdun, que c'était loin ! Il allait falloir être calme, me recueillir contre cette grande fatigue, contre le tenaillement de la douleur qui me broyait le bras, l'épaule, qui maintenant irradiait jusque dans mon cou, dans ma tête.

« Tu es toujours là, Mounot ? »

Il suivait, se rapprochait, touchait de la main ma main droite. L'homme qui véhiculait mon brancard était aussi un inconnu : un grand gaillard blond, placide, qui faisait de son mieux pour éviter les aspérités. Que lui dire ?

« C'est encore loin, Mouilly ?

— On approche.

— Quelle heure est-il ?

— Quatre heures moins dix. »

C'est vers une heure et demie que j'avais été blessé. La journée tenait sa promesse de l'aube. Tout le ciel était bleu, lumineux. L'ardeur du jeune soleil faisait déjà pressentir l'été. Immobile sur le dos, je ne tentais même pas d'entrevoir ceux que nous croisions sur la route. De loin en loin l'ombre d'un arbre et sa fraîcheur, le bruit d'un pas qui eût dû m'alerter. Mais à quoi bon tourner la tête ? Il n'y avait plus que Mounot, sa bonne figure aux joues saines, ardemment roses, sa moustache couleur d'épeautre, pour me ramener à une

notion des choses dont je me sentais m'éloigner, m'enfuir d'un glissement de tout l'être, pareil à ces dérives douces, imperceptiblement écoeurantes, qu'il m'était arrivé de connaître, enfant malade, dans un fiévreux demi-sommeil.

Mais un cahot secouait mon corps, me rendait à la souffrance. Alors je m'efforçais de faire le point, je récapitulais, dans leur enchaînement vraisemblable, les faits de cette journée entre toutes qui venaient aboutir à cette minute, à ce brancard et à cette route, à ces maisons meusiennes qui étaient les maisons de Mouilly.

« J'ai été blessé, grièvement. Au bras. Personne ne meurt d'une blessure au bras. À la poitrine ? On en guérit aussi, et même vite si rien d'essentiel n'est touché. Chauffert, à Rembercourt, a eu la poitrine traversée, de part en part, d'un coup de baïonnette. Un mois après il était revenu... »

Autant le 24 septembre, « blessé » indemne, j'avais, pendant d'affreuses secondes, pensé, vécu ma propre mort, autant cette fois j'en étais mentalement éloigné. On m'emmenait, on allait me soigner, me rendre la santé et la force. Cela seul devait m'importer : un long sursis pendant lequel, qui savait ?, la guerre s'achèverait peut-être. J'avais fait mon devoir, je méritais la chance qui m'arrivait, qui allait être mon viatique, m'aider à supporter l'épreuve de cette dure, dure souffrance, et cette fatigue lucide que je sentais gagner, m'envahir irrésistiblement.

« Qu'est-ce que vous avez dit, mon lieutenant ?

— Le grand toubib, là-bas... Arrêtez-moi. »

J'avais soulevé un peu la tête, peut-être simplement parce que nous étions à Mouilly, pour me convaincre du chemin parcouru. Et voici qu'à mon

premier regard, debout devant une voûte de cave sous un fanion blanc à croix rouge, j'avais reconnu la haute taille et la carrure de Le Labousse.

J'étais content. Le souvenir de nos entretiens venait de se ranimer. De tous mes compagnons du front, sans doute était-il le seul avec qui j'eusse pris tant de plaisir à faire cliqueter les idées et les mots. Lui, sûrement, allait aussitôt m'être proche, me comprendre. Et n'était-il pas médecin, plus près que nous des blessés, des souffrants ?

Myope, il ne me reconnut qu'au moment presque où je le touchais. Dans l'instant, son expression changea, contrainte, lointaine, à mes yeux incompréhensible. Comme dans l'abri de première ligne, j'avais commencé à parler. Comme alors, j'avais devant moi un homme « ailleurs », dont le visage hier familier, amical et, si je puis dire, semblable, ne m'accordait qu'une sympathie apparemment conventionnelle, forcée, pour me dérober mieux je ne savais quelle vérité secrète, quelle ressemblance ancienne qui venait de m'échapper.

La même peine, la même déception triste revenaient me serrer le cœur. Pour moi, pour l'ami que j'étais, que j'avais cru que j'étais, quelques rares mots jetés de haut, comme une aumône impatiente :

« Mais oui, mais oui... Ne parlez plus. Allez. Bonne route. Vous êtes sauvé ! »

Il regardait par-dessus moi, cherchait des yeux ceux de mes convoyeurs, ces hommes debout comme lui sur la chaussée pleine de soleil. Je surpris son regard, l'ordre muet qu'il exprimait clairement : « Allez-vous-en ! Dépêchez-vous ! » Mais cela même n'éveilla pas en moi ne fût-ce que l'ombre

d'une question, d'une inquiétude. Comme je parlais, il me serra la main, me regarda enfin réellement. Je le quittai sur ces mots étonnants :

« Oubliez-nous. »

Le cheminement avait repris, les cahots, l'immensité du ciel sur moi. Qu'avait voulu dire Le Labousse ? Oublier ça, oui, la bataille qui continuait, où j'avais laissé mes hommes, le danger, la mort aveugle. Mais eux ? Je savais bien que non. Toute ma vie je ne me déprendrais pas d'eux. Jamais je n'oublierais leur misère inhumaine, ni leur consentement quand même, ni leur mort, ni ce regard du mourant des Épargés qui un jour m'avait sauvé.

J'avais fermé les yeux. Je revoyais le tournant de boyau où il m'avait fallu passer. C'était entre deux contre-attaques. À ce moment, les Allemands avaient pu organiser le bord d'un entonnoir de mine, le blinder çà et là de boucliers d'acier sombre. À chacun de ces boucliers, un fusil d'avance pointé, très exactement réglé, menaçait les passages où le bombardement avait écrié nos boyaux. J'arrivais à un tournant et j'étais alors sans méfiance. J'allais passer, lorsque quelque chose m'arrêta. Juste le temps de m'apercevoir que la paroi gauche du boyau s'étalait à découvert devant une échancrure de la paroi opposée. Au même moment je vis les morts.

Il y en avait trois ou quatre, tombés les uns par-dessus les autres, le dernier étendu à plein dos sur le tas de ses camarades. Ils venaient sûrement de tomber, tous depuis la dernière contre-attaque, celle qui avait amené les Allemands au bord de l'entonnoir de mine. J'avançai d'un pas encore, surveillant des yeux, là-haut, la ligne de faite au bord du ciel. Et de nouveau quelque chose m'arrêta. C'était comme un appel, celui de l'homme qui va à la rencontre et que son regard devance. L'homme qui rencontre un homme, ce sont ses yeux qui cherchent d'abord et, ce qu'ils cherchent, ce sont les yeux de

l'autre. Et les miens, en effet, venaient de rencontrer ceux de l'homme tombé sur le dos.

Contrairement à ce que j'avais cru, il vivait. Mais il était perdu. Tandis que la poussette me secouait sur la route d'Amblonville, je revoyais ses prunelles bleues, et leur regard en effet vivant, intense, où la supplication et l'angoisse avaient ensemble la force d'un cri. Je m'étais arrêté tout à fait, tendu vers lui, attendant qu'il parlât. Sa bouche s'était entrouverte, mais de ses lèvres inertes ne sortait qu'un murmure informe, guttural. Il avait dû avoir la moelle épinière sectionnée. Il était hors d'état de faire le moindre geste, d'articuler une parole distincte. Ce fut moi qui parlai pour lui :

« Que je fasse attention ? Que je vais me faire tuer aussi ?... Ne crains rien, je vais sauter. »

L'angoisse disparut de ses yeux, fit place à une lumière que je ne devais jamais oublier. C'est elle que je revoyais dans la nuit de mes paupières fermées tandis que les roues tressautaient, tantôt tanguant dans l'herbe, tantôt faisant grésiller le gravier. Je pensais au mot insensé que j'avais dit à ce mourant : « Ne crains rien... » Qu'eût-il craint, le malheureux ? Dans la solitude du boyau, sur l'amas confus des morts, tête à tête avec sa propre mort, il avait attendu, impassible comme le grand soldat adossé contre le hêtre, ce matin même. Et voici qu'un pas s'entendait, approchait. Alors un sursaut de vie tressaillait au fond de son être, de son cœur, à ses yeux arrêtaient l'homme qui montait.

« Ne crains rien... » Il m'était arrivé de me rappeler ce mot pour regretter son égoïsme, et peut-être sa cruauté. Aujourd'hui, je comprenais. J'étais encore vivant, mais j'avais fait une part du chemin. Lui, pour qui ce n'était plus la peine, il avait craint, réellement, pour moi. Le bond que j'avais

fait par-dessus le passage mortel, le bruit de mon pas qui s'éloignait dans la boue, ils avaient aidé à sa paix, accompagné sa sérénité dernière alors qu'il reprenait son attente, parmi les morts, sa mort près de lui.

« Amblonville », dit le brancardier.

Nous arrivâmes à Rupt alors que le soir approchait. Je me rappelle une grande bâtisse au bord d'un chemin qui montait. Une agitation incroyable régnait là, rumeur de voix, d'appels, de cris, de plaintes, claquements de portes, ronflements de moteurs trépidants. On avait posé mon brancard sur un carrelage qui devait être celui d'une cuisine. Sur une longue table de bois blanc, entre deux bougies vacillantes, des scribes remplissaient des paperasses. D'autres brancards touchaient le mien. Debout contre les murs, patients, dociles, des blessés légers attendaient. La tête au ras du sol, je tressaillais de loin en loin, à cause d'un cri, d'une invective trop proches, d'une plainte plus haute que les autres. Je me sentais sans force, sans recours, à la merci. J'avais appelé en vain Mounot. Il avait disparu. On l'avait certainement renvoyé. Des jambes, des jambes qui passaient, des pans de capotes rudes qui me balayaient le front. À un moment, debout dans la pénombre, je crus reconnaître un des miens, l'adjudant Wang.

« C'est vous, Wang ? »

C'était bien lui, blessé au cou, déjà pansé.

« Et... là-bas ? lui ai-je demandé.

— Je ne sais pas, mon lieutenant J'ai été touché presque en même temps que vous.

— Ne me quittez pas, Wang. Arrangez-vous pour qu'on nous évacue ensemble. »

Quelqu'un s'approcha, se pencha : encore une piqûre au bras droit, du sérum antitétanique sans doute. Encore des jambes en cisailles, une agitation insensée, des courants d'air glacés qui passent au ras du sol, des relents d'essence brûlée.

« Le lieutenant, là... »

On m'interroge : mes nom, prénoms, mon grade, mon corps de troupe...

« Écris ! Grouille ! Et il en arrive toujours... Quel métier !

— Circonstances de la blessure... »

Dans le cadre de la porte ouverte, c'était la nuit, une nuit sans lune, et qui serait froide. Une main palpait ma capote, y accrochait une étiquette.

« Le lieutenant, là... Embarquez ! »

Des cris montèrent. À mes côtés, des brancards qu'on soulevait. Le mien aussi, rudement. Mes pauvres chairs broyées. Je jure que je ne crierai pas... Que la nuit était froide en effet ! À travers le ciel sombre, des myriades d'étoiles scintillaient. Un à un, les montants des brancards raclaient de dures parois de bois. Une touffeur, des ténèbres opaques, des voix dolentes ou révoltées :

« Attention !... Vous me faites mal... Des brutes, oui, vous êtes des brutes ! »

Les trépidations du moteur faisaient hoqueter la vieille camionnette. Le vantail relevé claqua, le pan de nuit étoilé disparut. Combien étions-nous là-dedans ? Six ? Huit ? Trois ou quatre brancards superposés de chaque côté, de grands blessés anonymes, sans visage, chacun muré dans ce noir poisseux,

cette odeur fade de chairs qui saignaient. Vers l'avant, le chauffeur et le convoyeur causaient, paisiblement, comme deux vieillards assis au coin de l'âtre :

« Tu crois qu'on f'ra un troisième voyage ?

— C'est couru. Au train qu'les amochés rapplient, on est bons pour toute la nuit.

— Tu files tout droit, au Rattentout ?

— J'aime mieux prendre par Dieue et Dugny. »

Entre eux et nous, un rideau claquait faiblement. Je vis qu'il s'entrouvrait, découvrant un pertuis allongé, triangulaire, où brillait une seule étoile. Elle avait un éclat merveilleux. Je ne la quittai plus des yeux.

Loin d'avoir émoussé mes sens, ma lassitude extrême les avait aiguisés davantage. Loin aussi qu'elle eût assoupi ma souffrance, elle l'avait exacerbée. Autour de moi, à chaque cahot sur la route défoncée, des cris montaient, parfois intolérables. Je regardais cette mince fente entrouverte où la nuit était la nuit, et cette étoile, si radieusement clignotante, lumière de mes yeux, de ma vie. Une immense gratitude se mêlait à mon épuisement. Il arrivait qu'un battement du rideau me la dérobat une seconde, mais aussitôt elle reparaisait, et j'avais envie de pleurer.

Peu à peu, la douleur s'estompait, reflétait comme une vague se retire, d'un glissement doux, avec une lenteur solennelle. Tout mon corps devenait léger, suspendu. J'imagine aujourd'hui, après tout ce que nous avons lu des voyages interplanétaires, que ce doit être un peu cela, l'apesanteur. Il me semblait flotter à la surface d'un lac sans bords, ou sur une nuée dense et tiède, juste sur leur surface, presque irréelle et pourtant perceptible, et tout autour de

moi, grâce à cette petite lueur limpide, le monde immense et beau, son silence, son repos nocturne, en attente de l'aube qui viendrait.

Je flottais, je ne souffrais plus. Il n'était que de m'abandonner, confiant, à jamais rassuré, même si je m'enfonçais ainsi, très doucement, un peu au-dessous de cette surface, de cette frange presque caressante qui achevait de me séparer, d'abolir ces ténèbres closes, étouffantes, ce murmure de deux voix qui chuchotaient tout près, ailleurs... Plus de souvenirs, de regrets. Qui étais-je ? Une plongée lente et douce, un repos gagné, le repos...

Un cri ! J'ai entendu un cri. Terrible. Qui a crié ? Que signifie cette douleur qui m'assaille, qui me broie le bras et l'épaule ? Qui chuchote là, derrière ce rideau entrouvert ? Ç'a été comme un coup de ressac, énorme, brutal. Ce voyage est trop long, trop dur. Souffrir de la sorte, c'est trop. Ces hommes qui crient dans les ténèbres souffrent-ils encore plus que moi ? À ma gauche, au-dessous de moi, il y en a un qui râle... De nouveau il faut tout sentir, que rien ne me soit épargné dans le noir de l'affreuse boîte close, balancée, dont chaque rebond déchaîne d'autres cris.

« Arrête !

— Assez !

— On n'arrivera jamais...

— Assassins ! »

Et la voix derrière le rideau, aussi tranquillement chuchotante :

« Comment veux-tu qu'on les écoute ? J'fais c'que j'peux, c'est mon boulot. »

Depuis combien de temps avons-nous quitté Rupt-en-Woëvre ? Combien d'heures ? Cette route est interminable. Que ce repos était étrange, tout à l'heure ! Indiciblement apaisant, amical. Ni insidieux, ni menaçant : le repos même. L'odeur, les cris, la douleur torturante m'en redonnaient la nostalgie. Je le sentis revenir, me reprendre, comme l'autre fois abolir toute misère, m'entraîner dans cette plongée douce, ainsi couché, ainsi flottant, encore un peu, un peu au-dessous, je vais passer...

Et ce fut de nouveau un cri, affreusement proche, celui-ci. Quelqu'un a dû se lever dans le noir. Qui s'est levé ? Qui a crié à toucher mon visage ? Tout revient presque instantanément. Je songe : « C'est moi qui ai crié. » Et je cherche des yeux, devant moi, la petite fente où veille toujours la nuit, la grande nuit pure, bonne à respirer, et la goutte de clarté qui tout à l'heure m'a tenu compagnie.

Peut-être, si j'avais pu formuler une pensée, traduire avec des mots ce qui montait du fond de moi, peut-être aurais-je dit à la nuit, à la toute petite étoile : « Vous savez bien que j'ai besoin de vous. » J'écris cela aujourd'hui, j'essaie d'approcher sans trahir. Mais alors, j'étais au-delà.

Une fois encore, au cours du harassant voyage, mon corps a perçu tout entier cet allègement, ce flottement miséricordieux. Mais, cette fois-là, il est resté à la surface, vigilant et douloureux. L'étoile avait un peu bougé, elle allait bientôt disparaître. Mais j'étais sûr qu'une autre allait glisser, prendre sa place, que la nuit restait pure et que le jour était en marche.

Il allait être minuit lorsque les brancardiers de l'hôpital militaire m'ont porté sur mon lit, à Verdun. Il y avait bientôt onze heures que mon artère humérale ouverte laissait ruisseler mon sang. Il paraît – je ne suis pas médecin – qu'on dispose de trente-cinq minutes pour ligaturer cette artère et

arrêter l'hémorragie. Je n'ai pas eu de ligature. L'épaisseur du coton et des linges prodigués par l'aide-major du carrefour, celle du caillot agglutiné dessous ont dû obturer l'artère et me garder ce qu'il fallait de sang, tout juste, pour remonter du collapsus et finalement « me tirer d'affaire ». Mais aussi ma vitalité, ma jeunesse.

Pas une fois, pendant ces onze heures, je ne me suis senti menacé. Pas une fois je n'ai appréhendé la mort, je n'en ai même pas eu la pensée. Je n'ai même pas songé au sang que j'avais dû répandre, semblable que j'étais à ces grands blessés pitoyables que j'avais plaints lorsque j'étais debout. Je ne me voyais pas gisant, ensanglanté, parce que je l'étais à mon tour.

Plus tard seulement, beaucoup plus tard, je me suis rappelé le dernier, ce capitaine d'artillerie lourde que nous avons croisé, à Mouilly, en montant vers la Calonne, et la civière que sa tête avait auréolée de sang. Par-dessus son turban de compresses, quelqu'un avait posé son képi à trois galons. Cette coiffure haut perchée, de guingois, c'était pénible et saugrenu. Quelqu'un d'autre, pour moi, avait fait la même chose. On m'avait retiré mon revolver, mes jumelles, l'argent que j'avais sur moi, un médaillon d'or à mon cou, mais on m'avait mis sur la tête le beau képi trop haut, trop raide, que j'avais baptisé mon pot à fleurs. Je venais de l'acheter à Verdun, parce que l'intendance nous avait habillés de neuf et que mon vieux képi graisseux ne s'harmonisait plus avec ce suave bleu horizon. C'est à la gare régulatrice de Verdun, dans une grande salle aux murs chaulés, sous la lumière décapante de lampes à arc dont les charbons sifflaient, que j'ai senti ce képi sur ma tête : parce que le major qui s'approchait de moi s'avancait entre deux infirmières, entre deux femmes. À peine si je distinguais leurs visages, ébloui que j'étais par ces lampadaires

cruels, et d'ailleurs à bout de forces. Mais ce képi, soudain, m'a gêné comme s'il m'eût défiguré.

Le major m'a piqué encore. Et il a dit avec une moue :

« Inévacuable. Hôpital militaire. »

Peut-être est-ce le regard d'une des deux infirmières, alors que d'autres brancardiers me soulevaient et m'emportaient, qui m'a fait deviner, à une raideur de la peau sur mes joues et sur mon front, que j'étais barbouillé de sang. Mais j'ai pensé, comme à travers une brume : « Il a séché. Preuve que je ne saigne plus. »

Il a fallu traverser des voies, entendre des roues de wagons cogner sur des plaques tournantes, une locomotive qui sifflait quelque part, rouler encore, dans une toute petite tapissière, au trot d'un maigre bidet, sur les pavés d'un interminable faubourg. Mais le ciel, entre les maisons, avait la même profondeur, la même sérénité merveilleuse, criblée d'étoiles. Toutes les maisons, toute la ville dormaient.

Épilogue

J'ai rapporté des faits, communiqué une expérience. Il me semble superflu de les commenter longuement. Aussi bien et d'avance ai-je dit en quelques mots le sentiment qui m'inspirait ces pages, ce que l'on en pouvait attendre, et quoi non.

Ce qui m'a ramené sur les pas du soldat que j'ai été, c'est beaucoup moins une nostalgie, un retour vers ma propre jeunesse qu'un désir réfléchi de partager encore une fois. Une longue existence, lorsqu'elle approche de son terme, propose des perspectives plus spacieuses et plus simples, en quelque sorte désencombrées. Il semble qu'un tri se fasse, et qui oblige : ce qui a compté s'affirme, s'impose, avec une évidence qui devient vite impérative, car la conviction l'accompagne que cet acquis ne nous appartient pas.

C'est pour cela que j'ai voulu retrouver, au long de mes vieux cheminements, tous ces garçons serrés autour de ma jeunesse et qu'une mort injuste a frappés. L'homme n'est pas fait pour vivre seul. La vie va d'étape en étape, et chaque étape appelle des compagnons. Ceux de mon âge, avant d'avoir trente ans, s'ils cherchaient des yeux autour d'eux leurs compagnons de la veille ne voyaient plus guère que des morts.

Peut-être est-ce à cause d'eux aussi que je me suis senti soutenu, pas à pas, par l'espoir d'être consolant. Souffrir de graves blessures, c'est toujours dur et quelquefois atroce. Mais c'est d'abord lutter pour sa vie, et cela en vaut la peine. Demeurer mutilé, c'est dur aussi ; mais on s'adapte, on s'arrange : toutes les habitudes se prennent. Reste la mort.

Elle aussi, elle a été notre effrayant compagnon. Mais à l'effroi aussi, on s'habitue. Tant qu'elle frappait à nos côtés, nous nous méprenions sur elle : elle nous était comme un spectacle dramatique et bouleversant, auquel nous réagissions âprement, de toutes les forces de notre corps vivant. Il n'eût pu en être autrement. Nous nous imaginions à la place de l'homme abattu comme si cela nous eût été possible. C'est impossible, nous ne pouvions qu'imaginer.

Mais la mort venait-elle à nous serrer de près, vivants encore à part entière, à nous leurrer d'une feinte terrible, c'était pis. Tant que, le 24 septembre, je me suis cru touché à mort, j'ai traversé des instants très durs. S'ils s'étaient prolongés davantage, c'eût été intolérable. C'est que, cette fois, la mort m'avait contraint à me voir vraiment « à la place ». Elle me trompait. Le miaulement de la balle qui ricochait avait été comme un ricanement. Mais j'ai été assez sa dupe pour croire qu'elle venait de me tuer. Plus tard, quand j'ai été sauvé, convalescent, ce n'est pas mon calvaire entre la Calonne et Verdun qui venait hanter mes cauchemars, mais ces quelques secondes de septembre. Et je me réveillais pantelant.

Que la mort frappât réellement, tout changeait. C'est l'immense différence entre voir un grand blessé et être vu, grand blessé. Le grand blessé ne se voit pas lui-même. Quand, le 25 avril, ma civière traversait Rupt-en-Woëvre, des femmes, debout au seuil de leur maison, aussitôt qu'elles m'apercevaient rentraient en détournant la tête. Ainsi avaient réagi, l'amitié en plus, mon commandant et Le Labousse. Ils étaient le vivant, l'homme debout dont la compassion même imaginait à faux ma détresse, vivant et debout qu'il était. Ainsi, dans une chambre mortuaire, en va-t-il des vivants qui pleurent autour d'un mourant. À l'instant du dernier passage, le plus serein est celui qui s'en va.

C'est parce que je crois cela que j'ai voulu ainsi témoigner. Pour avoir touché le passage, je sais que ce suprême moment a cessé d'être effrayant. À la lumière de cette certitude, je crois que si la mort « ne se peut regarder fixement », c'est de loin, lorsqu'elle est pensée, imaginée, et lorsque cette image vient s'emparer d'un être dont toute la force vitale a gardé son intégrité.

Entre le temps où je me battais, où j'étais encore « intuable » et mon retour à une vie redonnée – désormais plus précieuse et plus belle –, le souvenir même que je gardais de tous ces morts avait changé et les rejoignait mieux. Que je me recueille, ils reviennent, ceux dont j'ai parlé, tous les autres. Ce soir, je songe à trois d'entre eux que nous avons vus « passer ».

L'un est parti entre les bras de Dast. Au moment où il s'en allait, il a laissé tomber sa tête sur l'épaule de mon camarade ; il a murmuré à mi-voix, en traînant sur chaque syllabe : « Ah ! là là... Valses lentes... », et il est mort. Dast, parisien comme lui, a écrasé deux larmes sur ses joues.

L'autre, un de mes caporaux, est mort dans une petite casemate du génie, au milieu des manches d'outil. Je l'avais vu tomber au bord de l'entonnoir 7. Avec un de mes hommes, Butrel, j'avais pu le tirer derrière une vague de terre, puis le confier aux brancardiers. Je l'ai revu une heure après, conscient encore, doué de regard, et qui me reconnaissait. Ce garçon était beau. Les lignes, le modelé de son visage avaient pris une noblesse au-delà de leur beauté mortelle. Il a passé les yeux ouverts, nous laissant le souvenir de ce visage à jamais pacifié.

Le troisième était ce capitaine, follement brave ou plutôt téméraire, qui avait théâtralement salué la première balle qui l'avait effleuré. Il s'est fait tuer en période calme, pour être sorti d'un boyau, en plein jour, à une place notoirement dangereuse. Il voulait, disait-il, « se rendre compte par lui-

même ». Il a suffi d'une seule balle pour le faire s'écrouler au fond, dans la boue. Ses officiers, ses hommes l'ont relevé, assisté. Très vite, une pâleur saisissante a envahi tout son visage. Sa barbe blonde, dorée, a semblé brunir tout à coup, une ligne violette a barré sa joue gauche : la cicatrice d'une balle de Sommaisne. Il souffrait et cela se voyait. Il a balbutié quelques mots, liés encore à son passé temporel, à ses vieux rêves d'officier fana : « Avoir la Croix... » Mais déjà la mort était là. Nos yeux ont vu s'effacer de ses traits la crispation douloureuse qui les nouait, et sur eux, jeune et tendre, presque enfantin, la lente lumière d'un sourire. Il a murmuré : « Ma mère... » Et il est mort sur ce dernier mot, tout entier remis, blotti. À nos yeux tout venait de s'achever. Pour lui non.

Mais comment irais-je au-delà ?

LA MORTE DA VICINO

MAURICE GENEVOIX

TRADUZIONE

ANTONIO BAMUNDO

Prefazione.

“Se mi è concessa la possibilità, riparlerò di queste cose, delle pallottole che passano, delle pallottole che colpiscono, e della morte dei giovani guerrieri. Non in questo libro votato alla vita; altrove, in un saggio venuto da rive molto lontane, e che vorrei fosse d’aiuto.”

L’impegno preso in *Bestiaire sans oubli*, pubblicato nel 1971, Maurice Genevoix lo mantiene durante l’estate dello stesso anno, a Javea, vicino a Valencia in Spagna. Dalla fine degli anni Cinquanta, passa laggiù le vacanze estive, nella casa che ha fatto costruire in cima a una collina da dove si vede il Mediterraneo. Lontano da Parigi e dall’Accademia francese di cui è il Segretario perpetuo, ritrova all’ombra delle sue mura le condizioni necessarie alla scrittura di un libro. Ha ottanta anni.

È da molto che Maurice Genevoix parla solo con reticenza della guerra che ha fatto nella Meuse, dal mese di agosto 1914 al 25 aprile 1915, quando è stato gravemente ferito presso la Trincea di Calonne da tre pallottole al braccio e alla spalla sinistra. Ha raccontato questa prova in cinque libri pubblicati tra il 1916 e il 1923, raccolti poi sotto il titolo di *Ceux de 14*. E’ in pace con se stesso e con i suoi morti. Vive con loro e con le immagini che sono ad essi legate. E’ una parte del suo universo, tanto personale quanto l’infanzia e che spunta a fatica. Affiora nella sua opera, come la roccia sotto la terra mossa, come ci appaiono delle forme alle finestre di una casa che non è la nostra.

E’ all’avvicinarsi della sua morte che Maurice Genevoix decide di tornare nella regione più dolorosa della sua memoria e di uscirne con un libro. La stesura di *Ceux de 14* era stata una liberazione per il giovane normalista

ferito nella carne, indignato, traumatizzato dalla violenza inaudita delle battaglie a cui aveva partecipato. *La Morte da vicino* è un libro di un uomo in pace con se stesso che, sentendo avvicinarsi la fine, si gira verso il tenente di ventiquattro anni perché gli ricordi quello che ha visto in prossimità della morte. Il testo, apparso nel 1972, è il resoconto di questo dialogo tra il vecchio scrittore e il giovane soldato.

I fatti sui quali ritorna sono conosciuti dai lettori di *Ceux de 14*. *La Morte da vicino* aggiunge per loro solo delle precisioni nei dettagli, ma particolarmente toccanti e di grande interesse per la conoscenza dell'opera di colui che Jean Norton Cru designava come "il miglior pittore di questa guerra". La novità e la ragione d'essere di questa piccola opera tardiva sono altrove. Riguardano uno spostamento di prospettiva. Maurice Genevoix non dice più al lettore: "Ecco quello che abbiamo visto, ecco quello che abbiamo fatto ed ecco quello che abbiamo sofferto, noialtri, fratelli a causa della guerra", ma "ecco quello che ho visto e che tu vedrai a tua volta, fratello mio, al cospetto della morte".

Ceux de 14 è scritto da un uomo che si libera da ciò che lo ossessiona. Nell'urgenza e nel trambusto del combattimento, prolunga e conserva attraverso un libro il legame di fraternità tra i morti e i sopravvissuti da una discesa agli Inferi. Il suo testo è privo di qualsiasi intenzione dimostrativa. Il lettore entra come per effrazione nell'universo di uomini dediti uno all'altro con lo stesso terrore e la stessa sofferenza. All'esperienza incomunicabile della guerra, per questa ragione, nessun libro si è probabilmente avvicinato così intimamente. Vi si trova, fino nella precisione degli orrori descritti, quel tono di umana tenerezza che raggiunge le vette della letteratura.

Ne *La Morte da vicino*, lo scrittore convoca alla sua scrivania il tenente del '14 così com'era, nella sua uniforme macchiata di sangue e di fango, presagendo la fine. Il giovane ufficiale non ha più paura, non soffre più, le sue lacrime si sono asciugate. Parla in modo calmo, pacato, libero dal fuoco dei ricordi che bruciava le pagine di *Ceux de 14*. Racconta ancora qualche momento della sua guerra, come ha incontrato la morte e ciò che ne ha visto. Tutto è chiaro. Vi si comprende così, meglio che nel racconto affannato di una volta, lo svolgimento di un combattimento di fanteria all'inizio della Prima Guerra Mondiale.

A questo nuovo testo sulla guerra, lo scrittore ha assegnato uno scopo. L'ha concepito come un cammino verso un'informazione capitale. Ha affidato il suo lettore al tenente Genevoix perché questo gli faccia scalare i pendii fangosi d'argilla delle "Côtes de Meuse", entrare nel bosco di faggi lacerati dalle mitragliatrici e dalle granate, scendere nella trincea, scivolare nella fossa. E qui, nella terra, in mezzo al baccano delle esplosioni e delle urla, il tenente gli mostra quello che muore disteso su una barella o tra le braccia di uno dei suoi compagni. Fa scivolare la mano del morente in quella del lettore che sente la sua ultima parola e vede come la vita si stacca da un corpo. Un raggio di luce sembra apparire sotto la porta chiusa. Questo piccolo libro sconvolgente è uno dei più confortanti mai scritti.

Michel Bernard

Ogni uomo è solidale. E' responsabile di ciò che è in grado di trasmettere. E lo è nella misura stessa di ciò che ha personalmente ricevuto. E' arrivata per me l'ora di pensarci.

A dire il vero, non è la prima volta. Già qualcosa, prendendo il sopravvento, una presa di coscienza oscura, ma viva e forte, aveva in questi ultimi anni orientato un po' alla volta la mia penna verso una scrittura più diretta, più spontanea, un dialogo col lettore che non ricorreva più all'espedito di una finzione romanzesca, di un apologo o di una leggenda immaginati, ma soltanto alla mia memoria personale e alla mia esperienza di uomo.

Pensarci oggi, e in questo modo, è ritrovare la mia prima testimonianza da scrittore. Quando scrivevo "Ceux de 14", non sono mai stato abbandonato dal sentimento di dover rispondere ad un dovere. Il tipo di avvenimenti che ho dovuto vivere, il carattere delle realtà con le quali si confrontava la mia sensibilità e la mia intelligenza di uomo vivo non solo comandavano e sostenevano a dovere il mio sforzo di scrittore testimone, ma mi trascinavano per partito preso a un'obbedienza – o, se vogliamo, a un'umiltà, a una sottomissione all'oggetto, al quotidiano vissuto -, mi portavano ad optare per la forma del diario, rifiutando le comodità, la voglia e il piacere della correzione, dell'affabulazione, essendo questi ispirati dalla preoccupazione di una verità più vera, di un effetto giusto, letterariamente parlando, ma di un effetto deliberato.

Oggi come allora, è così che voglio testimoniare. Solo che tra la mia testimonianza di giovane uomo e ciò che mi richiede ora, c'è la durata di una vita, il suo peso, forse la sua serenità.

Vorrei tornare su questa parola. Certo, riconosco il ragazzo del tempo della guerra, il soldato che sono stato; meglio probabilmente, e più fraternamente di quanto avrei fatto nella maturità. Ma se sento come il primo giorno le emozioni che l'hanno scosso, le sue indignazioni, le sue rivolte, la sua pietà, il coraggio e la paura, mi sembra oggi che possiamo, io e lui, confrontare le nostre testimonianze, unirle, accrescerne così la forza e prolungarne l'eco.

A questo ragazzo che ero io, dovrò in questo tentativo l'apporto di una conoscenza marchiata a vivo nella sua carne mortale. Egli mi dovrà, forse, quello della serenità di cui parlavo un istante fa e alla quale, nel corso degli anni, la conoscenza che mi ha trasmesso avrà certamente contribuito. Così si definisce e si precisa lo scopo che mi anima oggi.

Le circostanze, alle soglie dei miei venticinque anni, hanno voluto che io avessi della morte, per tre volte, un'esperienza realmente vissuta. Come dire: vivere la propria morte, e sopravvivervi. Questo ricordo mi ha seguito costantemente, come una trama allacciata alla catena dei miei giorni. Aggiungo subito che mi ha aiutato, che mi aiuta ancora, che ne sono sicuro, e che questa certezza determina il mio attuale tentativo: raccontare per trasmettere, come il depositario di un messaggio che dovrebbe essere benefico.

Che non ci si aspetti da me quindi delle meditazioni sulla morte, che affido alla discrezione di ciascuno, nulla più che delle rivelazioni alle frontiere di un passaggio senza ritorno, nient'altro che una narrazione, un racconto scrupoloso dei fatti che mi hanno condotto a sfiorare questa frontiera fino alla soglia dell'ignoto, e forse un po' aldilà. Ma solo questo, ne sono convinto, può venire in soccorso ed aiutare altri uomini. Oserei dire: tutti gli uomini.

Il ronzio della morte

Sono rimasto sulla linea di fuoco come sottotenente di fanteria, poi tenente, poi comandante di compagnia, dal mese di agosto 1914 alla sera del 25 aprile 1915. Soggiorno relativamente breve, se si considera cronologicamente; lungo soggiorno, più della metà della guerra, se si prende come riferimento la cifra proporzionale dei morti.

Ho vissuto la guerra di movimento, il passaggio della Meuse, la ritirata, i giorni della Marne, le battaglie delle Hauts-de-Meuse in autunno, i massacri nel fango delle Épargés, la guerra delle mine, gli agguati, gli allarmi, come l'episodio della Trincea di Calonne, in cui tre pallottole avrebbero dovuto abbattermi. Fu la terza volta che, *a rigore*, avrei dovuto essere ucciso; la sola, in verità, in cui la morte mi ha designato, afferrato, trascinato dall'altra parte; di queste tre volte tuttavia la meno brutale, la più clemente, la più dolce. Ci arriverò al momento opportuno.

Prima, mi sembra necessario ripercorrere le vie che mi hanno condotto verso questi scontri. C'è un avvicinamento del pericolo, con i suoi alti e bassi, le sue svolte ragionate e i suoi trucchi istintivi, le sue flessioni, i suoi sussulti coraggiosi. Si tratta proprio del pericolo di morte, di una morte che cessa di essere percepita come un concetto, ma improvvisamente e continuamente come una presenza tanto reale quanto, per esempio, quella di un calabrone che vi ronza intorno alla testa, si allontana un po', torna, vi fa rabbrivire sfiorandovi con le ali e che, da un momento all'altro, può pungere, sta per pungere.

E, se punge...

Pur non avendo dimenticato lo spavento e lo sgomento che colgono un bambino quando, per la prima volta, concepisce l'idea della morte come una fatalità personale, ineluttabile, penso a una presa di coscienza di natura completamente diversa, così tanto certa che la paura vi resta legata, ma alla quale ci si abitua e con cui perfino, estremizzando, si familiarizza. Ciò non senza lotta. Ma questa educazione di sé non si sottrae sempre alla lucidità del controllo e alle grinfie della volontà.

Ho evocato, in uno dei miei recenti libri, due scene da cui la mia infanzia è stata profondamente segnata. Le ricordo qui perché corrispondono abbastanza bene, una al primo, l'altra al secondo dei modi di conoscenza che ho appena distinto.

Avrò avuto quattro anni, quel giorno di primavera radioso in cui ho visto, nella pace della nostra corte un capretto bianco succhiare dal biberon? Era disteso in grembo alla nostra domestica. Questa giovane donna lo cingeva tra le sue braccia, il viso un po' chino, illuminato da un sorriso che potrei definire materno. Non si sarebbe potuto sognare uno spettacolo più toccante: quel gesto femminile, quel sorriso, quell'animaletto incantevole, candido, soffice, pieno di vita, che spingeva il muso impaziente come se lo stesse facendo contro le mammelle di una capra... E improvvisamente questo pensiero folgorante, atroce: lo uccideranno, lo cucineranno, lo mangeranno. Urlai, urlai da morire, come una bestia. Chi mi avrebbe fatto tacere? Bisognò che mia madre mi portasse via tra le sue braccia.

L'altro ricordo mi ritrova "grandicello". Avevo nove anni. Convalescente da una frattura, mi ero visto costretto ad immergere la gamba rotta, per rinvigorirla, nel sangue di una vacca sgozzata. Tutto ciò si svolgeva nel mattatoio di un macellaio. Ero lì, seduto in silenzio su una sedia. L'uomo

stordiva la bestia davanti a me, con un colpo di martello che l'abbatteva. Per quanto distogliessi lo sguardo, non mi sfuggiva nulla di quell'assassinio: ogni passo della bestia sul suolo di cemento, il raschiamento, nell'anello di ferro murato sul bordo di una cunetta lastricata, della cavezza tirata dall'aguzzino, la grossa testa mascherata di cuoio nero che si inclinava fino a toccare il suolo, l'ansimare dell'uomo, il colpo spaventoso del martello che infieriva, il tonfo sordo del grande corpo che si accasciava.

È allora che per la prima volta ho visto "scorrere il sangue", il sangue rosso, di un rosso splendente, al fuoriuscire dal corpo che esso stesso animava. Lo sentivo tintinnare spasmodicamente urtando il fondo del secchio, crepitare facendo la schiuma quando il macellaio, con un sorriso da brav'uomo, portò velocemente e posò quel secchio davanti a me: "Dai, forza! Non aver paura!"

Ma non era questione di aver paura. Ero sconvolto, disgustato ma terribilmente attento. Era caldo, avvolgente. Viveva contro la mia pelle, più caldo di essa, e presto proprio caldo uguale, e presto *quasi* caldo uguale, tiepido, più freddo, veramente freddo: una cosa morta, un enorme grumo di sangue tremante, una guaina molle da cui riuscivo a malapena ad estrarre la gamba, da cui usciva infine con un rumore di suzione ingorda quando l'aria penetrava nel buco che essa abbandonava.

Mi avessero descritto prima quel rito barbaro e il ruolo che mi avrebbe assegnato, penso che sarei fuggito verso qualche asilo inaccessibile. Ma io restavo, trattenuto da una disciplina familiare e sociale che mi possedeva letteralmente, sorretto e perfino richiamato, tra un abbattimento e l'altro, da una volontà che salvaguardava in qualche modo il mio istinto di libertà e non abituandomi fino a vincere il mio rifiuto profondo, ma accettando la spaventosa realtà alla quale ero messo di fronte.

Non so se ho più ripensato a queste prove infantili quando mi sono visto in contatto con la realtà bellica. Forse, a Esnes, la sera che ha seguito il mio arrivo al fronte, vedendo un soldato dalle braccia nude sgozzare una pecora stesa e legata su una porta. Se ci ripenso oggi, è a causa di una similitudine che unisce ancora ai miei occhi un ricordo e l'altro. Similitudine che supera l'incidente. Perché si sarebbe trattato, stavolta, di un'abitudine da conquistare, di un adattamento da perfezionare, per quanto laboriosamente e dolorosamente, pena un'inappellabile disgregazione interiore e progressiva.

Bisogna dire che di occasioni ne avremmo avute. Un test, se così si può dire, non attendeva il successivo: le pulsazioni ancora lontane del cannone, presto i "colpi d'inizio" enormi dei nostri pezzi d'artiglieria da 120, al confine con i boschi di Septarges, poi i latrati dei 75, ancora il volo delle granate sulle nostre teste, il fischio rabbioso del piccolo calibro, il ronzio setoso del grosso calibro, quei sibili quasi lenti che ci facevano alzare la testa e cercare con gli occhi nel cielo quelle strane cose, portatrici di morte.

Un po' più tardi, solo un po', qualche ora. Sembra, quando "queste cose" piombano su di noi e tuonano esplodendo, che il loro peso si centuplichi improvvisamente. La terra trema sotto i nostri corpi, potremmo contarne ogni pulsazione. Fuori dai rami dilaniati ingialliscono dei turbinii di foglie che sono scurite ancora, sotto il sole, dai fumi neri, dai fumi rossi. Il tronco di un faggio colpito in pieno, crolla nella sua sottile struttura, si infrange improvvisamente, si abbatte in un crepitio di rami, di stridii simili a delle urla.

Siamo appiattiti contro il suolo, ginocchia e ventre, spalle e testa sotto lo zaino: si chiama "fare la tartaruga". Durante un breve momento di calma, metto un occhio fuori dal carapace. E vedo lo sguardo di un uomo che incrocia il mio. È il primo. Durante il secondo che segue, due, tre altri sguardi mi

raggiungono. Tutti hanno la stessa espressione attenta, senza alcuna malevolenza, ma molto acuta.

Ecco un aiuto che non mi aspettavo. Ho sentito un'onda calda, meravigliosamente tonica e buona, propagarsi in me. Scoprivo una verità, benevola, benefica; che mi ricorderò d'ora in poi.

È uno dei privilegi dell'ufficiale di truppa essere condotto all'oblio di se stesso dalla coscienza acquisita delle proprie responsabilità. Dei privilegi, ce ne sono stati degli altri, più tardi, questi d'ordine materiale, a partire dal momento in cui la routine dei settori ha riportato i battaglioni negli stessi accantonamenti di riposo: spesso un letto, un tetto, una "mensa" che variava in base alle possibilità della paga. Ma durante i primi mesi, condivideva integralmente la miseria e le sofferenze degli uomini: le stesse camminate massacranti, la stessa sete, il rifornimento incerto, le rape dissotterrate nei campi, la dissenteria, la paglia dei fienili, le notti ghiacciate senza coperta, le ore di pioggia interminabili nel fondo vischioso di un fosso e, certamente, gli stessi pericoli.

Un po' di più, addirittura, se possibile. Davanti al freddo, la fame, il fango, due uomini che battono i denti stringendosi l'uno contro l'altro, condividono lo stesso calore, nonostante il gallone presente su una manica di uno di loro. Ma in battaglia, questo gallone contava. Segno visibile di autorità, sarebbe stato solo quel segno e nient'altro se non avesse sin dall'inizio obbligato corpo e anima il ragazzo che designava. Spesso ancora quasi un ragazzino: era il mio caso, non avevo ancora ventiquattro anni, il mio compagno Porchon ventuno. Quel gallone nuovo segnava in larghezza le nostre maniche; inoltre una larga striscia nera, sotto la giacca, arricchiva i calzoni garanzia. È una sensazione molto particolare, nel crepitio anonimo di una battaglia di fanteria in campagna aperta, rendersi conto improvvisamente di

essere stati avvistati, sotto mira di un “ufficiale tiratore” assistito da un uomo con il binocolo, un omaggio a quelle strisce nere e a quel bel gallone d’oro. Accettare quella sensazione, era già perfezionare l’apprendimento, temprarsi improvvisando.

Ma non voglio anticipare. Tra i “paioli” di Septarges e quel sesto giorno di settembre, per noi primo giorno della Marne, avevamo dovuto subire qualche altro bombardamento. I Tedeschi non avevano soltanto tiratori scelti e dei buoni binocoli di Iena. Disponevano anche di obici pesanti la cui portata eccedeva di diversi chilometri quella dei nostri rimailho⁶⁵. Così questi primi “duelli d’artiglieria” giustificavano già l’ironica definizione che avrebbero preso i fanti⁶⁶: si conciavano come degli straccivendoli⁶⁷.

Anche in una trincea detta “per tiratori in piedi”, ci si sente incredibilmente vulnerabili. E i minuti, tra le raffiche, sembrano non dover proprio finire. Vedo ancora due dei miei uomini, avendo staccato i loro sarchi, scavare freneticamente nella parete di fronte al nemico delle nicchie profonde, delle specie di tane dove sprofondavano poco a poco, fino a mostrare soltanto

⁶⁵ Type de canon, argot militaire.

⁶⁶ Pousse-cailloux : fantassin, soldat de base, homme de troupe (langue familière, populaire).

⁶⁷ Biffins: « Fantassin, soldat d’infanterie, soldat de ligne, soldat et, par extension, tout militaire de l’armée de terre ; officier fantassin ; se dit aussi des prévôts d’arme dans la cavalerie.

Biffin dans le sens de fantassin et de chiffonnier paraît de voir se rattacher à biffer = bouffer (par souffler) ; Larousse a déjà observé que c’était une dénomination injurieuse (de là goulu). Une expr. du patois du haut Maine donne la solution : biffer = marcher en se cachant et renvoie à beffer = marcher en rasant le sol, le long des murs : beffler, beffer, biffer = la marche des beffleurs. Rien d’étonnant à ce que les chiffonniers et les soldats maraudeurs aient été désignés sous le nom de biffins (Schwob 1928, glossaire) / Fantassin dont le sac est la hotte (Merlin 1886-1888) / Traditionnellement, à cause du sac, comparé à celui du chiffonnier ; une autre explication en fait un mot des marins et de l’infanterie de marine, porteurs de l’« ancre », par dérision pour l’habillement médiocre des fantassins (Grand Robert) / Ce mot désignait les chiffonniers qui portent la hotte et a été appliqué aux fantassins parce qu’ils portent le sac (Déchelette 1918) »] *Dictionnaire BOB : argot, populaire, familière en ligne*. www.languefrancaise.net

la curva del loro sedere e i chiodi delle suole. Forse questo mi ha distratto: penso che ne avessi bisogno.

Il bombardamento si placò. Il sole tramontava in un cielo purificato, un irraggiamento splendido e dolce. Io uscii dalla trincea, felice di distendermi nel fresco crepuscolo, di camminare attraverso l'erba medica, grassa e brillante, dove della trincea non rimaneva, a qualche passo, che un graffio pallido appena distinto. Il mio piede, tra due ciuffi, fece tintinnare una cosa dura e pesante. Mi abbassai, raccolsi un missile di rame, ancora caldo, inciso con lettere e cifre. Delle esplosioni brillavano qua e là. Ne raccolsi anche qualcuna, mostruose, delle specie di mezze granate strappate in tutta la loro lunghezza, dilaniate nel filo spinato, in denti di sega omicida. Le soppesai a mio piacimento, passai e ripassai il dito sulle loro asperità terribili. L'immaginazione era facile e provvisoriamente disarmata, fino agli scoppi successivi che avremmo sentito ronzare, il cui volo ronzante ci avrebbe fatto chinare la testa, calabroni di guerra alla ricerca di uomini da uccidere.

Il 6 settembre, arrivarono le pallottole. Una brezza tiepida correva sull'avena. Se una reale battaglia ha potuto assomigliare un giorno a quelle che avevo potuto immaginare, posso ammettere che fosse quella, almeno nelle sue primissime ore.

Davanti a noi, avanti a Sommaisne, le granate scoppiavano sui tetti di Pretz-en-Argonne. La sparatoria crepitava da tutte le parti, densa, a tratti frenetica, ma prevedibile e, se così posso dire, banale. Eravamo tuttavia impegnati, e totalmente. La somiglianza si affermava: noi progredivamo, con i fucilieri schierati. Potevo vedere, lontano alla mia sinistra nella pianura, delle sottili file di soldati blu e rossi, le une incollate al suolo, le altre come stessero

scivolando lateralmente, molto velocemente, verso i Tedeschi ancora invisibili. Così avanzavamo, “a salti”.

Un gesto del mio braccio destro anima gli uomini intorno a me. Corriamo, sento il martellamento dei passi, lo schiacciamento delle spighe calpestate, le grosse detonazioni dei lebel⁶⁸ che sparavano dietro di noi. Ad ogni salto, cerco con gli occhi la scarpata, la piega di terreno che ci proteggerà in qualche modo. Eccoci, distesi fianco a fianco, il fucile già pronto, imbracciato. Il mio chepì alzato a tutto braccio, faccio segno all'altra mezza sezione. E non appena è in piedi, si lancia, ci raggiunge, ci sorpassa, mentre attorno a me i lebel facevano fuoco.

Questo slancio, questo brio, questa perfezione manovriera mi riempivano il cuore di ammirazione e, di conseguenza, d'entusiasmo. Eravamo al campo di esercitazione? Pensavo al cortile della nostra caserma di Bordeaux, tre anni prima, agli assalti derisori, che vi avevamo condotto, alle cartucce di legno, che con grandi clicchettii delle culatte, facevamo cadere nella polvere. “Ma questa volta, mi dicevo, è una battaglia vera”.

Il baccano crescente mi aiutava a prenderne coscienza. Le detonazioni vicine diventavano assordanti. Una mitragliatrice, non lontana, trepidava a folle cadenza: ne vedevamo la fumata blu, le strisce brillanti che i soldati attraversavano. All'estremità di un campo di grano, degli uomini, in piedi, fieri, sparavano tranquillamente su dei bersagli nascosti ai nostri occhi. Distinguevo il rinculo della loro arma, ben ferma sulla loro spalla. Soprattutto, ascoltavo i proiettili.

⁶⁸ Lebel est un type de fusil.

Alcuni cantavano sopra alle nostre teste, sibilavano un fischio dolce, modulato, che se ne andava lontano, fino ad essere impercettibile. Altri ronfavano, altri miagolavano, altri sembravano rimbalzare in volo, come se avessero colpito l'aria. A volte, alti in cielo e più rumorosi di tutti gli altri, ce n'erano alcuni il cui scoppio mi faceva pensare ad un'enorme frustata, di una brutalità inaudita, e di cui il viso degli uomini, incassando la testa nelle spalle, tradivano l'angoscia e la paura. Ma anche a questo, mi sembrava di abituarli.

“Avanti!”

Ancora questo martellamento di corsa ai miei fianchi, queste presenze fraterne esaltanti, questi respiri esalati dai petti. E improvvisamente, tutto addosso a me, a sinistra, la sensazione di un vuoto, di una soppressione insopportabile che attenta all'ordine del mondo.

Prima di voltarmi, so che cosa sto per vedere: non proprio la doppia scossa delle due gambe proiettate in avanti, l'irrigidimento, la remissione solenne, ma questa statua già inerte, questa carne morta gettata a terra, questo giovane corridore per sempre immobile il cui posto vuoto continua a seguirmi, a perseguitarmi.

Questo grido rauco, strangolato, che mi è rimasto nelle orecchie, chi l'ha lanciato? È lui, quel primo morto appena superato? Ne ho appena percepito un altro, un terzo. Ho sentito anche, in modo molto distinto, da non potermi sbagliare, il colpo dei proiettili che entravano nei corpi, breve, soffocato, come quello assestato dal pugno furioso con la lama di un coltello. Ormai, so che “il fuoco uccide”.

Tornerò a parlare dei feriti. Quello che mi ha colpito quel giorno, nel mezzo della prima battaglia omicida in cui mi vedevo gettato, è il pallore e il

rilassamento dei tratti che alterano istantaneamente il loro viso, la disperazione che i loro occhi svelano, e il desiderio, con la febbre insorgente, che li fa brillare così: essere lontani, il più lontano possibile, nel mondo degli altri uomini, dove i proiettili non sibilano più. Tutto ciò riguarda la fisicità. È il corpo che comprende quasi nello stesso istante in cui percepisce. In mancanza di questa partecipazione carnale, l'intelligenza, il ragionamento avrebbero solo un debole effetto, così come la generosità.

Ben più tardi, dopo mesi di guerra, ho ricordato al mio capitano di allora, diventato nel frattempo il mio capo di battaglione, una riflessione che mi aveva fatto l'indomani di quella giornata e che mi aveva aspramente rivoltato. Ciò che ho appena detto dello sguardo dei miei uomini durante il bombardamento di Septarges, ciò che ho appena scritto sulla prima volta che mi sono immerso nel cuore di una battaglia omicida dovrebbe farmi comprendere meglio ora.

Dopo una progressione troppo rapida nei pressi del villaggio di Sommaisne, esposti così in fila, sopraffatti, in procinto di fare dietrofront, ricevemmo l'ordine di ritirarci da Rembercourt-aux-Pots. Ci battevamo da mezzogiorno, ed ecco che la sera si avvicinava. Avevamo fame, e ancor più sete. L'artiglieria tedesca sparava a vista, sulle nostre truppe in ritirata, delle bordate di 105 proiettili incendiari. Perdemmo qui ancora molti uomini.

Una preoccupazione lancinante mi ossessionava: riportare indietro più uomini possibile. In verità, questi vuoti improvvisi, queste cadute, questi passaggi drammatici dalla corsa all'immobilità, dalla vitalità ardente all'inerzia della materia morta, ognuno di loro mi aveva appena colpito nel senso stesso della mia propria vitalità. In me diminuiva, si indeboliva. Dovessi metterci più tempo, troverò le strade più favorevoli, fuori dal tiro delle batterie tedesche,

condurrò senza ulteriori perdite la mia sezione al punto designato: un po' più di fatica, piuttosto, ma nessuna testa spaccata dalle munizioni delle granate incendiarie.

Con l'aiuto della cartina, e dell'osservazione, raggiunsi così Rembercourt. A partire dal momento in cui presi la guida dei miei uomini, non avevo avuto un ferito.

Facemmo rapporto l'indomani mattina. Delle quattro sezioni della compagnia, la mia era la meno provata: ventun uomini uccisi o feriti su un effettivo di sessanta. Era molto, ma ero a posto con la mia coscienza. Ora, al posto dell'assenso che mi aspettavo, non ebbi che uno sguardo stupito, sospettoso, e una parola che mi indignò: "Tutto qua?"

Me ne indigno tutt'oggi, ancora di più che in quel momento. Ci sarebbero voluti molti giorni, molti mesi, molti dispiaceri, affinché delle false nozioni teoriche esecrabili, insegnate e trasmesse a forza, cedessero alla prova del fuoco. Passi ancora il rigore – diciamo: comprensibilmente – agli alti gradi degli Stati Maggiori. Ma tra gli ufficiali di truppa! Uno di loro, capitano al mio battaglione, fervente combattente⁶⁹ venuto dai contingenti d'Africa, aveva salutato con un gesto ampio, facendo oscillare il chepì come un cappello in feltro da moschettiere, la prima pallottola che gli aveva sfiorato la gamba. Il 6 settembre un'altra pallottola gli dilaniò la guancia. Sarebbe stato ucciso a Les Épargés, in un periodo relativamente tranquillo, e ancora da un proiettile incontro al quale era andato per sfida. Sfida assurda, poiché si trattava di "servire"; spreco insensato di una vita che avrebbe potuto essere utile per il prestigio di un coraggio insigne, un disprezzo per la morte che avrebbe dovuto essere esemplare, e che ha suscitato, nei testimoni di questo dramma pietoso,

⁶⁹ Baroudeur: personne qui a beaucoup combattu, argot militaire.

con il dolore di perdere un compagno, soltanto un dispiacere mischiato a rimprovero.

Chi ha letto *Guerra e Pace*, se è stato soldato ed è andato in battaglia, non può non ricordarsi delle riflessioni che ossessionano il principe ufficiale Bolkonsky al consiglio dei generali russi: “Il buon capitano – pensa – non ha bisogno di essere un genio. Dev’essere contenuto, tenersi lontano da qualsiasi affetto, non avere nessuna pietà, non riflettere mai, non chiedersi mai cos’è giusto e cos’è sbagliato. Soltanto allora, sarà perfetto.”

Lo si capisce bene. Tolstoj non pensava qui all’ufficiale subalterno, all’umile esecutore che paga in battaglia. Ne è la prova che egli aggiunga subito: “È tra i ranghi, e lì soltanto, che si può servire con la convinzione di essere utile”. Napoleone, Cesare, sono stati dei buoni “capitani”. Tolstoj, per aver prestato servizio nei ranghi dell’armata del Caucaso e per esservi battuto, sapeva che la pietà, la riflessione, la preoccupazione di ciò che è bene e ciò che è male, possono contribuire al successo delle battaglie. Perché la fiducia del soldato ha il suo prezzo e perché, in mancanza di questa fiducia, in battaglia, avrà presto la tendenza ad urlare quel “Siamo perduti!” che provoca le sbandate e conduce alle ultime sconfitte.

Ma vorrei venire al dunque e attenermi a delle considerazioni meno generali, al livello di una vita quotidiana condotta in prossimità della morte. Così come quest’idea della morte, questo sentimento di vivere in un mondo altro, e precisamente altro a causa di questa prossimità solenne, sarebbero stati funesti se, trasformandosi in ossessione, avessero innescato i deliri dell’immaginazione, allo stesso modo importava non esserne distratti. Un cardiopatico, minacciato da un’embolia fulminante, e consapevole di ciò, se si lasciasse ossessionare diventerebbe pazzo o si suiciderebbe. Ma si cura, e

restano per lui delle possibilità. Perfino nei momenti di calma, la morte violenta era continuamente in agguato. Ma succedeva anche che la si potesse sentire avvicinarsi e si potessero sventare così le sue imboscate.

Non cerco di argomentare per sostenere un'opinione. Questo saggio non è una tesi. Mi basta riportare i fatti. Il 9 settembre 1914, la mia sezione occupava una trincea sull'altopiano di La Vaux-Marie. Nel tentativo di sottrarsi alla vista degli aerei da ricognizione, dei *taubes*⁷⁰, avevamo scavato questa trincea lungo una robusta siepe di spine. Verso mezzanotte, venivamo attaccati da un numero considerevole di soldati. Ci credevamo coperti, a destra e sinistra, da due elementi della trincea che un'altra compagnia del reggimento occupava. Ora, nell'istante in cui scorgemmo improvvisamente, al chiarore dei lampi di un temporale che imperversava, delle sagome che si avventavano su di noi, distinte nel cielo fino all'estremità dei loro elmetti, il campo di tiro che c'era dato non superava una trentina di metri. L'effetto sorpresa aveva funzionato, in modo assoluto e sconcertante.

Come avremmo potuto sapere che i nostri compagni che ci precedevano erano stati sorpresi prima di noi e quasi tutti, a parte qualche prigioniero, massacrati all'arma bianca? Da giorni privi di rifornimento, stremati dalla ritirata e dalle recenti liti, avevano appena trovato, nelle cantine, nei pollai e nelle conigliere di due villaggi abbandonati, l'occasione e la sostanza di un opulento intruglio di carne. Tramortiti da un sonno pesante e sgozzati da degli scannatori.

Comandai fuoco a ripetizione che liberò il pendio davanti a noi. Un vuoto si era appena scavato nei ranghi stretti degli assalitori. Ma già rifluivano,

⁷⁰ Taube: Avion autrichien monoplan à ailes et queue de pigeon employé dès 1912 à des fins militaires.

da ciascun lato della nostra trincea diradata. Urlai l'ordine di radunare altre trincee che ci coprivano le spalle e che dei cacciatori guidavano. Era giunta l'ora, davvero l'ora, praticamente una questione di secondi. Spinsi degli uomini verso la siepe, mi infilai anch'io attraverso le spine proteggendomi il viso con le braccia. Quelli che fecero altrettanto se la cavarono con qualche graffio. Altri, che corsero lungo la trincea per trovare una via d'uscita libera, prima di trovarla incassarono dei colpi di baionetta tedesca sulla schiena.

Un altro fatto. Sei mesi più tardi, diventato nel frattempo comandante di compagnia, ricevetti la missione di individuare ed assicurare un collegamento, nella fossa di Les Eparges, con l'altro reggimento della brigata. Questo reggimento avrebbe dovuto attaccare, il giorno stesso, una delle prominente della celeberrima cima dove i tedeschi si erano insediati. Trovai senza fatica il battaglione che cercavo, stabilii il collegamento richiesto con il suo comandante. Gli uomini erano già in tenuta d'assalto, senza borsa, baionetta alla mano; tutti in piedi e racchiusi in un avvallamento del terreno; tutti, quelli che parlavano a mezza voce e quelli che tacevano, con quell'espressione del viso che avevamo imparato a rispettare.

Si trattava ora di riguadagnare le proprie linee. Due dei miei capi sezione mi accompagnavano, due marescialli. Tentai di scalare il contro-pendio che ci avrebbe condotto, più brevemente, verso i nostri percorsi familiari. Ciononostante, tenevo gli occhi bene aperti. Avevamo, in autunno, preso le linee in questa fossa. I ricordi affluivano, e tuttavia faticavo a riconoscere quel posto sinistro. Sinistro, lo era rimasto malgrado il sole che preannunciava la primavera: lo stesso fango purulento, verdastro, la stessa sensazione di essere spiato e minacciato. Ancor più che in passato, poiché i bombardamenti di

febbraio avevano frantumato gli ultimi alberi, lasciando spazio da ogni lato a traditrici e losche schiarite.

Mi voltavo spesso, cercavo con lo sguardo, dietro di noi, qualche prominenza, qualche cuscinetto di terra mossa, la macchia scura di uno scudo d'acciaio. Salivamo, un passo dopo l'altro. La sensazione di minaccia che mi opprimeva, e che non aveva smesso di aumentare, divenne improvvisamente così viva che dovetti fermarmi come se una mano mi avesse toccato la spalla. Mi bastò levare lo sguardo: vicinissimo, in mezzo al sentiero, un telefonista moriva in quell'istante, la testa trafitta da una pallottola, la sua bobina a metà srotolata nel fango. Mi bastò indicarlo. Il barlume di gratitudine che passò negli occhi dei miei compagni è uno dei miei bei ricordi.

Potrei riportare altri fatti. Tutti contribuirebbero a valorizzare il ruolo dell'osservazione, della vigilanza attenta, dell'intelligenza che deduce. Essa può essere allo stesso tempo una difesa così come un rifiuto; ma una certa intelligenza, in cui tutto l'essere carnale è tutt'uno con il cervello.

Il mattino stesso del giorno in cui avrei dovuto soccombere, fui incaricato nuovamente di una missione di collegamento. Dirigevo la compagnia di sinistra del nostro dispositivo, in contatto con la compagnia di destra di un altro reggimento. Prima di posizionare le mie sezioni, andai in avanscoperta.

Erano le 7 del mattino. Ero solo. Il faggeto in cui mi addentravo di buon passo non aveva troppo sofferto, molti dei bellissimi alberi vi erano rimasti in piedi. La primavera stendeva attraverso la loro chioma degli strati di tenere fogliette che il sole nascente illuminava. Raggiunsi presto una radura. Qua e là, spuntava rasente le foglie morte la struttura di rifugi sepolti fatta di tronchi e pietrischi. Erano tutti abbandonati. I tedeschi, il giorno prima, avevano avuto

accesso alle nostre prime linee. Durante il riposo a Dieue-sur-Meuse, eravamo stati allertati dalla sera. Avremmo dovuto coprire, senza trincea, senza reti, una seconda linea disorganizzata che delle squadre di lavoratori avrebbero cercato di rinforzare: la missione sacrificale tipo.

La solitudine era sorprendente, il silenzio straordinario. Nessun colpo di fucile; nemmeno, per quanto lontano fosse, la pulsazione di un colpo di cannone. Sentii soltanto meglio la partenza di una salva di granate, dritto davanti a me, e subito, stridenti e tese, le traiettorie. Ci volle più di un secondo? Intravedere l'entrata di rifugio, balzarvi dentro, infilarvisi, e tre granate da 150 scoppiavano, sputavano i loro getti di schegge a qualche metro dal riparo. Che precisione! Lo constatavo con piacere: ero salvo, contento di me stesso, dei miei riflessi e della loro prontezza. Ma pensavo che se fossi passato nello stesso posto, nello stesso istante, a capo della mia compagnia, il rifugio non mi sarebbe servito a niente e la morte mi avrebbe colto.

È quello che mi stava per accadere, e il giorno stesso. Solo questione di qualche ora. Lo immaginavo, *ragionevolmente*. Mi concedevo, certamente, la piccola possibilità che veglia sempre nel fondo delle rassegnazioni più sinceramente consentite. Ma tutta la mia esperienza di guerriero, che assottigliava questa debole fiamma, mi conduceva questa volta verso le ultime risorse: il sentimento di responsabilità, il sangue freddo necessario e l'azione.

Questa, allora, non era un'esperienza da poco, le occasioni di alimentarla e consolidarla si erano moltiplicate. Avevo raggiunto, sulla collina di Les Eparges, dei gradi più ardui ancora, e di gran lunga, rispetto a quelli delle mie prime prove. Aldilà c'era l'abisso.

Sapevo dunque i modi che ha la morte di banalizzarne i suoi attacchi, di seminare i cadaveri e di trasformarli, un po' alla volta in oggetti ordinari,

smitizzando il loro viso, gli sguardi che avevano incrociato i nostri, le voci che avevamo ascoltato. Allora, l'uomo nella battaglia raggiunge uno stato sconosciuto, quasi secondo, in cui persistono il suo potere di percepire, la sua lucidità, il suo giudizio, in cui il senso della sua personalità non soffre in alcun modo di alterazione, ma tutto ciò disancorato come da un masso, gettato improvvisamente in un oceano di fatalismo, una marea di indifferenza che sarebbe sconfortante se non fosse a questo punto caritatevole.

Cedesse questa indifferenza, non lascerebbe spazio alla paura, ma al disgusto. Mai probabilmente sono stato più lucido che in questi momenti in cui il parossismo del baccano, l'accanimento mostruoso delle granate su una collinetta d'argilla gialla, bruciata, inspiegabilmente colma di uomini vivi, di uomini feriti alla rinfusa e di morti, mi è sembrato si staccassero da me, spettatore alla fine stupefatto davanti a tanta bassezza grottesca e assurda.

Nulla mi impedisce di soffermarmi oggi su questa sensazione che ritrovo, di pesare e riconoscere la lega di cui è fatta la sua verità. Ma allora, bisognava dimenticarla. Uno degli errori del Comando (almeno per quel che ci riguarda, ma non eravamo i soli) è stato di portare e riportare i sopravvissuti – gli stessi uomini – sugli stessi campi di combattimento in cui la morte li aveva risparmiati. Ritrovare, ad ogni ricambio delle truppe, gli stessi oggetti di un orrore miserabile, era probabilmente più terribile, in assoluto, che fronteggiare nuovamente il pericolo. Era subire l'impressione schiacciante di una condanna a morte senza possibilità d'appello per la grazia, una roulette russa il cui percussore avrebbe urtato a colpo sicuro domani la cartuccia del tamburo. Penso che una tale aberrazione abbia non poco contribuito a sollevare i sussulti interiori che sarebbero sfociati un giorno negli ammutinamenti del 1917.

Ho già parlato dei feriti, ma solo per dire che ne avrei riparlato. È giunto il momento, almeno per una parte di quello che mi resta da dire. Poiché ci ritornerò ancora. Le ferite, la morte degli altri, per quanto profondamente possano emozionarci, per quanto vicino sia il riflesso su noi stessi che provoca la loro presenza pietosa, non possono essere che *altre* in effetti: il transfert è impossibile, ci vuole la ferita stessa. Per me, se mi è stato concesso di avvicinarmi veramente il più possibile prima di esserci passato, di provare compassione con tutta l'anima, fu sempre nei periodi calmi, quando la morte, fingendo di dimenticarsi di noi come il gatto col topo, veniva a colpire con una zampata terribile.

Così, vicino a Mouilly, in una fossa erbosa all'ombra di noccioli. Davanti a noi, sul contro-pendio illuminato, altri soldati, senza equipaggiamento, godevano di un'ora di pace e della dolce luce d'ottobre. Avevo gli occhi fissi su un gruppo di giocatori di carte, tre uomini seduti ai piedi di un pino, e dietro a loro due uomini in piedi che dovevano commentare la partita. Le loro voci, le loro risa arrivavano fino a noi. Due dei giocatori fumavano la pipa. Ne distinguevo le boccate blu, lente a dileguarsi nell'aria calma.

Un proiettile esplosivo, sopra di noi, ha quasi raso al suolo la cima. Uno solo, uno di quei 77 che avevamo ragione di disprezzare. È andato a cadere giusto tra i giocatori di carte. Il suo fumo nero ha stagnato a lungo sui bordi della cavità e nella chioma del pino. Quando si è infine diradato, abbiamo visto un torso dilaniato, la metà di un uomo appeso ai rami bassi dell'albero, e nell'erba, vicino all'altra metà di questo morto – con entrambe le gambe squartate –, un ferito che si contorceva lentamente. I nostri barellieri si sono precipitati. Eravamo silenziosi sul ciglio della stradina quando la barella è

passata. E ciononostante, a venti metri da qui, dei compagni scavavano una buca, vi calavano i poveri resti e la ricoprivano.

Nel marzo 1915, a Les Eparges, dopo il massacro di febbraio, la febbre assassina che aveva bruciato la collina sembrava doversi calmare. Si sarebbe riaccesa presto, ma non lo sapevamo. Avevamo esaurito l'ebbrezza di essere ancora vivi, cominciamo a sentire il bisogno di evocare i nostri compagni morti, e presto il coraggio di andare a trovare presso l'ospedale militare di Verdun i nostri feriti gravi indimissibili che conducevano un'altra battaglia. Il 13 marzo al mattino, ero al presbiterio del villaggio di cui la mia compagnia "teneva" i dintorni e le rovine. L'irruzione di un ufficiale di collegamento, del tutto inaspettata, mi diede al momento la sensazione di una disgrazia.

Fu la stessa parola che egli usò per darmi la notizia. Era sconvolto, oppresso molto più dall'emozione che dalla corsa. Due granate da 150 avevano appena raggiunto un riparo nell'ultima linea, posto di comando del battaglione. La prima aveva colpito la giunzione esatta tra la copertura superiore e il suolo. Era scoppiata all'esterno, ma aveva lasciato nel punto d'impatto un buco non più grande di un piatto. La seconda, ad un intervallo inferiore al secondo, si era infilata attraverso questo buco ed era esplosa nel rifugio.

Una granata che esplode così all'interno di un locale chiuso, vi provoca dei danni terrificanti. Vi erano molti uomini, dei ciclisti, degli agenti di collegamento, dei telefonisti, il comandante e l'aiutante-maggiore del mio battaglione, un altro comandante arrivato il giorno prima, un capitano ritornato dal deposito dopo una prima ferita. Fu letteralmente un macello, il nostro comandante sgozzato, l'arteria carotidea aperta, l'altro con il cranio trafitto e i nervi ottici tagliati: sarebbe morto il giorno dopo, cieco. C'erano molti altri morti. Il medico aiutante-maggiore era stato maciullato. Quando sono riuscito

ad arrivare al rifugio, avevano appena tolto tutti questi morti. Ma non erano riusciti a togliere tutto. Le suole, sul terreno, schiacciavano dei grumi impolverati che ricominciavano a sanguinare. Uno dei primi testimoni mi diceva, parlando dell'aiutante-maggiore: "Aveste visto i suoi occhi! Aveva guardato la morte, mio luogotenente, aveva avuto il tempo di vederla..."

Dopo meno di un secondo... Credo che non l'avesse vista. L'espressione di terrore stravolta che aveva colpito il testimone, doveva essere lo scoppio della prima granata che lo aveva beccato agli occhi. L'altra granata l'aveva ucciso prima di dissolversi.

Attraverso la buca tonda, come scavata con lo stampino, sotto la giunzione della copertura, un raggio di luce entrava andando dritto a colpire la parete opposta. Un chiarore blu si diffondeva. Si riusciva a vedere all'estremità, attaccati al muro di terra, dei grandi brandelli di pelle con peli scuri.

Due giorni dopo risalimmo in linea, nelle parallele d'assalto.

La prima volta

Non sono caduto, quella volta lì, sull'insaziabile collina; né in aprile, nelle ultime mischie che ci hanno infine reso padroni al prezzo di diecimila giovani morti. Altrettanti morti tra i tedeschi, ventimila in tutto sulla linea del fronte che non superava i milleduecento metri. Nel mio solo reggimento, dall'attacco del 17 febbraio, le perdite aggiunte superavano il totale effettivo. Ce lo ricordiamo: era "rodere" il nemico.

Quello che ho descritto fino a qui non era che un primo passo. Ma forse ne ho parlato abbastanza per mettere in guardia contro certi errori. È vero che la maggior parte degli uomini ha una capacità singolare di adattamento, a un livello proprio alla nostra specie, e che spiega, per gran parte, la sua supremazia. Quando, partito da Châlons-sur-Marne, il mio distaccamento ha raggiunto la linea di fuoco, rimanevo legato al mio passato attraverso mille fibre tenaci e sensibili, ai miei studi, ai miei compagni normalisti, alle mie vacanze, alla mia casa, agli orizzonti della mia provincia. Ed ero già a Verdun, cittadina tranquilla, dedita al commercio di confetti, insonnolita sull'argine della Meuse.

Scesi dal treno a Charny, attraversammo un primo villaggio, Bras. Tre settimane dopo, lo attraversammo di nuovo. Mi ricordo il mio sbalordimento, il mio stupore quando, riconoscendo la strada e quasi ogni casa come se il nostro passaggio risalisse al giorno prima, questa immutabilità delle cose mi diede da pensare, da valutare gli sconvolgimenti, i mutamenti già prodigiosi che queste sole tre settimane avevano operato in me.

Ero lo stesso, e contemporaneamente un altro, un guerriero. Poiché nel frattempo avevo ricevuto il battesimo del fuoco. Che espressione significativa, e immaginabile solo da un battezzato dal fuoco! Questa sensazione di essere “agguerrito” non mi avrebbe più abbandonato. Ero destinato, tra i destinati.

Ma forse ho disprezzato me stesso quel giorno, pensando a un'esperienza una volta per tutte assimilata. Essere marchiato, bruciato non salva dalle nuove bruciature. L'iniziazione non è mai conclusa. La morte si ingegna inesauribilmente a variare i riti del battesimo. Nonostante la sua presenza sia diventata ordinaria e banale, sia profonda l'abitudine di fare incessantemente i conti con essa, gli affetti umani, soffocati, persistono. Il loro letargo è illusorio, sempre sul punto di un pronto risveglio. Quale sarà il prossimo sacrificio? La morte degli altri mi risparmia. Bisogna farci l'abitudine.

Il 21 settembre 1914, la mia divisione ricevette un ordine di movimento. Scesi, infreddoliti dalla pioggia, dal confine del bosco di Caures fino al villaggio di Moulainville, lasciammo quest'ultimo già il giorno successivo, verso le cinque della sera, per una destinazione sconosciuta. Avremmo saputo più tardi che avevano penetrato una divisione di riserva alla breccia di Spada e che i tedeschi irrompevano a Saint-Mihiel. Passata la Meuse, stavolta toccava a Verdun, in direzione sud, tutto il campo trincerato minacciato di accerchiamento.

Dopo una lunga marcia notturna attraverso la foresta di Amblonville, arrivammo verso l'alba a Rupt-en-Woëvre. La sera stessa eravamo allineati al limitare dei boschi di Saint-Remy, ai piedi delle Hauts-de-Meuse, davanti alla Woëvre.

Occorre ora pensare all'epoca e alla circostanza. Il secondo mese di guerra si avvicinava alla fine. Due mesi, era approssimativamente il ritardo, l'estremo ritardo che avevano assegnato i pronostici, economisti e strateghi d'accordo, alla durata di una guerra "moderna". Battaglia delle frontiere persa, ritirata, volta-faccia, colpo d'arresto vittorioso sulla Marne... Fin qui, era tutto come previsto. Per noi, materiale umano, coscienti del rude lavoro fatto e del sacrificio consentito, speravamo ardentemente di essere pari. Si parlava di una corsa al mare, di una immobilità dei fronti. Sarebbe stato semplicemente un ritardo supplementare, un prolungamento che bisognava accettare. Ancora un po' di pazienza, e la vita sarebbe ridiventata vita.

Scrivendo, nel 1916, il secondo dei miei libri di guerra, mi ricordai di una conversazione sentita due anni prima. Il mio furiere⁷¹ scommetteva con dei compagni "che la guerra finirà tra un mese". E precisava anche: "L'11 novembre, giorno di San Martino."

Se ho raccontato l'aneddoto, non era per attribuire a quest'uomo, poi ammazzato, un dono di veggenza profetica. Con una possibilità su 365 di azzeccare il dì esatto, si era sbagliato di quattro anni. Ma le sue parole mi erano parse rivelatrici di uno stato mentale generale. Lontano dal profetizzare, traducevano chiaramente un desiderio segreto che ci accumulava.

Ed eccoci che quella sera del 22 settembre ci ritrovavamo in linea sul limitare di un bosco sinistro, assordati dalle detonazioni precipitate, che si infrangevano, delle nostre batterie da 75, dalle esplosioni dei proiettili incendiari tedeschi che facevano controsbarramento, penando per prendere

⁷¹ Fourrier : Celui qui est chargé de pourvoir au logement des soldats quand ils passent dans une ville, et de répartir entre les escouades les vivres, les effets d'équipement, etc. (langage militaire).

posto, nelle tenebre presto infittite, lungo un ampio fossato dove i soldati che sostituivamo avevano lasciato i loro morti di giornata.

Tutta la notte, avremmo sentito i richiami e i lamenti dei feriti. Caduti davanti al bosco, nella sodaglia, non avevamo potuto rialzarli sotto la vista dei tiratori nemici. Tutte le urla, tutte le suppliche, tutte le invettive furiose, i gemiti, li avevamo già sentiti: ma mai ancora come quella notte. C'era un tedesco vicino, forse ad una ventina di metri, che ci chiamava incessantemente, noi, suoi "compagni francesi". "*Hilfe! Hilfe!*" ripeteva la sua voce. Sì, quando sarebbero venuti i barellieri?

Era per noi come una nuova guerra, più lugubre e più agghiacciante. Quei morti prostrati nel fossato, quella notte densa e palpitante spogliavano di ogni prestigio una guerra malgrado tutto somigliante a quello che la nostra ignoranza aveva potuto immaginare, ma ormai passata. Più sorniona, più aguzzina a tradimento; quest'altra guerra ancora sconosciuta stava per uccidere, uccideva già intenzionalmente, per uccidere. L'avremmo visto nei giorni seguenti.

Il 23 settembre, attraversavamo il villaggio di Mouilly, tra Rupt e Saint-Remy. Ovunque intorno, dei boschi spessi in cui ci si era aspramente battuti, in cui ci si batteva ancora. Ne scendevano delle strade in cui camminavano, solitari o a gruppi, dei feriti. Le postazioni di soccorso posizionate nei fienili spingevano fin sulla tura le lenzuola, i tamponi d'ovatta sanguinanti. Attraverso le alte porte spalancate, delle urla brusche ci assalivano. L'odore dello iodoformio, quello della varechina aleggiavano lungo tutta la via.

Il giorno dopo, il 24, dopo una notte tra la paglia di un fienile alla fattoria di Amblonville, attraversavamo di nuovo Mouilly. I feriti ci arrivavano sempre, ancora più numerosi del giorno prima. Degli ufficiali con la fascia di

stato maggiore passavano, correvano, vociferavano, gesticolavano. Noi camminavamo. Ogni ferito veniva proprio davanti a noi. Si seguivano, cercavano l'erba delle banchine, l'ombra dei rami o dei muri. Zoppicando, oscillando tra due bastoni, trascinandosi dietro un piede inerte, sprovvisti di equipaggiamento, il cappotto aperto, esangui, i capelli incollati dalla polvere e dal sudore, ci guardavano tutti al nostro passaggio.

Molti erano feriti al volto, la fronte segnata trasversalmente da medicazioni, la mascella sostenuta da fasce sottogola da dove uscivano dei rivoli di sangue. I nostri uomini li guardavano e proseguivano.

Nel cimitero intorno alla chiesetta, tra le tombe muschiose, le croci, arrugginite, delle fosse spalancate aspettavano che, a due a due, a piccoli passi bilanciati, dei barellieri trasportassero delle lettighe, dei graticci, delle scale, ciascuno sotto lo stesso rigido fardello: una forma lunga velata da un lenzuolo, da una tela di tenda.

All'altezza delle ultime case, erano stesi, su altre due barelle, due ancora vivi, due "feriti gravi". Con che lentezza passarono, le mani tese sui montanti di legno, lividi, lo sguardo alzato verso noi, girati verso noi, seguendo le nostre fila, i nostri visi nudi ancora intatti! Anche i nostri uomini li guardavano, semigirati senza interrompere la loro marcia.

Ora fuori dal villaggio, avanzavamo in fila per uno nei fossati che costeggiavano la strada. Dopo le urla, il tumulto, i richiami, dopo il rumore delle suole chiodate sull'asfalto granuloso, il silenzio felpato dell'erba.

Una strada deserta a perdita d'occhio. Unici incontri: un camioncino in lamiera dipinta, il cui fianco crivellato di schegge portava l'insegna di un bazar di Lepzig; e un cavallo da sella, in piedi in mezzo alla tura, un animale

splendido, dal pelo scuro mosso da onde vive, ma ciononostante ferito a morte. Dei proiettili incendiari gli avevano attraversato il petto, perforato una gamba all'altezza della spalla recidendone qualche grossa arteria. Teneva questa gamba un po' piegata, con lo zoccolo che appena sfiorava l'asfalto. Un tremolio la percorreva, che probabilmente accompagnava la fuoriuscita del sangue, continuo, abbondante, un fiotto rosso che conduceva ad una grande pozzanghera attorno a questo zoccolo sollevato. Quando si sarebbe coricato questo cavallo, morendo nel suo sangue sparso? Anche lui ci guardò, ci seguì a lungo con gli occhi.

Procedevamo. Sulla nostra destra, appena percettibile, avvertivamo un leggero crepitio, quasi irreale. Non potevamo tuttavia sbagliarci: la battaglia era lì, dall'altra parte di quella cima che avremmo inevitabilmente valicato. Eravamo "incastrati", presi in un ingranaggio fatale che ci trascinava verso destra, in quel sentiero che scalava il pendio, ci trainava verso la cima dove i primi proiettili già esplodevano.

Sentivo i nostri uomini tesi, ansiosi, tormentati fino all'ossessione da tutto ciò che avevano appena visto. Nell'istante stesso in cui raggiungemmo la cima, tutti, con un movimento irresistibile, si erano precipitati a terra. Poiché nello stesso istante, con una subitanità e una violenza mostruose, la scarica di colpi ci aveva raggiunto.

Una raffica nei boschi, è molto più provante che a cielo aperto. La forza delle detonazioni si amplifica al coperto, moltiplicata ancor più dagli echi. Questi boschi delle Hauts-de-Meuse sono tagliati da valli, cavità dove i cedui abbondano sotto la colonnata di faggi. A causa di questi echi numerosi, capricciosi, i proiettili sembravano venire da ogni parte. Dovevamo

attraversare delle zone dove la densità dei colpi, rompendo i rami, tritutando le cortecce, aveva di che agitare i più impavidi.

Mantenere una truppa in questo baccano infernale, sotto i colpi da fuoco incessanti, è molto dura, al limite delle forze umane. Fu il tempo delle mutilazioni volontarie e di una psicosi da alto comando, detestabile per le sue conseguenze. Un uomo che ha appena visto quello che avevamo visto quel giorno, a cui gli sguardi di tanti sfortunati hanno appena ripetuto, urlato l'uno all'altro: "Tocca a te entrare là dentro... Ecco come se ne esce!", se quest'uomo lascia che la sua immaginazione prenda il sopravvento in modo deciso, e se la tentazione gli si presenta come un cespuglio che lo nasconde alla vista, può darsi che ceda e che soccomba. Tiene il suo fucile carico. Una pressione sul grilletto... Chi saprà che quella pallottola che l'ha colpito al piede, l'ha appena sparata proprio lui?

Qualche pigmento di polvere tatuato intorno ad una ferita, era sufficiente per condannare un uomo a morte. Ma se, in un corpo a corpo, è una pallottola di un fucile tedesco che ha perforato la mano che tentava di schivarlo? Durante i temporali della notte sulla piana di La Vaux-Marie, tre dei miei migliori soldati sono stati feriti così, nel corpo a corpo. Sono ritornati tutti e tre, esattamente tredici giorni dopo, la mano ancora avvolta da medicazioni sordide. Avevano avuto soltanto un anno di prigionia, "per l'esempio", non avendo potuto dimostrare la prova della mutilazione volontaria.

Che mansuetudine, che scrupolo di equità da parte dei giudici militari! Ma la disperazione di questi uomini, indignati dal solo sospetto che li marchiava ai loro occhi di vigliaccheria ed infamia? Ci volle molto accanimento, in seguito, per farli riabilitare.

Ho conservato, di questa battaglia d'autunno nel bosco di Saint-Remy, il ricordo di un episodio in cui i nervi di ognuno sono stati messi a dura prova. La disavventura personale che riporterò presto non c'entra nulla, o quasi. È stato, sul momento, solo un incidente molto brutale, ma minore. Soltanto molto tempo dopo è diventato significativo. C'è stato bisogno, perché acquisisse infine il suo vero senso, di una contro-prova, particolarmente rivelatrice.

Dovemmo far alzare gli uomini, tenerli in piedi, avanzando nelle raffiche sibilanti, sotto i rami bassi tagliati che trattenevano dalla caduta le loro foglie, lentamente volteggianti come delle ali di uccelli uccisi, vociferare degli ordini attraverso il baccano, bloccare la strada a dei fuggitivi che avevano appena spezzato la nostra linea, bloccare degli attacchi di panico sul nascere. Avevamo comunque raggiunto la posizione prescritta, sul ciglio di un sentiero, lungo una via illuminata dalle tinte rosa del sole calante. Doveva essere la Trincea di Calonne. Le pallottole di una mitragliatrice francese, assordanti, facevano piazza pulita. A volte, quando questa mitragliatrice taceva, attraverso il crepitio sporadico dei fucili, sentivamo suonare i pifferi e rullare i tamburi striduli che sostenevano l'assalto dei fanti tedeschi.

Non dubito, non ho mai dubitato che questa angoscia collettiva non fosse dovuta soltanto ai malefici dei ripari delle foreste, ma inizialmente e soprattutto a queste processioni di feriti che abbiamo incrociato durante la nostra marcia verso la battaglia.

I più commoventi, i più terribili ci aspettavano sulla cresta da dove c'eravamo tuffati nel cuore della battaglia. Correavano davanti a noi, come allucinati dall'apice dell'altro versante dal quale sarebbero stati al riparo dalle pallottole. Erano appena stati colpiti. Nessuna medicazione, nessuna sciarpa, nessun turbante intorno al cranio: dei feriti nuovi, delle ferite nude.

Il primo non aveva più il naso. Correva a testa bassa, avvicinando verso le foglie morte questo buco aperto, sanguinante, dove si formavano delle grosse bolle rosa. Il secondo lo seguiva a qualche metro. Un proiettile gli aveva fatto saltare la parte inferiore del viso. Una sola pallottola? Mi ricordo di essermi chiesto se questo fosse possibile: un minuscolo pezzo di metallo, e subito questa poltiglia rossa, gorgogliante; e sopra gli occhi, il loro stupore, la loro disperazione, il loro sguardo insostenibile.

Ce n'era qualcun altro ancora, uno che gridava aprendo le braccia: "Preparatevi! Preparatevi! Ce ne sono altri che arrivano!". Quello, che teneva con due mani il suo intestino, come un'enorme ernia. Quello, che vedemmo sedersi, appoggiarsi al tronco di un faggio, aprirsi i pantaloni, estrarre una pallottola dai suoi testicoli e metterla nel suo portamonete. E soprattutto il bagliore rosso del sangue, questo colore rivelato, scarlatto, che sembrava esaltarsi e quasi infiammarsi al sole.

Tuttavia, bisognava tener duro: sulla terra piana, tutto il corpo, dalla testa ai piedi, vulnerabile. Tener testa, quantomeno, avanzare. L'immobilità è terribile. Resistere, progredire dà sollievo. Le esplosioni, venute da davanti, si facevano sempre più aspre, sussurranti. I lunghi echi, il loro grandinio enorme si perdeva lontano in fondo alle valli. Portavo i binocoli, ma non ce n'era più bisogno. Per due volte, tra i faggi, avevo visto degli uomini che correvano, delle macchie di un grigio verdastro, più opache delle foglie del ceduo. Ne scovai un altro, nascosto dietro un barile massiccio, una spalla, un berretto con una striscia rossa sporti in avanti, in agguato. Mi sembrò che un grido rauco risuonasse vicino a me, e allo stesso tempo il rumore sordo e brutale di una pallottola che colpisce un corpo, e contemporaneamente un lungo miagolio che molto presto diventava ronfamento, e filava, si perdeva in avanti.

Ero caduto su un ginocchio, le due braccia ritirate verso il corpo, spingendo con le mani il ventre ferito. Conservavo negli occhi l'immagine inspiegabile di un raggio brillante, di una freccia d'oro folgorante che si fondeva in uno squarcio di sole. Era proprio me, stavolta, che la pallottola aveva appena colpito, attraversato facendo questo rumore sinistro. Una pallottola? Piuttosto un proiettile enorme che mi aveva squarciato il ventre. Restavo lì, piegato in due, mi mancava il respiro, intravedendo vagamente un uomo che si chinava verso di me, mi parlava, di cui riconoscevo la voce, le cui mani scivolavano sotto le mie ascelle, mi sostenevano fermamente.

Il tumulto interiore, l'incoerenza, la rapidità e la proliferazione delle immagini, l'acutezza sensoriale sfidano qui ogni tentativo di espressione. Bisogna che io provi a sbrogliare la matassa, a rallentare, a più riprese, la violenza di questo torrente. Dopo ciò, accelerando, converrà far ripartire il film nella foga del suo turbinio.

“Ho un proiettile nella pancia. Fa male. Molto male. Ma sto per soffrire di più. È incredibile, perché io? Una perforazione dell'intestino, la si opera, in delle circostanze ordinarie. Per me, non sarà possibile. Quante perforazioni? I tedeschi sono a trenta metri. Posso morire, morirò. La sera si avvicina. Resterò tra le linee. Chiamerò nella notte come i feriti dell'altro ieri? Vorrei rivedere quelli che amo... Non soffro ulteriormente. Mi sembra di respirare meglio. Devo assomigliare all'uomo che correva poco fa, tenendosi con le mani l'intestino squarciato. Ci sono dei feriti tramortiti, colpiti a morte, che possono così correre un momento prima di crollare in un colpo solo... Sto per affondare. A meno di ventiquattro anni, è ingiusto. Bisogna vedere, aprire subito il pastrano, i pantaloni, vedere, vedere...”

Mi sento dire:

“Lasciami, Duval, mi reggo da solo. Torna in linea. Mi tengo in piedi, vedi, le mie gambe non si piegano nemmeno. Fino a questo faggio, se vuoi... Vattene, ora. Grazie, Duval.”

Mi sono seduto contro il faggio, addosso al suo spessore. È passato mezzo minuto da quando la pallottola mi ha colpito? Camminando, mi sono slacciato il cinturone, sbottonato il pastrano. Il torrente continua a scorrere, con una corrente impetuosa.

“Questo faggio è buono, protettore. Nessun proiettile mi può raggiungere qui. La raffica di colpi si calma un po’...Ma sono preso male... Che cos’ho avuto di meglio nella vita?”

Ecco il giardino dei miei nonni, a Châteauneuf, i pruni porpora, il pergolato d’aristolochie, l’altalena, il caldo d’agosto, il prato dove saltellano le cavallette.

“Il mio cinturone è tagliato a metà; la vernice intorno al taglio, è crepata in semicerchi concentrici. Perché questo buco nel mio pastrano è così allungato, dilaniato?...”

Nient’altro che immagini d’infanzia, delle pale di vecchi mulini che girano nel vento del Val, delle pieridi primaverili che volano nei nostri “Piccoli Sentieri”, degli inseguimenti, delle risate di scolari...

“Le mie dita tremavano, un istante fa. Le guardo, non tremano più. La mia giacca, ecco. Bucata anche alla cintura, annerita. Le mie dita toccano la camicia, la sollevano, toccano la pelle. Sento ora il mio cuore che batte. Il dolore si irradia, meno violento, a partire da questo punto preciso. Bisogna, bisogna che riveda le mie dita, il sangue che ora le arrossisce, che stanno per ricondurre alla luce...”

Come rendersi conto? Le mie dita sono intatte dal sangue. Nessuna goccia, nemmeno una traccia. Dev'essere un minuto che sono solo, seduto ai piedi di un faggio in una foresta perduta. Ma il tempo non ha più misura. La battaglia crepita altrove. Quale battaglia? La stessa battaglia.

Si avvicina con un colpo solo, fantasticamente. La pallottola mi ha tuttavia colpito, ha colpito me, e con che brutalità, il ventre raggiunto così in quel punto preciso in cui mi tocco. Le mie mani hanno compiuto la loro missione, aperto completamente i miei calzoni, denudato il mio ventre martoriato. Ho così visto subito quell'uomo, seduto come me ai piedi di un faggio, con le dita tinte di rosso, il gesto stranamente attento per far scivolare nel suo porta monete il proiettile che aveva appena trovato. Ma io...

“Che cosa faccio qui? Crederanno a quel che mi è successo? I miei uomini hanno radunato quelli delle altre sezioni? Chi ne ha assunto il comando? Fortunatamente c'è quel segno incontestabile, quella ecchimosi di un viola porpora, da cui il sangue quasi affiora, come una rugiada scura e bruciante.”

Il girotondo di immagini si è fermato improvvisamente, mi ha restituito in un colpo solo alla realtà presente, cosciente di non so quale colpevolezza, ansioso di riprendere il mio posto e di giustificare la mia assenza.

Sono in piedi, rivestito, di nuovo con la cintura. Mi affretto, evitando i rovi, cercando con gli occhi i pastrani blu degli uomini che sento sparare, i nostri, i miei. E già li scorgo, bersaglieri disposti in linea, utilizzando ogni piega del terreno, i tronchi dei faggi, i dossi sollevati da grosse radici, degli steri di alberelli cordati. Penso, commosso da una ammirazione fraterna: “Tengono! Tengono! È magnifico!” Tutto si rinnova, tutto si è rinnovato. La mia corsa fa stormire le foglie morte, vedo un uomo che si gira, poi due o tre. Il

loro viso non è che sbalordimento: è un redivivo, un fantasma che sorge davanti ai loro occhi. Ho ritrovato quelli della mia sezione, e Porchon, mio compagno.

“Incredibile!” mi dice.

Trattengo un fiume di risate.

“ Ci hanno detto che avevi una pallottola in pancia? Nemmeno cinque minuti fa.

- In pieno ventre, è la verità. Non guardarmi più così. Ti spiegherò.”

Ho ripreso la guida dei miei uomini, ordino fuoco ad alta voce:

“A raffica...Impostate...Fuoco!”

Le scariche partono a raffica.

“Quanto abbiamo guadagnato? dissi a Porchon.

- Quattrocento metri...sembra che li abbiamo fregati.”

Non si sentono più i pifferi né i tamburi. Le pallottole tedesche ci passano sopra, si disperdono. Mezz'ora più tardi, è finita. I battaglioni d'assalto nemici rinunciano. I boschi sono restituiti al silenzio. Siamo tornati a dormire alla fattoria di Amblonville.

Ho “spiegato”, quindi, a Porchon. Bastava rammentarmi, bene o male, le spiegazioni stesse che mi ero dato; o, più esattamente, che mi avevano di colpo, con mio stupore, illuminato. Ci sarebbero volute troppe parole per esplicitare adeguatamente il processo che mi aveva trascinato, ma ci misi molto più tempo rispetto alle poche decine di secondi durante i quali si era avviato, poi svolto, poi infine, e alla perfezione, concluso.

Sono le mie dita che hanno cominciato, il contatto contro di loro della mia pelle tiepida, assurdamente ma già normalmente indenne, il loro ritorno alla luce, intatte dal sangue, annunciatrici di un miracolo. La vista iniziale dell'ecchimosi bluastra risultava quasi superflua.

Non ho provato subito l'ebbrezza di sapermi risparmiato. Qualcosa in me l'aveva saputo prima di me, a partire dal momento, credo, in cui la fermezza dei miei passi aveva causato la mia prima sorpresa. Dopo aver riguadagnato la linea e raggiunto i miei tiratori e Porchon, mi sono sentito più felice.

La pallottola, sparata da vicino, non più di una quarantina di metri, cioè da una distanza in cui la sua velocità, dunque la sua forza di penetrazione, non avevano raggiunto il loro massimo, aveva incontrato un bottone del mio pastrano da ufficiale. Erano bottoni di metallo, molto bombati, quasi delle semisfere. Siccome i nostri cappotti si incrociavano, c'erano due file sistemate, distanziate di una quindicina di centimetri, ciascuna di quattro o cinque. Dieci bottoni su tutta la superficie del mio corpo, non più grandi di una moneta da venti soldi, non era molto. Ma bisognava che la pallottola scegliesse meglio ancora: c'erano solo due bottoni che le avrebbero permesso di risparmiarmi. Qualsiasi degli altri otto sarebbe entrato nel mio corpo con essa. Ma questi due, giusto all'altezza della mia vita, mi erano comodi per fissare meglio il mio cinturone: bloccato sotto di loro, non poteva scendere né risalire.

“Fai il conto, dicevo a Porchon: il bottone. Sotto il bottone un cinturone di cuoio. Sotto il cinturone due spessori del pastrano, di cui uno indurito da un grosso bordo. E al disotto ancora la cintura della mia giacca, infine quella dei calzonni, tutto un materasso di cuoio e di telo, la corazza del bottone sopra.”

Così la morte si era presa gioco di me, e non io di lei. Il bottone era saltato subito (l'avevo visto: quel tratto dorato, brillante, che aveva sfregiato la luce; e sentito, che aveva ronzato in pieno cielo). La pallottola, il proiettile, aveva rimbalzato su di esso, un millesimo di secondo dopo. E tuttavia era arrivata tardi, tagliando con la punta il cinturone, forando il telo, graffiando giacca e calzoni, sfiorando la camicia e la pelle, riducendo a brandelli per uscire il bordo dell'orlo, e sfrecciando verso gli spazi in cui spariscono le pallottole perse.

Mentre correvo per raggiungere la linea, passavo e ripassavo il dito nel buco dell'uscita, annerito in tutta la sua lunghezza e come villanamente ferito. Nonostante avessi "compreso", fossi salvo da questa aggressione di immagini, così intense, così strazianti, che mi avevano assediato mentre mi credevo morente, non riuscivo a credere, ad accettare questo capriccio, questa farsa crudele della morte; questo miagolio derisorio con cui aveva accompagnato la mia grazia e che ancora sentivo.

Mi sembra che la liberazione, o l'inizio dell'oblio, siano venuti da un altro pensiero...mi esprimo male, o allora devo precisare: continuavo ad essere disperso. Questo carattere di aggressione di cui parlavo a proposito delle immagini, interessava anche quello che chiamo ora pensieri. Erano dei bagliori di pensiero, sorti improvvisamente, rapidi, incoerenti, troppo bruschi e troppo fuggevoli perché potessi governarli o soltanto non subirli. Prima di sentirmi sopravvissuto, mi sono sentito dubbioso.

Questa falsa morte lasciava dietro di lei un'ondata di cattiva coscienza, abbastanza viva per "distrarmi" dagli ultimi tormenti che mi avevano straziato. È stato necessario che avessi raggiunto, ripreso il mio posto tra i miei uomini e

ritrovato così buona coscienza, per sentirmi decisamente uscito dall'episodio sinistro e ridicolo in cui la morte mi aveva illuso.

La seconda volta

La seconda volta fu ancora più breve. Erano passati cinque mesi. Da metà ottobre, controllavamo il settore di Les Épargés. Le armate si erano stabilite, sepolte in trincee collegate da corde, coperte da sconfinamenti di reti Brun, da cavalli di frisia e da filo spinato. I tedeschi occupavano tutta la cima della collina, bastione avanzato sulla Woëvre; la montagna di Combres, indietro, copriva la loro posizione.

Non sarebbe stato il martirio del fango, l'inverno sarebbe stato con noi clemente. Si moriva poco. Di cambio in cambio⁷², avevamo preso le nostre abitudini, ritrovando i nostri rifugi, arredandoli poco a poco di pagliericci, di sgabelli, di trapunte trovati al villaggio. I tedeschi soffrivano meno di noi: i deflussi, le fonti scorrevano sul pendio argilloso, inondavano le nostre trincee, le nostre corde, i nostri rifugi; per non parlare delle sassole di fronte e di quello che riversavano su di noi.

Da ottobre, i genieri erano venuti a condividere le nostre giornate. Erano compagni eccellenti. Avevamo visto anche dei passanti, dei geodeti, che avevano misurato da lontano, da sopra la valle di Longeau, la distanza che separava le nostre piccole postazioni avanzate da quelle che occupavano i tedeschi: ventisei metri, "al metro". Ne eravamo stati divertiti: lo sapevamo anche noi, ai cinquanta centimetri. Ma non sapevamo ciò che presagivano queste misure, queste presenze e questi lavori. Le zappe, le mine di cui i nostri

⁷² Le général Joffre introduit la rotation des troupes.

compagni parlavano, ci mostravano i modi di una guerra nuova, e che non ci riguardava. Furono le parallele d'assalto che ci aprirono gli occhi.

Il mio battaglione diede l'assalto il 17 febbraio 1915, alle tre del pomeriggio. Le mine erano saltate un'ora prima, fatali e demoralizzanti per un avversario sorpreso. Altrettanto fatale e demoralizzante, l'ora del bombardamento che colpì le sue posizioni. Noi avanzammo quasi senza perdite in delle trincee scosse, deserte, ancora fumanti sotto la guardia dei pochi sfortunati uccisi dalle esplosioni delle mine. I tedeschi che uscirono dai ripari in cui si erano rifugiati erano in preda a uno stordimento paralizzante. Si precipitavano attraverso i detriti alzando le braccia disarmate. E nonostante ciò, in piedi in cima alla collina, di fronte ad un orizzonte incredibilmente esteso, ci sembrava che anche i nostri petti si estendessero in un'aria più pura, sopra alle miserie sordide e alla melma ignobile in cui avevamo così a lungo annaspato.

Il bombardamento tedesco cominciò la sera stessa. Sarebbe stato ancora più pesante, ancora più schiacciante del nostro. Tutta la notte che seguì, tutte le giornate del 18, del 19, del 20 e del 21 febbraio, sotto una pioggia tenace e ghiacciata, la collina stava per essere bombardata, rivoltata, sfigurata da gonfiori calcinati, da buchi di granate che si toccavano l'un l'altro. Tutti i pezzi avanzati da Metz rifornivano i cannoni da campo. Delle granate di rottura enormi, affondando completamente con l'ogiva, proiettavano esplodendo tonnellate di argilla e di macerie, di travi e di detriti umani.

Contrattacco dopo contrattacco, dolorante e sfinito, ero pervenuto a quello strano stato secondo, a quella distanza disillusa, sprezzante, in cui niente era più niente per me. Porchon era appena stato ucciso, lo sapevo. Volevo bene al mio compagno fedele, sempre al mio fianco fin dai primi giorni della guerra,

coraggioso e buono. Sui centoventi uomini del plotone che avevo condotto all'assalto, diciassette soltanto erano indenni.

Controllavo con loro una sorta di trincea informe, disseminata di morti, semiinondata, in cui la pioggia che cadeva incessantemente orripilava delle pozzanghere di fango tutte ingiallite dall'acido picrico. Ci stringevamo gli uni contro gli altri. Due dei miei uomini si appoggiavano alle mie spalle, Lardin a destra, Bouaré a sinistra. Contro Lardin, Biloray. Contro Bouaré, Perrinet. Non vedevo più oltre.

Stava per arrivare la notte, la quarta, che forse ci avrebbe risparmiato: la furia martellante dei cannoni avrebbe conosciuto, forse, qualche tregua. È in quel momento che la granata è caduta.

Uno dei miei uomini l'aveva detto il giorno stesso: "Dal momento in cui cadono ovunque, metro per metro, su questa fottuta cima, tutti quelli che sono sopra, senza muoversi, prima o poi prenderanno la loro granata." Era la nostra, o era la nostra ora.

A dire il vero, era la seconda. La prima era scivolata su un parapetto di argilla, rimbalzata sopra di noi e si era rigirata completamente di fianco, a qualche metro, senza esplodere. Era ancora lì, grondante e lucente di pioggia, una bella granata blu con una cintura di rame rosso. Ma la seconda sarebbe esplosa.

Era caduta sul paradosso, davanti a me. L'ho sentita, allo stesso tempo, due volte: una mazzata sulla nuca, una fornace rossa davanti agli occhi. Tutto è stato ancora più rapido che nel bosco di Saint-Remy. Il colpo di una pallottola, di cui tutta la forza diventa pugno, taglia il fiato e ferisce duramente. Nello scoppio di un 210, se il corpo vi è coinvolto interamente, la persona diventa

anch'essa scoppio, esplode lei stessa, disperde le sue schegge. Credo che se effettivamente colpito, muore sotto questo colpo di mazza, in questa fornace che lo abbaglia. Ero indenne. Ci vollero solo alcuni istanti perché il mondo si ricostituisse, nella sua mostruosità e le sue barbarie.

Ma durante questi pochi istanti? Avevo visto, attraverso questo bagliore rosso, un'immensa ombra orizzontale che era passata planando. L'onda ardente dell'esplosione mi aveva segnato le mani ed il viso di puntini di ustioni lievi. Ma soprattutto, si era avventata in me, attraverso le narici, gli occhi, la bocca aperta. Aveva raggiunto le viscere, con un tocco così diretto che il mio cervello, sotto l'afflusso dei messaggi nervosi, mi aveva lasciato in preda ad una interpretazione aberrante, abominevole: ero appena stato spaccato in due, aperto dallo sterno al pube come un bue al bancone del macellaio.

Chissà se in questo ritornava il ricordo della scottatura e del macellaio di Châteauneuf? Mi servì un grande coraggio – dovrei dire un coraggio terrorizzato – per osar portare le mani su di me. Ero sicuro che avrebbero toccato direttamente i polmoni e la trachea. Toccarono il mio pastrano, il suo panno ruvido e bagnato di pioggia, ben stretto su di me, sul mio cuore palpitante. Tutto ciò quasi istantaneo. Appoggiai completamente le palme... Penso di essere sincero se arrischio questo commento: non potevo credere alle mie mani, non ancora. È l'appetito di vivere, l'interesse che avevo e che traevo dal vivere che accettarono la testimonianza delle mie mani e che vinsero la mia incredulità.

Una sera lugubre cominciava ad essere in agguato attraverso il velo di pioggia. Cercai di mettermi in piedi. Qualcosa premeva contro di me, a destra, più pesantemente della spalla di Lardin un attimo prima. Al primo movimento che feci, sentii questa cosa dondolare, molto dolcemente, liberarmi dalla sua

pesantezza. A sinistra, il posto di Bouaré era vuoto. Appena in piedi, fu lui che vidi per primo: disteso sulla spalletta, con la faccia contro il fango, una mano penzolante che i fremiti dell'agonia percorrevano. L'ombra planante che avevo intravisto, era lui. Sollevato dall'esplosione, era ricaduto lì, quasi nell'imbuto della granata che l'aveva ucciso.

Guardai dall'altra parte, riconobbi il corpo di Lardin. Aveva ancora in mano il tozzo di pane che stava mangiando, il suo occhialetto ancora sul naso. Nessuna ferita apparente, nient'altro che due piccoli rivoli di sangue che fluivano dalle sue narici e si perdevano nei baffi. Dietro di lui, un uomo si era appena alzato, spettralmente sorto dal fango. Era Biloray? Stava molto dritto, in una strana immobilità del busto, come se avesse avuto paura di rovesciare qualcosa. Lo chiamai ansiosamente, a mezza voce:

“Biloray. Vecchio mio...”

Si era messo in cammino, dritto, ma lento, attento, cauto. Mi passò davanti senza vedermi, solenne, livido, col suo viso stretto ancor più scavato, con la testa chinata leggermente sulla spalla. Chinata verso cosa? La sua vita vacillante, probabilmente, che stava per defluire, spandersi...

Successivamente, cinque o sei dei miei uomini passarono, ombre nell'acquazzone grigio, venuti tutti da destra, tutti feriti. Li seguii. Dietro questa ghiaia su cui scivolavano uno dopo l'altro, c'era un imbuto di mina, l'imbuto 7, in cui doveva essere il mio comandante. Dovetti fargli rapporto, chiedere degli uomini almeno per rimpiazzare quelli che se ne andavano. Ero solo. Ai miei primi due passi, vicino al posto vuoto in cui c'era prima Bouaré, quasi inciampai sul corpo di Perrinet. Era quasi tagliato in due. Una fontana di schegge era sgorgata a fianco a lui. Il suo sangue scorreva sotto di lui con un gocciolio di sorgente. Prima di raggiungere l'imbuto nero della mina, riconobbi

altri quattro uomini. Una cuspide li aveva protetti. Erano tutti e quattro indenni, i soli di tutto il plotone, con me.

Dopo l'accaduto, durante il riposo a Belrupt, tutti mi dissero che mi avevano creduto morto. Avevano visto salire la nube dell'esplosione e avevano convenuto, d'altronde esattamente, che la granata fosse caduta nel posto stesso in cui mi sapevano. I feriti che erano passati, avevano confermato loro questa certezza comune. Non era possibile, ai loro occhi, che non ci fossero stati anche dei morti. Ce n'erano stati quattro, poiché Biloray sarebbe morto in fondo all'imbuto 7, in quell'ora precedente l'alba in cui il freddo morde più crudelmente le ferite, in cui i feriti non trasportabili, sfiniti dalla sofferenza e dalle urla, si lasciano sorprendere e rinunciano.

Mi è successo da allora, perché lo credevo, di dire che la granata di Les Épargés, quel 210 che era "la nostra granata", mi aveva risparmiato solo perché ero il più vicino al punto di caduta, e che così il volo omicida mi era passato sopra, *senza vedermi*. Era tradurre istintivamente un feticismo venuto da molto distante, incoscientemente esorcizzante, rimettermi a quella buona sorta⁷³ primitiva che tradisce prima o poi, ma sempre, i temerari. Ma allora la mia guerra era finita e non rischiavo più nulla.

⁷³ Dans le texte original: *baraka*: terme utilisé surtout dans l'arabe, cela indique une bénédiction.

La terza volta

Ho raccontato più in alto le prime ore del giorno in cui stavo per la terza volta, ma stavolta veramente, per essere ucciso. Scrivo ciò oggi, dopo cinquantasette anni di sopravvivenza. Questo significa che il feticismo mi sembrava ampiamente sorpassato e che potevo restituirlo ai miei più antichi antenati. Queste realtà sono assurde, cieche; non possono essere esorcizzate. Una prima granata a percussione, proprio in mancanza di un riparo solido, apre un buco grande come due mani giunte; una seconda infila questo buco e massacra in modo abominevole tutti gli uomini che vi si trovano e che si credevano protetti. Una pallottola, in piena battaglia, ha appena colpito un uomo in pieno ventre; ma la sua punta urta un bottone, e rimbalza, inoffensiva. È la stessa assurdità.

In quel giorno di fine aprile, gli ordini ricevuti erano chiari. Poco dopo le sette del mattino, avevo disposto la mia compagnia, in linea continua, lungo un sentiero forestale. Una dozzina di giorni prima gli ultimi gruppetti di resistenza sulla collina di Les Épargés, erano rimasti in mano nostra. I tedeschi facevano fatica a rassegnarsi alla perdita di quel bastione avanzato sulla pianura di Woëvre. Avevano appena tentato un movimento di svolta che, se fosse riuscito, lo avrebbe fatto sconfinare ad ovest e ne avrebbe causato la caduta.

La loro offensiva iniziale era stata un successo: la nostra prima linea era caduta. Era praticamente la sola. Nei settori senza combattimenti, la negligenza era da noi la regola. Dopo qualche settimana, qualche mese, le nostre trincee di

seconda linea si impantanavano, collassavano, e non c'era più seconda linea. Allora si allertavano le truppe che avevamo a portata di mano. Le si gettavano nella mischia col nemico. Gli si diceva...

Ma avevamo capito: i tedeschi stavano per sfruttare il loro successo, scatenare un nuovo attacco. Tra quante ore? Era una questione di ore. Tutti quei boschi delle Hauts-de-Meuse, fino al forte di Rozellier, erano pieni di pezzi d'artiglieria, di batterie pesanti venute da Verdun e anche di cannoni di marina. Questo bottino da solo avrebbe valso la pena. Avevo detto ai miei soldati:

“ Slacciate i vostri utensili portatili, scavate più che potete, e in velocità: prima dei buchi per i tiratori, che collegheremo se avremo tempo. Lavorate per voi, sia chiaro. Farò l'impossibile per ottenere dell'attrezzatura da parco.”

La giornata prometteva un cielo sereno. Il fogliame dei faggi, già folto, stendeva dei leggeri veli, ancora biondi, dondolanti sullo sfondo delle schiarite blu. Avevo detto ai miei capi sezione la stessa cosa che ai miei soldati. Ma avevo aggiunto:

“Avremo forse la fortuna che ci lasceranno insediare. In ogni caso, i nostri uomini hanno capito, saranno devastanti...Questo mi ricorda il 24 settembre, molto vicino da qui. Spero che faremo meno fatica.”

Ciascuno di loro mi aveva chiesto:

“Il vostro posto di comando?”

- Diciamo: verso la metà della compagnia, se i buchi dei tiratori sono collegati e se vi trovo un piccolo spazio. Ma mi vedrete spesso: ci sono tutte le possibilità per cui non faccia fatica a correre.”

Questo ricordo del 24 settembre, come potrebbe non mettermi in guardia? Dal giorno prima, mi aveva perseguitato. Le circostanze erano le stesse: una breccia improvvisa nel nostro fronte, la chiamata alla riscossa, l'allarme che avevamo lanciato, senza scudo, verso lo slancio di un aggressore vittorioso.

Come allora, avevamo attraversato Rupt-en-Woëvre, passati davanti la fattoria di Amblonville, davanti alle case di Mouilly. Come allora, avevamo incontrato dei feriti, prima feriti lievi, stanchi soprattutto per aver camminato per miglia, un po' più distante un ferito grave, un capitano d'artiglieria pesante, disteso su una barella che i suoi trasportatori avevano posato, per un istante, nell'erba della banchina. La sua testa, bendata fino a sotto gli occhi, incavava la tela profondamente e il sangue, attorno ad essa, la cingeva di un'aureola rossa. Questa visione mi aveva colpito. Un senso di pietà mi aveva condotto verso quello sconosciuto. Avevo sentito con una forza singolare la miseria, il declino di quell'uomo nel fiore dell'età e che la vita stava abbandonando.

Ma questo, l'avevo sentito da uomo pienamente in vita, nella coscienza calorosa della mia vitalità. Ero allora nel pieno della mia forma fisica, temprato alle intemperie, tanto agile e padrone dei muscoli quanto l'ero stato a Joinville, con in più la robustezza che mi avevano portato gli anni. Questo incontro, aggiungerei, mi aveva permesso di misurare anche una resistenza morale accresciuta. Il mio movimento di pietà aveva lo slancio dell'aiuto caritatevole, del dono, senza qualsiasi ritorno per me. Gli abomini di Les Épargés, quella traversata infernale che era durata due mesi, anche moralmente era riuscita ad indurirmi, a trascinarci all'oblio di me stesso, ad una liberazione affettiva che mi lasciava interamente dedito alla preoccupazione dei miei compiti, dei miei uomini e, quando suonava l'ora, dell'azione. Eravamo così numerosi in quella

primavera del 1915, giovani ufficiali di truppa maturati e temprati dalla guerra, nati dalla guerra, ed ormai integralmente votati ad essa.

Ci furono altre somiglianze con quel lontano settembre. È sullo stesso altopiano, una landa dai pini rachitici, che abbiamo passato la notte della nostra vigilia di combattimento. Il bivio di Calonne, attraversato al sorgere del sole, ci era familiare a tutti, tuttavia appena riconoscibile, brulicante, attraverso la nebbia dell'alba, di genieri e di territoriali. Terrazzieri febbrilmente laboriosi, armati di grandi strumenti da parco, organizzavano il crocevia che stavamo, proprio noi, per coprire. Ma è qualche minuto più tardi che l'avvicinamento mi sarebbe saltato agli occhi.

Avevamo appena passato, camminando lungo la Calonne, i nostri vecchi ripari di seconda linea, quando riconobbi contemporaneamente una capanna di cantoniere e la strada rosa, illuminata da un sole diagonale, simile a quello in cui ci siamo battuti nell'autunno del 1914. Da questo erano trascorsi sette mesi, sette mesi durante i quali avevamo vissuto altrove, in modo diverso, ordinariamente. Il nostro mondo invernale, distante qualche kilometro, si era incredibilmente allontanato. Due brevi settimane di meraviglioso riposo, a Dieue-sur-Meuse, il ritorno di una primavera inebriante, delle corse a cavallo in una foresta senza buchi da granata, la fioritura degli anemoni Sylvie, il latte cremoso, bevuto in una fattoria, il canto sonoro del cuculo, avevano aperto nella trama dei miei giorni una radura sconfinata che mi aveva liberato da Les Éparges come una catarsi.

Ed ecco che questa stessa via rosa, sotto il sole obliquo del mattino, ci conduceva verso una guerra di sorprese, un cammino di avvicinamento sotto il cielo sereno, di fronte ad un nemico in movimento, esattamente e giorno per giorno come sette mesi prima.

Mi ero spostato un po' verso destra, cercando di riconoscere, attraverso degli alberelli distanziati, il sentiero forestale di una volta. Ero sicuro che a qualche passo avrei riconosciuto il faggio contro il quale mi ero seduto, le dita ancora tremanti, per sbottonarmi il cappotto e vedere la ferita "mortale". E proprio in quell'istante, in quel posto, un agente di collegamento apparve dall'altro lato della strada e mi fece segno di seguirlo.

È a partire da quel momento che ho raccontato il mio cammino solitario, la raffica di granate a percussione e il balzo nel rifugio che mi aveva salvato dalle loro schegge. L'attacco di fanteria tedesca si scatenò verso mezzogiorno. I miei uomini avevano fatto del loro meglio, scavando, spalando, tagliando dure radici con i loro piccoli picconi: così le radici erano bianche sotto la siepe di la Vaux-Marie. I buchi dei fucilieri si avvicinavano, si toccavano qua e là. Degli strumenti da parco arrivavano. Ero fiducioso: la mia linea avrebbe tenuto.

Tutta la mattina, l'artiglieria tedesca ci aveva bombardato. Niente di paragonabile agli schianti di Les Éparges. Ma i 77 e i 105 esplosevano su una terra secca e ci danneggiavano pesantemente. Come promesso, avevo, da una sezione alla seguente, percorso da un capo all'altro il settore che controllavano i miei uomini. Ritornavo da sinistra verso il centro quando si scatenò la fucilata. Avevo visto qui, in occasione del mio primo passaggio, due feriti gravi. Uno di loro, di una trentina d'anni, i tratti scarni, barbuto, a metà steso a terra, teneva fisso davanti a sé uno sguardo immobile. Il suo viso non tradiva alcuna sofferenza. I suoi compagni l'avevano fatto uscire dalla misera trincea, appoggiato contro un faggio per proteggerlo dalle pallottole. Avevano potuto stringere attorno ad una delle sue gambe, molto in alto, un laccio emostatico di

fortuna. Ma il suo caso era senza speranza: aveva la femorale aperta ed aspettava di morire.

Dire che era impassibile, o stoico, è poco. C'era stato in lui, già, uno staccamento, un allontanamento, un'altezza che colpivano. Non lontano, steso sulla schiena in mezzo al sentiero, uno della "classe 15" ancora senza barba, col viso paffuto, quasi infantile, offerto alla luce del giorno, agonizzava con quel fremito delle dita che presagisce gli ultimi istanti.

Nel crepitio dei fucili, li ritrovavo uguali, il veterano un po' più pallido, di un pallore esangue che circondava il suo grande naso aquilino, gli invadeva la fronte, con lo stesso sguardo distante, immobile, in attesa; l'altro con gli occhi semichiusi e le dita sempre tremanti.

Ci trovavamo nel bel mezzo del frastuono. Ascoltavo, cercando di distinguere, tra i colpi, il suono dei pifferi e dei tamburi che avevamo sentito una volta. La carica dei Tedeschi sembrava pesare più pericolosamente a sinistra. Sopraggiunsi. Il sottotenente Dast, capo della mia prima sezione, rideva, scherniva, con una vivacità che sosteneva meravigliosamente il coraggio di coloro che lo circondavano. Lui stesso faceva fuoco, col fucile in spalla, designando gli obiettivi. Come il 24 settembre, si vedevano dei Tedeschi che correvano da un albero all'altro, con le loro uniformi grigio verdastro, macchie opache nei fasci di sole.

"Tutto bene! Tutto bene! Mi aveva urlato Dast. Stai tranquillo per me."

Ritornai verso il centro. Dicevo passando, proteso verso gli uomini che sparavano: "Risparmiate le cartucce. Mettetevi prima al riparo. Aspettate di vederli per sparare. Il bosco è chiaro, li vedrete sicuramente. Abbiamo il controllo assoluto."

Il bosco era effettivamente chiaro, abbastanza per avermi permesso la visione straordinaria di cavalieri tedeschi al galoppo: un fregio di staffette, in fila per tre, con gli uomini sdraiati sull'incollatura dei loro cavalli, le bestie lanciate a tutta velocità, i tempi del loro galoppo scanditi da grandi sobbalzi impetuosi.

Ci fu una tregua. Gli attaccanti dovevano essersi coricati: il nostro tiro era andato a segno. Il sottotenente Sansois, inginocchiato in mezzo ai suoi uomini, mi dice con un bel sorriso:

“Ricominceranno di sicuro. Ma state tranquillo, resisteremo.”

Contro il faggio, sul ciglio del sentiero, il soldato alto e magro era morto, il colorito cereo, le mani abbandonate. Le dita dell'altro tremavano sempre. Proseguì. Aiutante Wang, aspirante Salager... Ancora due buoni capi di sezione. La loro condotta era esemplare. I loro sguardi, la calma della loro voce rafforzavano la mia fiducia, la quale si estendeva a tutta la nostra unità. Era una fortuna, questa coesione, questa intesa la cui prova del pericolo attestava la solidità. Gli spari stavano per riprendere. Tornai verso il centro, con l'intenzione di stabilirmici mentre la battaglia divampava nuovamente. Sarei così potuto intervenire, al meglio e nel modo più veloce, se avessi avuto bisogno di provvedere a qualche difesa urgente.

Le pallottole fischiavano. Correvo, proteso in avanti, nel sentiero che fiancheggiava la nostra linea. Ancora qualche secondo e mi sarei coricato vicino a Sansois e preso il fucile di un ferito... I miei occhi cercavano già il solco stretto in cui mi sarei disteso, il parapetto su cui avrei appoggiato i miei gomiti. Un passo a lato, per evitare il corpo del giovane disteso. Gli occhi vedono subito in simili istanti: era morto, le sue dita non tremavano più. Ma le sue palpebre erano rimaste aperte. Le chiuse, le tenni chiuse un istante, mi

raddrizzai per un ultimo slancio. Avevo avuto il tempo di intravedere quei due uomini, il gesto autoritario delle loro braccia abbassate? Di sentire le loro voci pressanti che mi gridavano: “Attenzione, c’è una breccia!” Certamente sì, poiché me ne ricordo. Ma ero già partito.

La pallottola mi raggiunse nel lato interno del braccio sinistro. Con una tale brutalità che credetti che il mio braccio si fosse strappato. Dico subito che era una pallottola esplosiva, che dilaniò esplodendo tutto il fascio vascolonevrosico. Caddi sul posto, non in lungo, ma su un ginocchio. Ero proprio nella breccia. L’uomo che mi aveva appena colpito, continuava a tenermi sotto mira del suo mauser⁷⁴. Tempo di manovrare la culatta, mi sparò di nuovo.

La sua seconda pallottola mi raggiunse allo stesso braccio. La sentii appena, ma vidi il braccio sussultare al colpo. Sebbene mi avesse colto di sorpresa, provai come un sollievo. Questa sensazione di strazio brutale aveva inizialmente lasciato soltanto nel campo chiaro della mia coscienza un’inquietudine, un’idea fissa: dov’è il mio braccio? Non pensavo ancora, per niente al pericolo. Quando la seconda pallottola mi raggiunse, mi ero rigirato con una semi torsione del busto, e mi cercavo il braccio con gli occhi. È questo fremito che me ne fece rendere conto.

Questa seconda pallottola aveva colpito ad una dozzina di centimetri sotto rispetto alla prima e tagliato, anch’essa, gli stessi vasi e gli stessi nervi. Ciononostante lo stesso tiratore, ancora una volta, aveva manovrato la culatta del suo fucile, e sparava. La sua terza pallottola mi colpì al corpo. Fortunatamente per me, non ero frontale. Quel movimento laterale, quella torsione involontaria avevano “rifiutato” il petto. La pallottola mi tranciò il

⁷⁴ Mauser est une entreprise allemande de fabrication d’armes, ici le terme désigne un modèle de fusil

pettorale sinistro, passò tra due costole graffiando la pleura e mi uscì sotto l'ascella.

Era la più anodina ed è lei che mi salvò. L'avevo sentita quando aveva colpito la mia giacca, e il mio sguardo aveva *risposto*: in modo che vidi nettamente un fiocco di tessuto blu volar via, e al suo posto uno strappo scarlatto. La mia reazione fu istantanea. Mi lasciai andare sul fianco, supino, sentii che delle mani mi toccavano, che delle braccia mi tiravano piano fuori dalla breccia mortale. Qualche istante dopo, ero disteso su una branda nella penombra di un rifugio.

Lo si può ben capire. Questa precisione non è in grado di render conto di una realtà così folgorante, del suo passaggio sconcertante. Ma è comunque necessaria. Se mi ci attengo, è, lo so, come fosse un compromesso, ma in mancanza del quale arriverei sicuramente a tradire la verità.

Nemmeno un istante, se non nello stordimento del colpo e la stupidità che l'aveva accompagnato, avevo perso coscienza. Nel momento stesso in cui quello strappo rosso aveva richiamato il mio sguardo, la nozione del reale mi era tornata, totalmente. Con la mia sensibilità. Soffrivo molto. La sensazione di pericolo piombava su di me, mi invadeva, si esacerbava. Era quella comune reazione dei feriti, elementare e così complessa, in cui la sensazione di una vita ormai promessa, salvata, rovescia in un colpo solo le barriere che contenevano la paura; il passaggio in un mondo altro, quello di prima lasciato da mesi eterni, e di cui ci si ricorda improvvisamente che ha continuato ad esistere, che vi aspetta, che questo ritorno insperato sarà d'ora in avanti possibile...

Ero straordinariamente presente, tutti i sensi vigili come prima, ed anche con una acutezza maggiore, ma altra, tutta orientata verso la salvezza. Così, nel momento stesso in cui vedevo quel buco sul petto, sentivo la voce di

Sansois: “Ma quindi voi non lo vedete!” Era di me che si trattava, io che venivo sollevato da braccia caute. Il mio respiro faceva un rumore strano, rauco e dolce. Il cielo, tra i rami alti, si colorava di rosa e di verde tenue. Nel rifugio in cui ero steso, delle sagome scure andavano e venivano nel vano della porta colpito dal sole. A volte, un colpo di luce illuminava in pieno un viso, immediatamente riconosciuto. Vicino, emozionante perché sapevo che l’avrei lasciato presto, che lo stavo per lasciare con dolore in un mondo che non era più il mio.

Un bisogno di parlare, di dire il mio attaccamento comunque, il mio dispiacere di rinunciare per forza al nostro cameratismo, di promettere la mia fedeltà mi rendeva stranamente volubile, incapace di reprimere quel fiume di parole che mi saliva dal cuore alle labbra. I miei ufficiali di collegamento erano lì, il mio ufficiale d’ordinanza Mounot che si chinava verso di me. Questi uomini, questi compagni mi sembravano al contrario silenziosi. Il mio capo di battaglione era appena entrato, si avvicinava. Che sforzo sul suo viso! Gli parlavo incoercibilmente. Gli dicevo:

“Vedete, mio comandante, tocca a me. Quanti siamo, dai primi giorni? Mi avevate detto, dopo Les Épargés: “Voi, Genevoix, siete ineliminabile...” E vedete.”

Si sforzava di sorridere. Io percepivo questo sforzo e me ne chiedevo la causa.

“Ma voi non siete stato ucciso, diceva, grazie a Dio! Non parlate più. Vi accompagneranno. Buona fortuna...”

Si spostava un po’. Lo sentivo che bisbigliava nel fondo scuro del rifugio:

“Una tela da tenda con due aste. Ci vorranno quattro uomini...Alla prima postazione di soccorso, presto; all’incrocio della strada di Mouilly...”

Ma perché una tale fretta? Avrei voluto dire tante di quelle cose ancora! Ero deluso, colpito, vagamente triste. Sempre quella fantasmagoria di ombre, quelle mani su di me, che mi tagliavano i vestiti, che strappavano delle scatole di medicazioni, me le applicavano sul petto, me le spingevano sotto l’ascella grondante. Sentivo molto bene questa colata, questo flusso inesauribile e caldo, ma non li collegavo al pensiero del sangue, del mio sangue. Non mi restava che abbandonarmi, rimettermi alle cure che mi fornivano, sfruttando quei mezzisilenzi, quella fretta inspiegabile a farmi portar via, ad “evacuarmi”.

Mi sollevarono, la luce proveniente da fuori mi abbagliò. Insieme ad essa ritrovai il rumore, i colpi di fucile, gli schiocchi delle pallottole negli alberi. Gli uomini che mi portavano andavano a piccoli passi, dritti, alti, ai miei occhi terribilmente vulnerabili. Misuravo la loro sollecitudine, gli sforzi che facevano per camminare insieme, per non mettersi a correre. Mi sembravano eroici ed avrei voluto parlare loro, ringraziarli.

Ma soffrivo sempre di più. La tela da tenda, tesa sotto il peso del mio corpo, mi stringeva il braccio contro il fianco e lo schiacciava dolorosamente. Avevo riconosciuto subito i due uomini davanti che mi portavano, ancora Mounot, e Charnavel. Non riuscivo a vedere gli altri due, dietro di me, quasi a contatto con la mia testa, e che sentivo respirare. Mi dicevo: “M’informerò. Bisognerà che scriva loro, a tutti e quattro, che dica loro...” Ero troppo stanco per domandare i loro nomi. Le pallottole facevano troppo rumore. A volte uno di loro inciampava in una trappola di rovi, ed avevo un sussulto al cuore pensando che fosse stato colpito.

Ci impiegarono forse mezz'ora per arrivare all'incrocio. Le pallottole qui erano meno numerose, meno sonore. Ma cadevano granate, che puntavano le nostre ultime linee. Di nuovo, apparve l'ombra di un rifugio sotterraneo, il vano illuminato della porta e le figure nere in movimento.

L'acutezza delle mie percezioni sensoriali continuava ad essere straordinaria. Vista, udito, olfatto, niente sfuggiva loro: l'odore di terra, di fuliggine e humus fermentato che avevamo respirato per mesi, oggi attraversato dall'odore di iodio delle medicazioni e quello della varechina rovesciata, il fischio di tre granate, la loro esplosione cento metri più in là.

Fuori, accovacciato sulla soglia e col peso leggermente sulle punte, un sergente dell'8° compagnia mi parlava osservando le traiettorie. Lui, almeno, non si sforzava. Uomo di un'altra compagnia, legato quindi meno al nostro clan, chiacchierava in modo naturale, prolisso, mi annunciava i morti e i feriti. L'ascoltavo malgrado la mia stanchezza, un po' rasserenato dal vederlo trattarmi così, come un normale interlocutore. Quando gli uomini che mi avevano portato avevano lasciato il riparo, avevo avuto l'impulso di trattenerli ancora. Ma mi era mancata la forza. Ero riuscito a dire soltanto al maggiore che li aveva appena rispediti: "Non questo qui. Ho bisogno di lui." E Mounot era rimasto.

Quel medico non lo conoscevo. Uno "straniero" barbuto, venuto forse dalla Divisione. Mi ha fatto una puntura al braccio destro, ha sostituito i pacchi di garze con un grosso spessore di tamponi e cotone, fasciato la spalla e il torace.

"Quella puntura...Che cos'era?"

- Della caffeina...Vi porteranno a Rupt. E da qui, penso, a Verdun."

Ho chiesto:

“Dov’è Le Labousse?”

Era il nostro medico di battaglione, anche lui un veterano, un fedele dai primi giorni. Perché non era stato lui ad accogliermi? Anche solo vederlo, che bene mi avrebbe fatto!

“Non lo so, ha detto lo sconosciuto. A Mouilly?...Sì, a Mouilly.”

Ho lasciato l’incrocio su una carrozzina, una barella messa tra due ruote di ferro. Ogni sobbalzo mi martoriava. Rupt, Verdun, com’erano distanti! Avrei dovuto essere calmo, raccogliere le mie forze contro questa grande fatica, contro l’attanagliamento del dolore che mi stritolava il braccio, la spalla, che ora si irradiava fino al collo, nella testa.

“Sei sempre qui, Mounot?”

Lui seguiva, si avvicinava, toccava con la mano la mia mano destra. Anche l’uomo che trasportava la mia barella era uno sconosciuto: un ragazzone biondo, placido, che faceva del suo meglio per evitare le asperità. Che dirgli?

“È ancora lontano, Mouilly?”

- Ci avviciniamo.
- Che ora è?
- Le quattro meno dieci.”

Ero stato ferito verso l’una e mezza. La giornata manteneva la promessa di una nuova alba. Tutto il cielo era blu, luminoso. L’ardore del sole nascente faceva già presagire l’estate. Immobile sulla schiena, non tentavo nemmeno di intravedere quelli che incrociavamo sulla strada. Di tanto in tanto l’ombra di un albero e la sua freschezza, il rumore di un passo che avrebbe dovuto allertarmi.

Ma voltarmi per cosa? C'era soltanto Mounot, la sua figura buona dalle guance dal colorito sano, ardentemente rosa, i baffi color spelta, per ricondurmi a una nozione delle cose da cui mi sentivo allontanarmi, sfuggire con uno scivolamento completo dell'essere, simile a quelle derive dolci, accompagnate da una leggera nausea, che mi era capitato di conoscere, da bambino ammalato, in un febbricitante dormiveglia.

Ma un sobbalzo scuoteva il mio corpo, mi restituiva alla sofferenza. Allora mi sforzavo di fare il punto, ricapitolavo, nella loro concatenazione verosimile, i fatti di quella giornata fra tante che stava per portare a questo momento, a questa barella e a questa strada, a queste case mosane che erano le case di Mouilly.

“Sono stato ferito, gravemente. Al braccio. Nessuno muore per una ferita al braccio. Al petto? Si guarisce, e anche velocemente se nulla di vitale viene intaccato. Chauffert, a Rembercourt, è stato trafitto al petto da un colpo di baionetta. Un mese dopo si è ripreso...”

Così come il 24 settembre, “ferito” indenne, avevo, durante dei secondi spaventosi, pensato, vissuto, la mia morte, allo stesso modo questa volta me ne ero mentalmente allontanato. Mi portavano, mi avrebbero curato, rimesso in salute e in forza. Doveva importarmi solo questo: un lungo rinvio durante il quale (chi poteva saperlo?) la guerra si sarebbe forse conclusa. Avevo fatto il mio dovere, meritavo la fortuna che mi era capitata, che sarebbe stata il mio viatico, mi avrebbe aiutato a sopportare la prova di questa dura, durissima sofferenza, e questa fatica lucida che sentivo sopraffarmi, invadermi irresistibilmente.

“Che cosa avete detto, mio tenente?”

- Quel dottore alto, laggiù... Fermatemi.”

Avevo sollevato un po' la testa, forse semplicemente perché eravamo a Mouilly, per convincermi del cammino percorso. Ed ecco che al mio primo sguardo, in piedi davanti alla volta di una grotta sotto uno stendardo bianco con una croce rossa, avevo riconosciuto l'alta statura e la stazza di Le Labousse.

Ero contento, il ricordo dei nostri dialoghi si era appena rianimato. Di tutti i miei compagni del fronte, probabilmente era il solo con cui mi fossi divertito a far fuire le idee e le parole. Lui, sicuramente, mi sarebbe stato presto vicino, mi avrebbe capito. Non era forse medico, più vicino di noi ai feriti e ai sofferenti?

Miope, mi riconobbe solo quasi nel momento in cui lo toccai. In quell'istante, la sua espressione cambiò, corrucciata, lontana, incomprensibile ai miei occhi. Come nel rifugio di prima linea, avevo cominciato a parlare. Come allora, avevo davanti a me un uomo “altrove”, il cui viso ieri familiare, amichevole e, se posso dire, simile, mi concedeva solo una simpatia apparentemente convenzionale, forzata, per sottrarmi meglio non sapevo quale verità segreta, quale somiglianza antica che mi sfuggiva.

Lo stesso dolore, la stessa delusione triste tornavano a stringermi il cuore. Per me, per l'amico che ero, che avevo creduto di essere, qualche rara parola venuta dall'alto, come una grazia impaziente:

“Ma sì, ma sì... Smettete di parlare. Andate. Buon viaggio. Siete salvo!”

Lui guardava oltre me, cercava con gli occhi quelli dei miei compagni di viaggio, quegli uomini in piedi come lui sulla strada soleggiata. Sorpresi il suo sguardo, l'ordine muto che esprimeva chiaramente: “Andatevene! Sbrigatevi!” Ma anche questo non risvegliò in me neppure l'ombra di una

domanda, di una inquietudine. Appena partii, mi strinse la mano, mi guardò infine veramente. Lo lasciai su queste parole sorprendenti:

“Dimenticateci.”

Il cammino era ripreso, i sobbalzi, l'immensità del cielo sopra di me. Cosa aveva voluto dire Le Labousse? Dimenticare questo, sì, la battaglia che continuava, in cui avevo lasciato i miei uomini, il pericolo, la morte cieca. Ma loro? Sapevo bene di no. Per tutta la mia vita non mi sarei staccato da loro. Non avrei mai dimenticato la loro miseria inumana, nemmeno il loro consenso, né la loro morte, né quello sguardo del moribondo di Les Épargés che un giorno mi aveva salvato.

Avevo chiuso gli occhi. Rivedevo le svolte dei rami di trincea in cui ero dovuto passare. Era tra due contrattacchi. In quel momento, i Tedeschi avevano potuto organizzare il bordo di un imbuto di mina, rinforzandolo qua e là di scudi d'acciaio scuro. Per ciascuno di questi scudi, un fucile puntato, regolato in modo molto preciso, minacciava i passaggi in cui il bombardamento aveva scoperchiato le nostre gallerie. Arrivai ad una curva ed ero allora ignaro. Stavo per passare, quando qualcosa mi fermò. Giusto il tempo di accorgermi che la parete sinistra della galleria era scoperta davanti a una rientranza della parete opposta. Nello stesso momento vidi i morti.

Ce n'erano tre o quattro, caduti gli uni sopra gli altri, l'ultimo steso completamente di schiena sul mucchio dei suoi compagni. Erano sicuramente appena caduti, tutti dall'ultimo contrattacco, quello che aveva portato i Tedeschi sul bordo dell'imbuto di mina. Avanzai ancora di un passo, sorvegliando con gli occhi, lassù, la linea superiore a contatto col cielo. E di nuovo qualcosa mi fermò. Era come un richiamo, quello dell'uomo che va ad un incontro e che il suo sguardo precede. L'uomo che incontra un uomo, sono i

suoi occhi che cercano per primi e, quello che cercano, sono gli occhi dell'altro. Ed i miei, in effetti, avevano appena incontrato quelli dell'uomo caduto di schiena.

Contrariamente a quello che avevo creduto, era vivo. Ma era spacciato. Mentre la carrozzina mi scuoteva sulla strada di Amblonville, rivedevo le sue pupille blu, e il loro sguardo in effetti vivo, intenso, in cui la supplica e l'angoscia avevano insieme la forza di un grido. Mi ero fermato completamente, proteso verso di lui, aspettando che parlasse. La sua bocca si era semiaperta, ma dalle sue labbra inerti usciva solo un mormorio informe, gutturale. Doveva avere il midollo spinale sezionato. Non era nella condizione di fare il minimo gesto, di articolare una sola parola. Fui io a parlare per lui:

“Devo fare attenzione? A non farmi uccidere anch'io?...Non temere nulla, ora salto.”

L'angoscia sparì dai suoi occhi, fece spazio ad una luce che non avrei mai dimenticato. È lei che rivedevo nella notte con le mie palpebre chiuse mentre le ruote sobbalzavano, a volte ondeggiando nell'erba, a volte facendo crepitare la ghiaia. Pensavo alla parola insensata che avevo detto a quel moribondo: “Non temere nulla...” Che cosa avrebbe dovuto temere, lo sciagurato? Nella solitudine del cunicolo, sull'ammasso confuso dei morti, testa a testa con la sua morte, aveva aspettato, impassibile come il gran soldato addossato al faggio, quella mattina stessa. Ed ecco che un altro passo si sentiva, si avvicinava. Allora un sussulto di vita trasalì in fondo al suo essere, dal suo cuore, ai suoi occhi si fermava l'uomo che saliva.

“Non temere nulla...” Mi era capitato di ricordarmi questa parola per rimpiangere il suo egoismo, e forse la sua crudeltà. Oggi, capivo. Ero ancora vivo, ma avevo fatto una parte del cammino. Lui, per cui non c'era più niente

da fare, aveva temuto, veramente, per me. Il balzo che avevo fatto oltre il passaggio mortale, il rumore del mio passo che si allontanava nel fango, avevano contribuito alla sua pace, accompagnato la serenità dei suoi ultimi istanti mentre riprendeva la sua attesa, tra i morti, vicino alla propria morte.

“Amblonville”, disse il barelliere.

Arrivammo a Rupt mentre la sera si avvicinava. Mi ricordo una grande costruzione sul ciglio di un cammino in salita. Un’agitazione incredibile vi regnava, rumore di voci, di chiamate, di urla, di lamenti, sbattimenti di porte, rombi di motori trepidanti. Avevano posato la mia barella su una superficie piastrellata che doveva essere quella di una cucina. Su una lunga tavola di legno bianco, tra due candele vacillanti, degli scribacchini compilavano delle scartoffie. Altre barelle toccavano la mia. In piedi contro i muri, pazienti, docili, dei feriti lievi aspettavano. La testa a terra, trasalivo di volta in volta, a causa di un urlo, di un’invettiva troppo vicini, di un lamento più acuto degli altri. Mi sentivo senza forze, senza possibilità, a rischio. Avevo chiamato invano Mounot. Era scomparso. Lo avevano sicuramente rispedito. Delle gambe, delle gambe che passavano, dei lembi di pastrani ruvidi che mi passavano sulla fronte. Ad un certo momento, in piedi nella penombra, credetti di riconoscere uno dei miei, l’aiutante Wang.

“Siete voi, Wang?”

Era proprio lui, ferito al collo, già medicato.

“E...laggiù? gli ho chiesto.

- Non lo so, mio tenente Sono stato ferito quasi contemporaneamente a voi.
- Non mi lasciate, Wang. Preparatevi perché ci evacuino insieme.”

Qualcuno si avvicinò, si chinò: ancora una puntura al braccio destro, del siero antitetanico probabilmente. Ancora delle gambe che si incrociano, un'agitazione insensata, delle correnti d'aria fredda che passano rasenti il suolo, dei sentori di benzina bruciata.

“Il tenente, qui...”

Mi interrogano: il mio cognome, nome, il mio grado, il mio corpo di truppa...

“Scrivi! Sbrigati! E ne succedono sempre...che affare!

- Circostanze della ferita...”

Nel bano della porta aperta, era notte, una notte senza luna, e che doveva essere fredda. Una mano tastava il mio pastrano, vi appiccicava un'etichetta.

“Il tenente, qui...Portatelo via!”

Salirono delle urla. Ai miei lati, delle barelle che sollevavano. Anche la mia, violentemente. Il mio povero corpo frantumato. Giuro che non urlerò...Come fu fredda la notte in effetti! Attraverso il cielo scuro, miriadi di stelle scintillavano. Uno ad uno, i montanti delle barelle raschiavano delle dure pareti di legno. Un'afa, delle tenebre opache, delle voci dolenti o ribelli:

“Attenzione...Mi fate male...Bruti!, sì, siete dei bruti!”

Le vibrazioni del motore facevano singhiozzare la vecchia camionetta. L'anta sollevata sbatté, lo scorcio di notte stellata scomparve. Quanti eravamo lì dentro? Sei? Otto? Tre o quattro barelle sovrapposte da ogni lato, dei feriti gravi anonimi, senza viso, ciascuno murato in questo nero appiccicoso, quel

leggero odore di carne sanguinante. Verso avanti, il conducente e la scorta discutevano, pacificamente, come due guardiani seduti all'angolo del focolare:

“Credi che faremo un terzo viaggio?”

- È scontato. Con tutti i feriti che arrivano, andremo avanti tutta la notte.⁷⁵
- Vai direttamente, a Rattentout?
- Preferisco prendere per Dieue e Dugny.”

Tra noi e loro, una tenda sbatteva debolmente. Vidi che si socchiudeva, scoprendo un pertugio allungato, triangolare, dove brillava una sola stella. Aveva un bagliore meraviglioso. Non l'abbandonai più con gli occhi.

Invece di aver attenuato i miei sensi, la mia stanchezza estrema li aveva piuttosto acutizzati. Invece poi di aver assopito la mia sofferenza, l'aveva esacerbata. Attorno a me, ad ogni sobbalzo sulla strada deformata, si udivano delle urla, talvolta insopportabili. Guardavo quella sottile fessura socchiusa in cui la notte era la notte, e quella stella lampeggiante, luce dei miei occhi, della mia vita. Un'immensa gratitudine si mescolava al mio sfinimento. Succedeva che un movimento della tenda me la sottraesse un secondo, ma presto riappariva, e avevo voglia di piangere.

Poco a poco, il dolore si smorzava, rifluiva come si ritira un'onda, con uno scivolamento dolce, con una lentezza solenne. Tutto il mio corpo diventava leggero, sospeso. Immagino oggi, dopo tutto quello che abbiamo letto dei viaggi interplanetari, che dev'essere un po' questo, l'assenza di gravità. Mi sembrava di galleggiare sulla superficie di un lago senza sponde, o

⁷⁵ La phrase « Tu crois qu'on f'ra un troisième voyage ? — C'est couru. Au train qu'les amochés rappliquent, on est bons pour toute la nuit. » montre le recours à un registre populaire et à l'argot (*amochés*).

su una nube densa e tiepida, proprio sulla loro superficie, quasi irreale e tuttavia percettibile, e tutto intorno a me, grazie a questo piccolo chiarore limpido, il mondo immenso e bello, il suo silenzio, il suo riposo notturno, in attesa dell'alba che sarebbe arrivata.

Galleggiavo, non soffrivo più. Non mi restava che abbandonarmi, fiducioso, rassicurato per sempre, anche se sprofondavo così, molto dolcemente, un po' sotto a questa superficie, a questo margine quasi affettuoso che terminava di separarmi, di abolire quelle tenebre chiuse, soffocanti, questo mormorio di due voci che bisbigliano da vicino, da un'altra parte... Senza più ricordi, né rimpianti. Chi ero io? Un'immersione lenta e dolce, un riposo meritato, il riposo...

Un urlo! Ho sentito un urlo. Terribile. Chi ha urlato? Che significa questo dolore che mi assale, che mi stritola il braccio e la spalla? Chi bisbiglia lì, dietro quella tenda socchiusa? È stato come una corrente di risacca, enorme, brutale. Questo viaggio è troppo lungo, troppo duro. Soffrire così, è troppo. Quegli uomini che urlano nelle tenebre soffrono ancora più di me? Alla mia sinistra, sotto di me, ce n'è uno che rantola... Di nuovo sono costretto a sentire tutto, nulla mi è risparmiato nel nero della spaventosa scatola chiusa, dondolante, di cui ogni rimbalzo scatena altre urla.

“Fermi!

- Basta!
- Non arriveremo mai...
- Assassini!”

E la voce dietro alla tenda, bisbigliando altrettanto tranquillamente:

“Come possiamo dar loro retta? Faccio quel che posso, è il mio lavoro.”

Da quanto tempo abbiamo lasciato Rupt-en-Woëvre? Quante ore? Questa strada è interminabile. Che strano è stato quel riposo, poco fa! Indicibilmente tranquillizzante, amichevole. Né insidioso, né minaccioso: il riposo stesso. L'odore, le urla, il dolore torturante me ne ridavano la nostalgia. Lo sentii tornare, riprendermi, come l'altra volta abolire ogni miseria, trascinarmi in questa immersione dolce, così disteso, così galleggiante, ancora un po', un po' sotto, sto per andare...

E ci fu di nuovo un grido, spaventosamente vicino, questo. Qualcuno ha dovuto alzarsi stanotte. Chi si è alzato? Chi mi ha urlato in faccia? Penso: "Sono io che ho urlato." E cerco con gli occhi, davanti a me, la piccola fessura su cui veglia sempre la notte, la grande notte pura, capace di respirare, e quel po' di chiarore che mi ha appena tenuto compagnia.

Forse, se avessi potuto formulare un pensiero, tradurre con le parole quello che saliva dal fondo di me stesso, forse avrei detto alla notte, alla piccolissima stella: "Sapete bene che ho bisogno di voi." Scrivo questo oggi, provando ad avvicinarmi il più possibile, senza tradire. Ma in quel momento, mi ero spinto oltre.

Ancora una volta, nel corso del viaggio massacrante, il mio corpo ha percepito interamente questo sollievo, questo galleggiamento misericordioso. Ma, quella volta, è rimasto in superficie, vigilante e doloroso. La stella si era leggermente spostata, sarebbe sparita presto. Ma ero sicuro che un'altra stava per apparire, prendere il suo posto, che la notte restava pura e che il giorno si avvicinava.

Era quasi mezzanotte quando i barellieri dell'ospedale militare mi hanno portato sul mio letto, a Verdun. Erano ormai undici ore che la mia arteria omerale aperta lasciava fuoriuscire sangue. Sembrava – non sono

medico – che servissero trentacinque minuti per legare questa arteria e fermare l'emorragia. Non mi fecero nessuna legatura. Lo spessore del cotone e della biancheria distribuiti dall'aiuto-maggiore del crocevia, quella del coagulo sotto ammassato, hanno otturato l'arteria e conservato quel che serviva di sangue, appena, per rimettermi dal collasso e finalmente “per farmi riprendere”. Ma anche la mia vitalità, la mia giovinezza.

Nemmeno una volta, durante quelle undici ore, mi sono sentito minacciato. Nemmeno una volta ho avuto paura della morte, non ci ho mai nemmeno pensato. Non ho neppure pensato al sangue che avevo dovuto spargere, simile com'ero a quei feriti gravi che avevo compatito quando ero sano. Non mi vedevo giacente, insanguinato, essendolo già io stesso.

Soltanto più tardi, molto più tardi, mi sono ricordato l'ultimo, quel capitano d'artiglieria pesante che avevamo incrociato, a Mouilly, salendo verso la Calonne, e la barella sulla quale aveva disegnato un'aureola di sangue. Sopra il suo turbante di tamponi, qualcuno aveva posato il suo chepè a tre galloni. Questa acconciatura arroccata, di traverso, era dolorosa e stramba. Qualcun altro, con me, aveva fatto la stessa cosa. Mi avevano ritirato il mio revolver, i miei binocoli, il denaro che avevo con me, un medaglione d'oro al collo, ma mi avevano messo in testa il bel chepè così alto, così rigido, che avevo battezzato come il mio vaso di fiori. L'avevo appena acquistato a Verdun perché l'intendenza ci aveva vestiti con abiti nuovi e perché il mio vecchio chepè unto non si abbinava più con quel soave orizzonte blu. È alla stazione regolatrice di Verdun, in un salone dai muri sbiancati, sotto la luce abrasiva delle lampade ad arco, le cui braci fischiavano, che ho sentito quel chepè sulla testa: perché il maggiore che si avvicinava a me avanzava tra due infermiere, tra due donne. Distinguevo appena il loro viso, abbagliato com'ero da quei crudeli lampadari,

e per di più allo stremo delle forze. Ma quel chepì, improvvisamente, mi ha disturbato come se mi avesse sfigurato.

Il maggiore mi ha fatto un'altra puntura. E ha detto con una smorfia:

“Indimissibile. Ospedale militare.”

Forse è lo sguardo di una delle due infermiere, mentre altri barellieri mi sollevavano e mi portavano, che mi ha fatto indovinare, con una rigidità della pelle sulle guance e sulla fronte, che ero imbrattato di sangue. Ma ho pensato, come attraverso una nebbia: “Si è seccato. Prova che non sanguino più.”

Si dovettero attraversare binari, sentire ruote di vagoni sbattere su scambi ferroviari, una locomotiva che fischiava da qualche parte, andare ancora, dentro una piccolissima tappezzeria, al trotto di un magro cavalluccio, sui lastricati di un'interminabile periferia. Ma il cielo, tra le case, aveva la stessa profondità, la stessa serenità meravigliosa, tempestata di stelle. Tutte le case, tutta la città dormivano.

Epilogo

Ho raccontato dei fatti, comunicato un'esperienza. Mi sembra superfluo commentarli a lungo. Altrettanto bene e in anticipo ho detto in qualche parola il sentimento che mi ispiravano queste pagine, quello che ci si poteva aspettare, e cosa no.

Ciò che mi ha riportato sui passi del soldato che sono stato, è non tanto una nostalgia, un ritorno verso la mia giovinezza, ma un desiderio ponderato di dividerle ancora una volta. Una lunga esistenza, mentre si avvicina alla sua conclusione, propone delle prospettive più ampie e più semplici, in qualche modo sgombrere. Sembra che si sia attuata una selezione, e che essa diventi obbligatoria: ciò che ha più contato si afferma, s'impone, con un'evidenza che diventa presto imperativa, poiché la convinzione che questa esperienza non ci appartiene l'accompagna.

È per questo che ho voluto ritrovare, lungo i miei vecchi cammini, tutti quei ragazzi stretti attorno alla mia giovinezza e che una morte ingiusta ha colpito. L'uomo non è fatto per vivere solo. La vita procede di tappa in tappa, ed ogni tappa chiama dei compagni. Quelli della mia età, prima di avere trent'anni, se avessero cercato con gli occhi attorno i loro compagni del giorno prima, non avrebbero visto che dei morti.

Forse è a causa loro che mi sono sentito sostenuto, passo passo, dalla speranza di essere consolante. Soffrire di gravi ferite, è sempre duro e a volte atroce. Ma è innanzitutto lottare per la propria vita, e ne vale la pena. Restare mutilato, è altrettanto duro; ma ci si adatta, ci si organizza: qualsiasi abitudine si prende. Resta la morte.

Anche lei, è stata una nostra spaventosa compagna. Ma alla paura, ci si abitua. Mentre lei ci colpiva ai fianchi, ci sbagliavamo su di lei: lei era per noi come uno spettacolo drammatico e sconvolgente, al quale reagivamo aspramente, con tutte le forze del nostro corpo vitale. Non sarebbe potuto essere altrimenti. Ci immaginavamo al posto dell'uomo ucciso come se ciò fosse potuto accadere a noi. È impossibile, potevamo solo immaginare.

Ma la morte veniva a stringerci da vicino, ancora completamente vivi, ad illuderci con una finta terribile, era peggio. Quando, il 24 settembre, mi sono *creduto* morto, ho passato dei momenti molto duri. Se si fossero prolungati oltre, sarebbe stato insopportabile. È che, quella volta, la morte mi aveva costretto a vedermi "al posto". Mi ingannava. Il miagolio della pallottola che rimbalzava era stato come un sogghigno. Ma ci sono cascato abbastanza per credere che mi avesse appena ucciso. Più tardi, quando sono stato salvato, convalescente, non è il mio calvario tra la Calonne e Verdun che veniva ad infestare i miei incubi, ma quei pochi secondi di settembre. E mi svegliavo ansimante.

Quando la morte colpì realmente, tutto cambiò. È l'immensa differenza tra vedere un ferito grave ed essere visti, feriti gravemente. Il ferito grave non *vede* se stesso. Quando, il 25 aprile, la mia barella attraversava Rupt-en-Woëvre, delle donne, in piedi sulla soglia di casa loro, appena mi scorgevano rientravano voltandosi dall'altra parte. Così avevano reagito, nonostante l'amicizia, il mio comandante e Le Labousse. Loro erano il vivo, l'uomo in piedi, la cui compassione stessa immaginava a torto la mia disperazione, vivo e vegeto com'era. Così come, in una camera mortuaria, ci vanno dei vivi che piangono attorno a un morto. Nel momento dell'ultimo passaggio, il più sereno è quello che se ne va.

È perché credo questo che ho voluto testimoniare in questo modo. Per aver toccato il passaggio, so che questo supremo momento ha smesso di essere spaventoso. Alla luce di questa certezza, credo che la morte “non si può guardare fissa”, è da lontano, quando è pensata, immaginata, e quando quest’immagine arriva ad impadronirsi di un essere di cui tutta la forza vitale ha conservato la sua integrità.

Tra il tempo in cui combattevo, in cui ero ancora “ineliminabile” e il mio ritorno ad una vita restituita – d’ora in poi più preziosa e bella -, il ricordo stesso che conservavo di tutti quei morti era cambiato e li raggiungeva meglio. Se mi raccolgo, ritornano, quelli di cui ho parlato, tutti gli altri. Questa sera, penso a tre di loro che abbiamo visto “passare”.

Uno se n’è andato tra le braccia di Dast. Nel momento in cui se ne andava, ha lasciato cadere la sua testa sulla spalla del mio compagno; ha mormorato appena, allungando ogni sillaba: “Ah! là là...Valzer lenti...”, ed è morto. Dast, parigino come lui, gli ha dato due baci sulle guance bagnate di lacrime.

L’altro, uno dei miei caporali, è morto in una piccola casamatta del genio, in mezzo a manici di utensili. L’avevo visto cadere al ciglio dell’imbuto 7. Con uno dei miei uomini, Butrel, ero riuscito a tirarlo dietro un’onda del terreno, poi ad affidarlo ai barellieri. L’ho rivisto un’ora dopo, ancora cosciente, con lo sguardo vigile, e che mi riconosceva. Era bello quel ragazzo. Le fattezze, il modellato del suo viso avevano assunto una nobiltà oltre la loro bellezza mortale. Se n’è andato con gli occhi aperti, lasciandoci il ricordo di quel viso per sempre pacifico.

Il terzo era quel capitano, follemente coraggioso o piuttosto temerario, che aveva teatralmente salutato la prima pallottola che l’aveva sfiorato. Si è

fatto uccidere in periodo calmo, per essere uscito da un ramo della trincea, in pieno giorno, in un posto notoriamente pericoloso. Voleva, diceva, “rendersi conto da solo”. È bastata una sola pallottola per farlo crollare in fondo, nel fango. I suoi ufficiali, i suoi uomini l’hanno rialzato, assistito. Molto velocemente, un pallore sorprendente ha invaso tutto il suo viso. La sua barba bionda, dorata, è sembrata scurirsi d’un tratto, una linea viola ha attraversato la sua guancia sinistra: la cicatrice di una pallottola di Sommaisne. Soffriva e si vedeva. Ha balbettato qualche parola, legata ancora al suo passato terreno, ai suoi vecchi sogni d’ufficiale appassionato: “Avere la Croce...” Ma la morte era già lì. I nostri occhi hanno visto cancellarsi dai suoi tratti la contrazione dolorosa che li stringeva, e su di loro, giovane e tenera, quasi infantile, la lenta luce di un sorriso. Ha mormorato: “Mia mamma...” Ed è morto su quest’ultima parola, rasserenato, rannicchiato. Ai nostri occhi era appena finito tutto. Non per lui.

Ma come me ne andrò io?

Conclusion

À travers la traduction et l'analyse du texte de Maurice Genevoix, *La Mort De Près*, et des analogies avec les ouvrages d'autres écrivains de guerre, cette étude a essayé d'évoquer les descriptions souvent hyper-réalistes de l'expérience de guerre et de la vie de tranchée.

Il s'agit dans la plupart des cas, d'écrivains qui se sont engagés volontairement dans l'armée française et qui ont vécu directement les événements du conflit.

L'abondance de textes de guerre témoigne de l'importance du trouble provoqué dans les consciences par le conflit.

Autour de certaines de ces œuvres littéraires, s'est cristallisée notre mémoire collective.

L'analyse du contexte historique a montré combien les faits de la Première Guerre Mondiale et la vie des tranchées ont déterminé une guerre aux caractéristiques totalement nouvelles par rapport au passé.

Pour la première fois on n'assiste pas à une guerre de mouvement, mais au contraire les soldats doivent vivre pendant des mois dans la boue et côtoyer la mort des tranchées.

Genevoix, Bertrand, Barbusse, Dorgelès, Cendrars nous conduisent dans les tranchées, à côté des soldats qui souffrent, meurent, marchent, luttent dans la boue et sous le sifflement des obus.

Genevoix revient sur les faits de *Ceux de 14* en se limitant à raconter les événements dont il a été témoin, sans produire aucune méditation. Les réflexions sont laissées aux lecteurs qui assistent aux occasions où le protagoniste a vu « la mort de près ».

La traduction de l'ouvrage de Genevoix a permis aussi de formuler une réflexion sur l'art de la traduction et de soulever des questions traductives proposées par le texte.

BIBLIOGRAPHIE

BIBLIOGRAPHIE PRIMAIRE

OEUVRES LITTÉRAIRES :

Barbusse, Henri, *Le Feu* dans *Les grands romans de la guerre de 14-18*, Paris, éd.Omnibus, 1994

Bertrand, Adrien, *L'Appel du Sol*, Collection Nouvelle, Paris, Calmann-Lévy, Edit. (36^e édition), 1916

Cendrars, Blaise, *La Main Coupée*, Paris, Denoël, 1946

Dorgelès, Roland, *Les Croix De Bois* dans *Les grands romans de la guerre de 14-18*, Paris, éd.Omnibus, 1994

Genevoix, Maurice, *La Mort De Près*, Paris, Plon, 1972 ; 2^e édition : Paris, La Table Ronde, 2011.

Genevoix, Maurice, *Sous Verdun (Ceux de 14)*, Paris, Hachette, 1916

ESSAIS SUR LA TRADUCTION:

Benjamin, Walter, *Angelus Novus*, Torino, Einaudi, 1982.

Eco, Umberto, *Dire quasi la stessa cosa*, Milano, Bompiani, 2003.

Hugo, Victor, *Les traducteurs*, dans *Proses Philosophiques des années 1860-1865*, *Œuvres Complètes*, sous la direction de Jacques Seebacher assisté de Guy Rosa, Paris, Laffont, 1985.

Ladmiral, Jean-Réné, *Traduire : théorème pour la traduction*, Paris, Payot, 1979

Lantri, Elfoul, *Traductologie littéraire comparé*, Alger, Casbah, 2006.

Voltaire, *Œuvres Complètes*, Tome dix-septième, édition de Ch-Lahure, Paris, Hachette, 1860.

DICTIONNAIRES CONSULTÉS

D'Ayala, Mariano, *Dizionario Militare Francese Italiano*, Nabu Press, 2011, première édition 1841

Dechelette, François, *L'Argot des Poilus : dictionnaire humoristique et philologique du langage des soldats de la Grande Guerre de 1914 : argots spéciaux...*, Genève, Slatkine, 1972

Le Grand Robert de la langue française : dictionnaire alphabétique et analogique, dir. Alain Rey, Paris, Dictionnaires Le Robert, 2001, 6 vol.

Le Petit Robert, dir. Alain Rey, Paris, Dictionnaires Le Robert, 2012

Sainéan, Lazare, *L'argot des tranchées d'après les lettres des poilus et les journaux du front*, Paris, éd. De Boccard, 1915

Trésor de la Langue Française Informatisé, <http://atilf.atilf.fr>

BIBLIOGRAPHIE SECONDAIRE

ESSAIS HISTORIQUES :

Chautard, Sophie et Féki, Masri, « *Verdun (21 février-18 décembre 1916)* », in *Les Grandes Batailles de l'histoire*, Nanterre, Studyrama, 2012.

Fontaine, Becker, Audoin-Rouzeau, *Les collections de l'Historial de la Grande Guerre*, Paris, Somogy éditions d'art, 2008

Genevoix, Maurice, *Verdun 1916. Actes du colloque international sur la bataille de Verdun (6-7-8 juin 1975)*, Nancy, Association Nationale du Souvenir de la Bataille de Verdun, 1976.

Guéno, Jean-Pierre, *Paroles de poilus. Lettres et carnets du front 1914-1918*, Paris, éd. Libro, 2012

Hardier, Thierry et Agielski, Jean-François, *Combattre et mourir pendant la Grande Guerre. 1914-1925*, Paris, Imago, 2001.

Kleff, Patrice, *Ceux de Verdun. Les écrivains et la Grande Guerre*, Flammarion, Paris, 2001

Krumeich, Gerd et Audoin-Rouzeau, Stéphane, « *Les Batailles de la Grande Guerre* », dans *Encyclopédie de la Grande Guerre. 1914-1918*, Paris, Bayard, *La Grande Guerre*, Paris, Larousse, 2008.

Lenaour, Jean-Yves, « *Philippe Pétain* », dans *Dictionnaire de la Grande Guerre*, Paris, Larousse, 2008.

Lenaour, Jean-Yves, « *Verdun* », in *Dictionnaire de la Grande Guerre*, Paris, Larousse, 2008.

Léautaud, Paul, *Journal*, Tome V, Paris, Mercure de France, 1958

Miquel, Pierre, *Mourir à Verdun*, Paris, Tallandier, 1995.

Norton Cru, Jean, *Témoins*, Nancy, PU 2006

Riegel, Léon, *Guerre et Littérature*, Paris, Ed. Klincksieck, 1978

Robin Prior et Trevor Wilson, *La Première Guerre mondiale. 1914-1918*, Paris, Autrement, 2001.

« *La Bataille de Verdun* », sur le Site de la Communauté de Communes de Verdun et de la Ville de Verdun <http://www.verdun.fr/Terre-d-Histoire/Verdun-et-la-Grande-Guerre/La-Bataille-de-Verdun>

« *La Société des Nations* », dans *Histoire universelle. Les Guerres mondiales*, Paris, Hachette, 2007.

**ESSAIS CRITIQUES CONSULTÉS, SUR LA LITTÉRATURE
FRANÇAISE CONTEMPORAINE ET LES GENRES
AUTOBIOGRAPHIQUES :**

Compagnon, Antoine, *La Grande Guerre des écrivains. D'Apollinaire à Zweig*, Paris, éd. Gallimard, 2014.

Gusdorf, Georges, *Les écritures du moi*, Paris, Odile Jacob, 1991.

Lejeune, Philippe, *Le Pacte Autobiographique*, Paris, Le Seuil, 1975.

Maris, Bernard, *L'homme dans la guerre : Maurice Genevoix face à Ernst Jünger*, Paris, Grasset, 2013.

Rubino, Gianfranco, *Immaginario e narrazione : temi e tecniche nel romanzo francese contemporaneo*, Roma, Bulzoni, 1992.

Viart, Dominique, *La littérature française au présent*, Paris, Bordas, 2008.